

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD LYON I

U. E. R. MEDECINE LYON SUD-UEST

Année 1977 N° 328

PSYCHOSE et FILIATION

CONTRIBUTION A L'ETUDE DES MANIFESTATIONS
PSYCHOPATHOLOGIQUES EN RELATION AVEC LA FILIATION

THÈSE

présentée

à l'Université Claude-Bernard LYON I

et soutenue publiquement le 6 Juillet 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

VINCENT BORDARIER

né le 26 Février 1945

à Saint Jean-du-Gard (Gard)

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD LYON I

U. E. R. MEDECINE LYON SUD-OUEST

Année 1977 N°

328

PSYCHOSE et FILIATION

CONTRIBUTION A L'ETUDE DES MANIFESTATIONS
PSYCHOPATHOLOGIQUES EN RELATION AVEC LA FILIATION

THÈSE

présentée

à l'Université Claude-Bernard LYON I

et soutenue publiquement le 6 Juillet 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

VINCENT BORDARIER

né le 26 Février 1945

à Saint Jean-du-Gard (Gard)

UNIVERSITÉ CLAUDE-BERNARD LYON I
U. E. R. MÉDECINE LYON SUD-OUEST

Année 1977 N°

858

PSYCHOLOGIE DE LA FILIATION

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES MANIFESTATIONS
PSYCHOPATHOLOGIQUES EN RELATION AVEC LA FILIATION



THÈSE

présentée

à l'Université Claude-Bernard LYON I
et soutenue publiquement le 6 Juillet 1977
pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

VINCENT BORDARIER

né le 26 Février 1942
à Saint-Jean-du-Gard (Gard)

U. E. R. DE MEDECINE LYON SUD-OUEST

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD - LYON I

Président : Mr le Professeur D. GERMAIN

Premier Vice-Président : Mr le Professeur EL BAZ

Deuxième Vice-Président : Mr B. ROUSSET, Chercheur

Troisième Vice-Président : Mr R. LOPEZ, Etudiant

Secrétaire Général de l'Université : Mr J. RAMBAUD, Administrateur civil

Unités d'Enseignement et de Recherche (U. E. R.)

U.E.R. de Médecine GRANGE-BLANCHE : Mr le Dr B. SALLE, Maître de Conférences

U.E.R. de Médecine LYON NORD : Mr le Dr J.P. NEIDHARDT, Maître de Conférences

U.E.R. de Médecine ALEXIS CARREL : Mr le Pr R. MORNEX

U.E.R. de Médecine SUD OUEST : Mr le Pr J. NORMAND

U.E.R. des Sciences Pharmaceutiques : Mr le Pr C.A. BIZOLLON

U.E.R. des Techniques de Réadaptation : Mr A. MORGON, Maître de Conférences

U.E.R. de Biologie humaine : Mr J.P. REVILLARD, Maître de Conférences

U.E.R. d'Education Physique et Sportive : Mr A. MILLON, Professeur EPS

U.E.R. des Sciences Odontologiques : Mr le Dr R. VINCENT

U.E.R. de Mathématiques : Mr le Pr E. COMBET

U.E.R. de Physique : Mr le Pr J. DELMAU

U.E.R. de Chimie Biochimie : Mr le Pr J. HUET

U.E.R. des Sciences de la Nature : Mr le Pr R. GINET

U.E.R. des Sciences Physiologiques : Melle le Pr J.F. WORBE

U.E.R. de Physique Nucléaire : Mr le Pr M. GUSAKOW

I.U.T. 1 : Mr le Pr B. POUYET

I.U.T. 2 : Mr J. GALLET, Directeur ENSAM

Observatoire de LYON : Mr G. MONNET, Astronome Adjoint

U.E.R. de Mécanique : Melle le Pr G. COMTE-BELLOT

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD

U.E.R. DE MEDECINE LYON SUD OUEST

PROFESSEURS TITULAIRES :
=====

Mrs AIMARD Gilbert	Neurologie
BRUN Jacques	Clinique Pneumo-phtisiologique
COLOMB Daniel	Dermatologie
GUILLEMIN Georges	Clinique Chirurgicale
LATARJET Michel	Clinique Chirurgicale
MAYER Marcel	Cancérologie
NORMAND Jean	Cardiologie
NOTTER Armand	Gynécologie-Obstétrique
PINET Edouard	Radiologie
PLAUCHU Marcel	Endocrinologie et Médecine Interne
ROBERT Jacques	Chaire de Génétique Médicale
TOLOT François	Médecine Interne - Médecine du travail
VACHON Alphonse	Clinique Médicale - Maladies de l'Appareil Digestif
VINCENT Daniel	Chaire de Biochimie Appliquée

PROFESSEURS SANS CHAIRE :
=====

Mrs BRAILLON Georges	Anatomie
GILLY Robert	Pédiatrie
LAPRAS Claude	Neuro-Chirurgie
LOUISOT Pierre	Biochimie
MORET Robert	Biophysique
PERRIN-FAYOLLE Max	Pneumo-Phtisiologie
SITE Jean	Mathématiques - Statistiques - Informatique
VIALLIER-RAYNARD Jean	Bactériologie - Virologie

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES :

Mrs ARCHIMBAUD Jean Pierre
BERARD Philippe
BERTRAND Jean-Louis

Mme BONNET Mireille

Mrs BOUVIER Maurice
CABANAC Michel
CROISILLE Marc
DE VILLARD Régis
DUBOIS Paul
HAGUENAUER Jean-Paul
JEANNEROD Marc
JOUVENCEAUX André
LAIR Jacques
LEVRAT Roger
LOMBARD-PLATET Roger
MICHEL Albert
MOLLARD Pierre
PALIARD Pierre
REBOUILLAT Jacques
REVILLARD Jean-Pierre
ROCHET Michel
ROMAGNY Gabriel
TERMET Hubert

TETE Roger
THOULON Jean-Marie
TOUBOUL Paul
TRILLET Marc

Urologie
Chirurgie Générale
Maladies Infectieuses

Ophtalmologie

Rhumatologie
Physiologie
Radiologie
Neuro-Psychiatrie
Histologie
O. R. L.
Médecine Expérimentale
Hémobiologie
Stomatologie
Médecine Interne
Séméiologie Chirurgicale
Anesthésiologie
Chirurgie Infantile
Séméiologie Médicale
Chirurgie Générale
Néphrologie
Anatomie Pathologique
Pédiatrie
Chirurgie Thoracique et Cardio-
Vasculaire
Médecine Interne
Gynécologie Obstétrique
Cardiologie
Neurologie

COMPOSITION DU JURY

PRESIDENT : Monsieur le Professeur J. GUYOTAT

ASSESSEURS : Monsieur le Professeur M. COLIN

Monsieur le Professeur Agrégé M. HERMIER
Maitre de Conférence Agrégé

Monsieur le Professeur Agrégé J. HOCHMANN
Maitre de Conférence Agrégé

Monsieur le Professeur Agrégé M. MARIE-CARDINE
Maitre de Conférence Agrégé

A Danièle,

A mes enfants Karine
 Alexandre
 Florence

A la mémoire de mon grand-père Maurice
 et de mon grand-père Fernand

A la mémoire de ma grand-mère Léa

A ma grand-mère Joséphine

A mes parents et mes beaux-parents

A mes frères Paul et Roland

A ma famille et ma belle-famille

A tous mes amis

A celle qui a su me confirmer dans ma vocation

A mes confrères

A mes Maîtres dans les Hôpitaux :

Externat : Pr MICHAUX	Pr BETHENOD
Pr LECUIRE	Pr MARAL GIRARD
Pr TOLOT	Pr FRANCOIS
Pr PONT	Pr THIERS
Pr MAGNIN	et tous leurs collaborateurs

Suppléance d'internat : Dr ARCADIO
 Dr DUBOIS

Année probatoire de psychiatrie :

Aux Docteurs GAMBS, GILET et BROUSSOLLE

Internat des Hôpitaux Psychiatriques :

Dr CASTANO	
Pr GUYOTAT	
Dr GAMBS	et à leurs collaborateurs
Dr BROUSSOLLE	

A tous ceux qui m'ont apporté leur aide, conseils et soutien

Au personnel des Hôpitaux

Aux malades et à leurs familles

A tous ceux qui savent ce que je leur dois.

AUX MEMBRES DU JURY

A Monsieur le Professeur J. GUYOTAT

qui nous a inspiré cette thèse, et dont
l'enseignement nous a été si profitable.

A Monsieur le Professeur M. COLIN

qui a accepté de juger ce travail

A Monsieur le Professeur Agrégé M. HERMIER

nous le remercions pour sa présence en
ce jour

A Monsieur le Professeur Agrégé J. HOCHMANN

nous le remercions d'avoir accepté
de critiquer ce travail

A Monsieur le Professeur Agrégé M. MARIE-CARDINE

dont nous avons su en bien des circonstances
apprécier l'enseignement et les conseils.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	p. 1
--------------------	------

1° PARTIE : REFLEXIONS SUR LA NOTION DE FILIATION

DEFINITIONS	p. 5
-------------------	------

I) <u>EN DROIT</u>	p. 7
a) La filiation légitime.....	p. 8
b) La filiation naturelle.....	p. 8
c) La filiation adoptive	p.11

II) <u>EN ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET CULTURELLE, EN ETHNOLOGIE</u>	p.17
a) La filiation unilinéaire	p.17
b) La filiation bilinéaire	p.20
c) La filiation indifférenciée	p.21
Les systèmes de parenté	p.22
. systèmes matrimoniaux	p.22
. terminologie	p.24
. système des attitudes	p.25
. prohibition de l'inceste	p.28

III) <u>LA FILIATION ENVISAGEE SOUS L'ANGLE PSYCHOLOGIQUE</u> ..	p.31
a) Généralités	p.31
b) <u>Les principales étapes de la filiation</u>	p.40
1°) Acquisition de notions sur la filiation biologique	p.40
2°) Révélation de la filiation insti- tuée	p.47
3°) Le roman familial	p.56
4°) La mythologie familiale et les autres aspects de la filiation	p.59
c) <u>Introduction à l'étude des troubles de la filiation dans la psychose</u>	p.65

II° PARTIE
 ETUDE CLINIQUE

I) PREAMBULE	p. 86
1°) Aperçu historique	p. 86
2°) Conduite de l'étude clinique	p. 96
II) OBSERVATIONS	p. 99
Observation n° 1 : ANNE	p. 99
Observation n° 2 : DENIS	p. 104
Observation n° 3 : DOLORES	p. 108
Observation n° 4 : JACQUES	p. 113
Observation n° 5 : MARIA	p. 123
Observation n° 6 : PAULETTE	p. 126
Observation n° 7 : MIRELLA	p. 129
Observation n° 8 : ANDREE	p. 137
Observation n° 9 : CHRISTIANE	p. 146
Observation n° 10 : MARTIN	p. 154
Observation n° 11 : PIERRETTE	p. 163
Observation n° 12 : LUCIENNE	p. 170
Observation n° 13 : ALBERT	p. 175
Observation n° 14 : GERARD	p. 182
Observation n° 15 : JACQUELINE	p. 187
Observation n° 16 : ROLANDE	p. 193
Observation n° 17 : MOHAMED	p. 197
Observation n° 18 : VIVIEN	p. 200
III) SYNTHESE	p. 206
1°) Psychose, filiation fantasmatique et filiation réelle.	
2°) Psychose, filiation réelle et filiation fantasmatique.	
3°) Introduction à une séméiologie psychopathologique en relation avec la filiation.	
4°) La filiation fantasmatique dans les psychoses et dans les liens de cette filiation.	

CONCLUSIONS

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

A l'inverse, d'autres psychotiques ont une filiation effectivement anormale, ou du moins inhabituelle (*enfant naturel, orphelin, adopté...*), et pourtant ne présentent pas de délire de filiation ; mais on peut alors se demander quelle est, chez eux, la place de cette anomalie dans l'organisation psychotique, et quel rôle elle peut jouer, soit dans la genèse de la maladie, soit dans ses modalités.

C'est à ces deux types de patients qu'il sera fait référence ici, et il s'est avéré que l'étude de leur filiation a apporté un éclairage nouveau sur leur cas et, parfois, une meilleure compréhension de leur processus psychotique.

oooooooo

Mais je désirerais dans cette introduction préciser combien il m'a été difficile d'aborder ce sujet.

Le concept de filiation n'est peut être pas si évident, comme nous le verrons, mais surtout il a pour particularité de réveiller chez celui qui l'étudie pas mal de fantasmes refoulés, ce qui a pour conséquence de provoquer une impression très pénible d'inhibition, d'obscurcissement du réel et une difficulté à le discerner du fantasme.

C'est ce qui explique aussi que les observations rapportées soient fréquemment incomplètes.

Ce n'est pas toujours faute d'avoir su interroger les malades avec suffisamment de précisions. C'est que souvent les cas cliniques ont été simplement étudiés d'après leur dossier et que pas mal de renseignements, pourtant capitaux, concernant en particulier les parents ou la famille, n'y figuraient pas, et qu'il n'a pas toujours été possible de combler ces lacunes.

Il est tout de même frappant de constater que dans les dossiers de malades qui, par exemple, proclament avec passion qu'ils ne sont pas les fils de leurs parents, mais enfants adoptifs, on figure rarement la précision des éléments de réalité : "*est bien le fils légitime de Untel et Untel mais le patient dit être le fils de ... etc*".

C'est que tous les fantasmes originaires, si clairement exprimés par ces malades, viennent réactiver le problème de notre propre filiation et bouleverser notre propre sens de la réalité au sujet de la leur ; C'est sans doute ce qui explique une bonne part de ces omissions.

J'essaierai cependant de rester le plus près possible de la réalité et de séparer au mieux ce qui relève soit du réel, soit du fantasme.

Je ferai aussi appel à des notions appartenant à d'autres disciplines, le droit et l'anthropologie, pour revenir ensuite à la psychiatrie clinique.

1° PARTIE
=====

:	REFLEXIONS SUR LA NOTION	:
:	DE FILIATION	:
:		:

DEFINITIONS

Le mot "*filiation*" provient du bas latin "*filiatio*", lui même issu du mot "*filius*" qui veut dire fils.

Le premier sens, et le premier usage de ce mot, serait juridique et désigne la descendance de l'enfant par rapport aux parents, et plus précisément le lien de parenté qui existe entre le père ou la mère et l'enfant, si on le considère dans la personne de l'enfant, par opposition aux mots "*paternité*" ou "*maternité*" qui eux aussi nomment ce lien, mais lorsqu'on l'envisage dans la personne du père ou de la mère.

Cependant le mot s'applique rarement au lien entre seulement deux générations, mais signifie plutôt la descendance en ligne directe des aïeux aux enfants par une succession ~~ininterrompue~~ de générations ; il s'applique aussi à la ligne directe elle-même des aïeux aux enfants, ou des enfants aux aïeux.

On rejoint ainsi le sens du mot "*lignée*", c'est-à-dire la succession des générations prise selon un axe - plus fréquemment d'ailleurs l'axe patrilinéaire - l'ensemble des membres de cette lignée, qui se réclament du même ancêtre, s'appelant le "*lignage*".

Dans un deuxième sens, le mot filiation pris au figuré, s'emploie pour désigner la descendance d'un corps social - juridique par exemple - par rapport à un autre, dans une sorte d'adoption, et ce sens s'utilise particulièrement pour les églises, les monastères ou certaines institutions.

Dans un sens plus élargi encore, le mot filiation indique une liaison, un enchaînement, une succession de choses résultant les unes des autres, une chaîne logique ; on parle ainsi de filiation des mots, des sens, des langues, des sciences, de filiation des idées ou des pensées, la filiation des événements...

Dans l'ensemble, il faut donc retenir que le sens du mot filiation implique une notion de "*successivité*" de causalité, de linéarité d'enchaînement (1) et qu'il se rapporte à un schéma logique que l'on emploie dans des domaines variés, anthropologique ou même psychologique.

/ juridique /

(1) On pourrait notamment rapprocher le sens du mot filiation de celui de concaténation (*catena* = chaîne) qui, selon la définition du PETIT LAROUSSE, désigne "un enchaînement logique et évident des idées, qui manifeste leur parenté métaphysique". Cette notion est surtout utilisée en linguistique où elle s'applique à l'agencement des unités de la langue dans l'ordre linéaire propre au langage.

Ce terme tend en effet, depuis quelques années, à être de plus en plus utilisé dans le vocabulaire psychiatrique.

Mais, comme il appartient plutôt à d'autres disciplines, il est légitime de se référer à celles-ci, même si cela doit quelque peu éloigner du sujet de ce travail, car cela permettra de mieux comprendre ce que recouvre la notion de filiation.

I) EN DROIT :

La filiation tient une place importante dans ce qu'on appelle le Droit de la famille.

Celui-ci a jadis surtout cherché à défendre les intérêts de la famille, et plus particulièrement en ce qui concerne le nom, la transmission de titres ou de privilèges et surtout celle des biens ; Il a aussi longtemps défendu la filiation légitime, et ce n'est que tout récemment, en 1966, que la notion de légitimité a été détachée du mariage ; ce fut le premier pas vers l'autorisation, maintenant acquise, de l'adoption plénière d'un enfant par une personne célibataire.

A ce propos il faut signaler que cette évolution, jugée plus libérale, s'étend dans certains pays à la notion juridique de famille.

C'est ainsi qu'en SUEDE la définition de celle-ci se résume à "un individu pouvant se suffire à lui-même", lequel bien sûr peut prendre à sa charge un parent âgé, des enfants ou une partenaire (120) (1)...

Le droit distingue trois sortes de filiations :

- la filiation légitime
- la filiation naturelle
- la filiation adoptive

et dans chaque cas la "preuve" de la filiation a ses conditions propres et également ses effets propres (concernant par exemple la succession des biens ou simplement le droit à la pension alimentaire).

Mais si jadis il s'agissait surtout de protéger les enfants légitimes des "bâtards", la tendance actuelle va plutôt vers une égalité des droits et des conséquences des divers types de filiation.

De même la preuve de la filiation repose toujours sur l'établissement du lien biologique (preuve de l'accouchement, preuve de l'identité entre l'intéressé et l'enfant né lors de cet accouchement, preuve de paternité) et sur l'existence de la volonté des parents de reconnaître tel enfant pour le leur.

(1) Les chiffres renvoient aux références bibliographiques.

A) LA FILIATION LEGITIME

Est celle qui résulte de l'union légitime des parents, c'est-à-dire du mariage.

Dans ce cas, si la preuve de la filiation maternelle est simple (accouchement, identité de l'enfant prouvé par l'Acte de Naissance, ou Possession d'Etat d'enfant légitime de la mère) il n'existe pas toujours, à défaut de preuve, de certitude concernant la filiation paternelle ; si bien que le droit a établi une *"présomption de paternité au profit et à l'encontre du mari"* : Ainsi sont réputés légitimes tous les enfants conçus et nés pendant le mariage, ainsi que tous ceux qui sont nés au plus tôt 180 jours après sa célébration et au plus tard 300 jours après sa dissolution.

Ceux qui sont nés avant peuvent être facilement légitimés et ceux nés après ce délai le peuvent eux aussi, mais en revanche leur légitimité risque d'être aisément contestée.

Dans le mariage, tous les enfants peuvent cependant, du côté du mari, n'être pas légitimes, en cas notamment d'infidélité prouvée, ou d'incapacité absolue d'engendrer.

/de son épouse/ / pour lui /

Il existe alors une possibilité de désaveu de paternité dont les modalités d'application sont assez restreintes et compliquées.

Il n'est guère enfin besoin de rappeler que le nom de famille de l'enfant légitime est celui de son père.

B) LA FILIATION NATURELLE

"Est celle qui se forme autrement que par la mariage. Il y a trois sortes d'enfants naturels :

- l'enfant naturel simple est celui qui naît de personnes non mariées, ni parentes ou alliées au degré prohibé, de sorte que ses parents auraient pu contracter mariage l'un avec l'autre ;
- si les parents ne pouvaient se marier entre eux, alors l'enfant serait adultérin ou incestueux, suivant que l'obstacle au mariage résulterait d'une autre union ou d'une parenté ou alliance au degré prohibé" (1).

(1) Grande Encyclopédie du XIX^e siècle p. 452.

La preuve de la filiation naturelle est plus compliquée à établir et, parfois, il est impossible d'y parvenir en raison même d'une interdiction juridique d'entreprendre toute recherche.

C'est le cas de la filiation adultérine ou incestueuse par exemple, qui jadis et jusqu'en 1972 interdisait ou annulait la reconnaissance.

Depuis un certain assouplissement de la législation permet de faire admettre la filiation adultérine, mais, en cas d'inceste, il n'est possible de mettre au jour le lien de filiation que pour l'un des deux parents;

Cependant lorsque la filiation peut être établie il y a constamment force probante de l'Acte de Reconnaissance, tant par la mère, que surtout par le père.

L'ACTE DE RECONNAISSANCE VOLONTAIRE :

par un homme ou par une femme :

- . a un caractère déclaratif (acte constatant un fait mais ne créant pas le rapport de filiation) qui ne nécessite pas de la part de l'auteur, une condition de capacité ;
- . entraîne une action rétroactive au jour de l'enfant naissance de l'enfant ;
- . c'est un acte unilatéral, l'acceptation de l'enfant n'étant pas utile ;
- . formaliste (qu'on peut établir devant un officier d'état civil, un notaire etc...)
- . et irrévocable, du moins en principe, car des annulations et des contestations sont possibles.

A signaler que l'acte de naissance lui même peut être considéré en soi comme une reconnaissance (par le père ou la mère) s'il a été signé.

LA RECONNAISSANCE FORCEE :

Est parfois la conséquence de la procédure de recherche de paternité ou de maternité : par exemple action de recherche en paternité réclamée en cas de viol, de séduction, d'enlèvement de la mère etc...

Cette procédure doit être engagée soit par l'enfant et ce dans un délai de un an après sa majorité, soit par la mère si l'enfant est mineur, mais celle-ci ne dispose pour le faire que d'un délai de deux ans à compter du jour de naissance.

Il existe à la disposition de l'homme, qui désire écarter la paternité que cherche à lui faire endosser une fille-mère, des fins de non-recevoir qui ne peuvent intervenir que dans des conditions très précises.

LA LEGITIMATION :

Est une ~~fi~~ction légale permettant de considérer comme issu du mariage l'enfant né du concubinage antérieur à l'union légale de ses père et mère.

Il y a là encore des conditions comme par exemple la reconnaissance de l'enfant antérieure, concomittente ou postérieure au mariage ; et suivant le type de filiation en cause les conditions varient :

- enfant naturel simple ou incestueux : la légitimation n'est possible que si le mariage devient possible (avec dispense le cas échéant) ;
- enfant né de père adultère : le mariage de ce dernier avec la complice de l'adultère permet la légitimation même s'il a déjà des enfants légitimes de son premier mariage ;
- enfant né de mère adultère : il ne peut être légitimé que s'il est désavoué par le premier mari ou s'il est réputé conçu pendant une séparation légale entre la mère et son mari.

A noter que les enfants adultérins peuvent être adoptés par l'un de leurs parents biologiques, même en présence d'enfants légitimes, à condition d'avoir vécu au moins cinq mois à son foyer (procédé quelque peu para-légal pour donner un meilleur statut à l'enfant).

Cette légitimation a pour effet de donner à l'enfant naturel les mêmes droits qu'un enfant légitime et elle est mentionnée en marge de l'acte de naissance.

Il faut également souligner :

- qu'en droit français, l'enfant naturel simple n'appartient à aucune famille, même si sa filiation est établie de façon volontaire ou forcée.
Il n'a de lien qu'avec ses parents et n'a donc pas, aux yeux de la loi, de frères et soeurs, ni grands-parents par exemple.
Et ses droits sont assez réduits, notamment ses droits successoraux ; (la loi essaie actuellement de modifier cet état de chose) ; L'établissement du lien de filiation ne lui permet guère en fin de compte que de réclamer à ses parents des aliments, de bénéficier grâce à eux de la Sécurité Sociale et de porter le nom de celui qui l'a reconnu le premier ou, en cas de reconnaissance simultanée des deux, celui de son père.

C) LA FILIATION ADOPTIVE OU ADOPTION

L'adoption est un acte juridique créant des rapports fictifs, purement civils, de filiation.

Si ce mode de filiation est reconnu dans pratiquement tous les pays, il faut remarquer que ce n'est pas toujours depuis longtemps ; Il n'y a que vingt ans que l'adoption est admise aux PAYS-BAS et dix ans au PORTUGAL ; elle est par ailleurs totalement ignorée du droit musulman.

En FRANCE, il y en existe deux formes, suivant que le lien avec la famille naturelle est maintenu, ou au contraire, définitivement rompu : l'adoption est dite simple dans le premier cas, et c'est dans l'autre l'adoption plénière, remplaçant depuis 1966 l'ancienne légitimation adoptive.

L'adoption nécessite des conditions dont certaines sont communes aux deux formes :

. des conditions de fond :

Il faut de justes motifs à l'adoption et celle-ci doit présenter des avantages pour l'adopté.

Au juge d'examiner ces motifs :

- + absence de descendance légitime, mais dans certains cas, cette condition n'est pas absolue

+ des conditions d'âge :

§ chez l'adoptant d'abord : 35 ans au moins pour un ou une célibataire ; 30 ans pour l'un des deux conjoints lorsqu'il s'agit d'un couple marié depuis cinq ans au moins. L'autorisation du conjoint est nécessaire en cas d'adoption individuelle par l'un des membres du couple.

§ Il faut ensuite un écart d'âge d'au moins quinze ans entre l'adoptant et l'adopté : *"c'est pour singer la nature"* aurait dit à ce propos BONAPARTE en instaurant l'adoption, et c'est en effet pour rendre le lien de filiation plus vraisemblable.

Il faut aussi du côté de l'adopté, que ce dernier ne soit ni ascendant, ni descendant de l'adoptant sauf si, comme on l'a vu, l'adopté est un enfant du conjoint de l'adoptant (enfant naturel ou issu d'un premier mariage). Il existe par ailleurs, d'autres conditions particulières à chaque forme d'adoption.

. des conditions de forme :

La prononciation de l'adoption est faite en audience publique par le Tribunal de Grande Instance sur requête de la personne qui se propose d'adopter, après examen des conditions nécessaires chez l'adoptant et l'adopté.

1°) L'ADOPTION PLENIERE :

C'est actuellement la plus connue et la plus répandue.

Elle réclame des conditions particulières :

- une limitation dans le choix de l'adopté lequel doit obligatoirement :

- + être né de parents inconnus ("enfant trouvé") ou décédés (orphelin sans famille) ou encore être Pupille de l'Etat ou encore, il faut qu'il ait été abandonné (sont considérés comme abandonnés, les enfants délaissés par leur parents depuis plus d'un an, ou si les parents - ou en leur absence, le conseil de famille - ont consenti à leur abandon avant l'âge de deux ans, soit par acte authentique, soit au Service de l'Aide Sociale à l'Enfance et ne sont pas revenus sur leur décision dans un délai de trois mois ; parfois ce peut être le cas d'enfants dont les parents ont été contraints judiciairement à abandonner leur puissance parentale...)
- + il doit aussi avoir moins de quinze ans, mais il existe des exceptions, notamment si l'enfant a fait l'objet d'une adoption simple antérieure.
A noter que cet âge était limité à sept ans dans l'ancienne légitimation adoptive.

Les effets de l'adoption plénière sont de couper définitivement tout lien avec la famille d'origine au profit de la nouvelle, l'adopté n'ayant alors plus aucun devoir ni droit vis-à-vis de ses parents naturels.

Seul est interdit le mariage avec un membre, au degré prohibé, de sa famille par le sang, lorsqu'elle est connue : L'enfant adoptif passe entièrement sous la puissance parentale de son père et de sa mère adoptive, au même titre qu'un enfant légitime.

Un nouvel acte de naissance est d'ailleurs transcrit à la requête du Procureur de la République dans les quinze jours qui suivent la décision d'adoption et ce nouvel acte, qui annule le précédent, ne comporte aucune mention de l'origine réelle de l'enfant si bien que rien ne le distingue de celui d'un enfant légitime (1).

L'adopté a dès lors les mêmes droits et obligations que celui-ci.

Il devient ainsi l'héritier réservataire dans la succession de l'adoptant, avec obligation alimentaire envers lui.

Il prend également le nom et la nationalité de l'adoptant (ou bien sûr du mari s'il s'agit d'un couple).

A signaler enfin que l'adoption plénière est irrévocable.

2°) L'ADOPTION SIMPLE :

Elle nécessite dans l'ensemble des conditions moins restrictives :

- en ce qui concerne l'adopté, il est seulement demandé son consentement lorsqu'il est majeur. S'il a entre quinze et dix huit ans, il faut en plus du sien celui des personnes qui en ont également la charge (parents, conseil de famille, tuteur, autorité administrative... selon le cas). S'il a moins de quinze ans le consentement de ces personnes est seul requis. Par ailleurs si l'adopté est marié il faut aussi celui de son épouse. Le juge peut éventuellement donner son accord si le consentement de la famille ou son substitut a été abusivement refusé ;
- en ce qui concerne l'adoptant, les conditions sont les mêmes que pour l'adoption plénière, avec notamment la même obligation d'écart d'âge de quinze ans entre adoptant et adopté ;

(1) Cet acte de naissance mentionne comme date et lieu de naissance ceux qui sont réels, mais comme parents (généralistes) les parents adoptifs avec leur état civil.

Il n'y a pas de délai d'épreuve imposé, et la prononciation de l'adoption simple se fait selon la même procédure que précédemment. Mais le Tribunal peut parfois rejeter la requête et demander aux intéressés de mieux se pourvoir lorsque l'adoption plénière lui paraît devoir être pour l'enfant préférable.

Les effets de l'adoption simple permettent de conserver les liens avec la famille naturelle ainsi que les droits (successoraux par exemple) et les obligations (alimentaires etc...) qui en découlent.

Il n'est pas fait obstacle à l'établissement de la filiation par le sang lorsqu'elle est inconnue et recherchée, mais en revanche, cette filiation naturelle une fois prouvée, ne peut porter atteinte à l'adoption réalisée.

Celle-ci a finalement surtout pour effet de créer des liens avec la famille adoptive avec corrélativement obligation alimentaire réciproque en cas de besoin.

Ce nouveau lien de parenté s'étend aux enfants légitimes de l'adopté ; Ce dernier prend le nom de l'adoptant et y rajoute celui donné par sa filiation naturelle.

Par ailleurs les prohibitions de mariage envers la famille naturelle (celles de l'inceste) s'étendent à la famille adoptive : interdiction est ainsi faite de mariage entre adoptant-adopté, entre adopté et conjoint de l'adoptant, entre enfants adoptifs d'un même adoptant ; Cependant en cas d'évènements graves, comme une grossesse, ce dernier mariage à titre très exceptionnel, peut être autorisé.

L'adoption simple peut être quelquefois révoquée en cas de motifs graves, et seulement par jugement.

Il n'y a pas alors d'effet rétroactif de la révocation et celle-ci est seulement mentionnée en marge de l'acte de naissance à la date où le terme est mis à ce lien de parenté.

Toutes ces formes de filiation ont donc juridiquement leurs effets concernant :

- la création de l'obligation alimentaire vis-à-vis de l'enfant mais aussi, en cas de besoin, de ce dernier vis-à-vis des parents ;
- l'octroi de la Puissance Paternelle aux parents, terme qu'on remplace actuellement à juste titre par celui de Puissance Parentale ;
- le droit successoral et les droits accessoires (tutelle, nom, domicile etc...).

Mais tous ces effets varient quelque peu suivant le type de filiation et les différentes législations nationales.

Il faudrait par ailleurs insister sur le fait que nul n'a d'existence légale s'il n'est enregistré à l'état civil, et l'actualité n'a pas manqué d'attirer l'attention sur toutes les conséquences fâcheuses qui ont frappé une famille bretonne, parce que l'officier d'état civil refusait d'inscrire les prénoms bretons de ses enfants...

Si bien qu'en cas de naissance clandestine, l'enfant n'a aux yeux de la loi aucune existence reconnue.

Heureusement, toute personne qui recueille un enfant "trouvé" peut et a le devoir de le déclarer ; l'officier d'état civil lui établit alors un acte de naissance mentionnant comme date, une en rapport avec l'âge apparent et comme lieu celui où il a été trouvé ; il lui attribue également un nom de famille, le plus souvent d'ailleurs le dernier des prénoms.

Quant à la puissance parentale, après enquête sur l'origine de la filiation réelle, elle est généralement donnée au Service de l'Aide Sociale à l'Enfance ou à un organisme privé remplissant le même rôle.

Tout cela indique l'extrême importance de ces faits de droit.

Toute personne doit par ailleurs constamment produire extraits d'acte de naissance, livret de famille etc... et la filiation est donc constamment évoquée dans la vie sociale courante.

On conçoit alors que cet aspect légal de la filiation puisse avoir une grande conséquence psychologique dès qu'elle est autre que légitime ; et il va sans dire que la situation elle-même, dans ses aspects affectifs et relationnels, a un retentissement bien plus considérable encore.

Il y a aussi lieu de remarquer que les filiations naturelle et adoptive sont régies par un très grand nombre de règles contraignantes, restrictives ou négatives que l'on a rapidement évoqué plus haut.

A noter entre autres, l'interdiction de reconnaître la filiation adultérine (levée depuis très peu de temps) et incestueuse, la filiation naturelle simple ayant finalement moins mauvaise presse.

Dans l'adoption plénière la fiction légale va jusqu'à établir un faux acte de naissance et s'il n'est pas interdit aux parents de révéler à l'enfant sa filiation réelle tout est prévu pour que le secret soit jalousement gardé ; mieux, s'expose à une condamnation toute personne qui publie la nature réelle de cette parenté pendant un délai s'étendant à trente ans après la mort de l'adopté.

Or il est à présent à peu près certain que la révélation du lien d'adoption est à faire dans l'intérêt de la santé mentale de l'enfant, de préférence à âge assez précoce (certains auteurs disent avant 6 ou 7 ans) et dans la mesure du possible par les parents eux-mêmes, plutôt que, comme cela arrive hélas bien fréquemment, le fait soit moqueusement claironné par des camarades.

Mais si la loi a institutionnalisé la fiction, n'y a-t-il pas à craindre que les parents eux aussi la confirment, malgré les risques que cela comporte quand la réalité se dévoilera, ce qui ne peut manquer de se produire.

La filiation dans son aspect purement juridique, à travers tous ces "papiers" engage en fin de compte très profondément les individus et, malgré la volonté de justice du législateur, lorsqu'elle n'est pas conforme à l'ordre établi, elle risque d'être plus ou moins marquée du sceau de l'infamie.

II - EN ANTHROPOLOGIE SOCIALE ET CULTURELLE, EN ETHNOLOGIE

La filiation occupe une place primordiale dans les différents systèmes de parenté, c'est-à-dire l'ensemble complexe des règles, reconnues par le groupe, concernant les liens d'alliance et ceux du sang.

Tout le fonctionnement familial, et par suite l'organisation sociale, reposent en grande partie sur le mode de filiation.

"Les systèmes de parenté" se fondent aussi sur une nomenclature, sur une terminologie, sur les règles matrimoniales, les règles de résidence et le système d'attitude, mais ces différents facteurs interfèrent également avec les règles de filiation.

On sait tout d'abord que le nombre des ascendants d'un individu est pratiquement illimité et suit, lorsqu'on remonte l'ordre des générations, une progression géométrique de raison deux (*deux parents, au sens restreint du terme, quatre grand-parents, huit arrière grand-parents etc...*) ; Si bien que, si l'on tient compte des lignes collatérales de descendance, chacun est, au moins virtuellement, apparenté à chacun, et cela par la consanguinité.

Néanmoins, chaque société met une limite à cette parenté, grâce notamment aux règles de filiation.

Il existe, de façon bien schématique il est vrai, car il n'y a pas de système vraiment pur, trois modes de filiation ; Mais seul le premier, dans les sociétés traditionnelles, a une certaine stabilité.

A) LA FILIATION UNILINEAIRE

qui met l'accent sur l'un des parents et se sépare en deux types, le premier étant de loin le plus fréquent :

- 1°) La filiation est dite patrilinéaire (ou *agnatique*) quand un individu tient de son père les principaux éléments de son statut social (*notamment le nom, les titres et la succession, les droits et les obligations auxquels il peut être soumis, l'héritage aussi - mais c'est plus accessoire -*) et quand, par suite, il appartient au même groupe social que son père et que le père de son père, c'est-à-dire quand il appartient au lignage de son père et, par voie de conséquence, au clan de son père.

Les membres d'un lignage, en régime de filiation patrilinéaire, s'appellent les agnats, et ce lignage comprend tous les descendants mâles par les mâles d'un même ancêtre mâle avec leurs soeurs et leurs filles, mais à l'exclusion des épouses et des descendants des filles ; Tous peuvent établir leur filiation par rapport à cet ancêtre commun, lequel jouit généralement d'un certain prestige et se trouve reconnu comme tel fondateur du lignage.

L'aïeul lignager est le plus souvent situé entre 4 et 6 générations antérieures, rarement plus.

Le clan est constitué par plusieurs lignages qui se réfèrent également à un ancêtre commun, mais ce dernier est en général si éloigné dans le passé que son existence est parfois purement mythique ; De toutes façons, il est lié à un mythe, et parfois identifié au totem ; Les membres du clan ne peuvent plus trouver les maillons généalogiques entre eux et lui, et ne peuvent donc plus établir leur filiation par rapport à lui.

Le mythe permet simplement de conserver un lien avec ces lointaines origines, et lorsque de nouveaux clans se créent, de nouveaux mythes viennent enrichir les précédents.

Les mythes d'une même tribu, transmis oralement, contiennent donc la généalogie du groupe depuis des temps fort anciens, voire depuis plusieurs siècles.

Le clan est un groupement social beaucoup plus stable que le lignage, dont en effet, chaque membre peut, dans certaines circonstances, devenir à son tour un "ancêtre" et créer ainsi un nouveau lignage.

Le Lignage en définitive est l'essentiel d'une généalogie bien établie et conservée dans la mémoire de ses derniers représentants encore en vie.

Le patriarcat était jadis dans un régime de filiation patrilinéaire l'association d'un type de famille étendue au pouvoir sociopolitique du "*pater familias*", le plus âgé des mâles, lequel possédait un droit sur les personnes de ses descendants.

C'était le cas, par exemple, dans la famille romaine antique dont les membres s'appelaient - et c'est le sens originaire du mot - les "*agnats*".

Ce patriarchat a rarement été aussi strict qu'on l'a autrefois décrit, car le rôle des femmes, et l'influence de leur famille d'origine, s'est toujours manifesté pour en modérer les outrances (*qu'on se rappelle le pouvoir des matrones*).

De plus, le patriarchat ne paraît plus aujourd'hui avoir été une création historiquement récente, en remplacement d'un matriarchat plus ancien.

Au contraire, le matriarchat primitif, dont l'hypothèse avait un large crédit parmi les anthropologues du 19^e siècle (1) paraît n'avoir jamais existé.

- 2°) La filiation matrilineaire (ou encore utérine), dont la fréquence est assez réduite et dont on trouve un exemple à TROBRIAND en MELANESIE, n'est pas du tout symétrique à la filiation patrilineaire.

Certes, la primauté est donnée au sexe féminin et surtout à la mère, car c'est elle qui transmet à ses enfants les attributs de son lignage (matrilignage comprenant toutes les descendantes par les femmes d'une même aïeule, avec leurs frères et leurs fils).

Mais l'autorité de l'homme reste toujours prépondérante et la filiation matrilineaire est constamment associée à l'avunculat : le frère de la mère, et non le père, représente pour l'enfant le parent mâle le plus important du point de vue social et c'est cet oncle maternel qui exerce son autorité sur lui et qui parfois l'élève.

Cela indique clairement que l'enfant s'inscrit dans le lignage maternel et que le père n'est en quelque sorte qu'un allié, un étranger à la famille par le sang, et désigné par un terme qui ne signifie pas "père" mais "*conjoint de ma mère*".

(1) *Suivant la thèse de Johan BACHOFFEN en 1861, s'inscrivant dans le courant évolutionniste.*

Pour une fille, l'inceste avec lui est interdit officiellement plus à titre d'adultère, qu'à cause des liens de consanguinité.

A l'inverse, dans la filiation patrilineaire, l'épouse n'est qu'une alliée (1), une "*reproductrice*" seulement affiliée au lignage de son mari, sans jamais cesser d'appartenir au sien (*le prix de la fiancée sert simplement à indemniser son lignage pour la perte de sa valeur socio-économique, dans un esprit d'ailleurs non mercantile, mais plutôt en miroir de celui dans lequel on remet la dot*).

Les deux autres types de filiation, rassemblés parfois sous le terme de filiation cognatique (2), ne sont pas liés à un modèle de société traditionnelle stable, mais ce sont en quelque sorte, des modes de filiation d'un usage limité dans le temps et qui, historiquement, correspondent à un changement de mode de filiation, le plus souvent de la filiation matrilineaire à la patrilineaire. Il existe ainsi :

B) LA FILIATION BILINEAIRE

(nommée aussi filiation double ou filiation bilatérale) qui est une association des deux filiations unilinéaires, patrilineaire et matrilineaire, chaque parent transmettant tel ou tel élément du statut social, différent de celui transmis par l'autre.

Mais il y a toujours une prépondérance d'un mode de filiation sur l'autre.

Elle est, par exemple, au SENEGAL à prédominance masculine chez les WOLOF et les DIOLA et féminine chez les LEBOU et les SERER.

(1) LEACH rapporte que dans certaines populations BIRMANES, la mère est désignée par un mot qui signifie "conjointe de mon père". Pour l'enfant aussi, elle est donc une alliée.

(2) Les COGNATS sont tous les descendants, par les hommes ou par les femmes, d'un même ancêtre. Leur parenté est dite 'naturelle' ou 'biologique'. Jadis, le terme cognatique s'opposait à agnatique avec un sens de "matrilineaire", ce qui n'est plus admis actuellement.

La filiation bilatérale oblique, qualifie un système où coexiste une transmission des statuts par le lignage de la mère avec une autre par le lignage de la mère du père, comme par exemple, chez les TOUCHILI, dans l'est Africain.

La filiation parallèle est encore un type particulier de filiation bilinéaire dans lequel tous les hommes appartiennent à des groupes patrilineaires, et toutes les femmes à des groupes matrilineaires ; Ces deux modes de filiation unilinéaire sont reconnus simultanément, mais chacun pour un sexe seulement.

Ce type de filiation est illustré par le cas des INDIENS APINAYE du BRESIL.

Les MUNDUGOMOR (NOUVELLE GUINEE) connaissent quant à eux, une filiation matrilineaire chez les garçons et patrilineaire chez les filles.

C) LA FILIATION INDIFFERENCIEE

Se caractérise par l'équivalence entre les lignées, qui peuvent donc se substituer l'une à l'autre ou cumuler leurs effets, un même individu pouvant obtenir son statut social aussi bien de l'une des lignées de ses parents ou de des grand-parents : celles du père de son père, de la mère de son père, du père de sa mère ou de la mère de sa mère.

Mais comme le fait remarquer LEVI-STRAUSS "entre filiation unilinéaire, filiation bilinéaire et filiation indifférenciée, il n'y a pas de cloison étanche. Tout système possède ce coefficient d'indifférenciation diffuse qui résulte de l'existence universelle de la famille conjugale. De plus, un système unilinéaire reconnaît toujours, dans une certaine mesure, l'existence de l'autre lignée. Inversement, il est rare de rencontrer un exemple de filiation rigoureusement indifférenciée. Notre Société, qui est allée très loin dans cette direction (on hérite aussi bien du père que de la mère, on reçoit le statut social et on tire le prestige des deux lignées etc...) maintient une inflexion patrilinéaire dans le mode de transmission du nom de famille" (85) p. 123.

La filiation a longtemps constitué le centre d'une théorie des systèmes de parenté, tandis qu'à présent c'est plutôt la théorie de l'alliance qui prévaut, avec comme principaux représentants de cette tendance LEVI-STRAUSS et Louis DUMONT.

On sait que LEVI-STRAUSS a particulièrement étudié les systèmes matrimoniaux et que ces derniers sont parfois d'une étonnante complexité, au point que dans certains cas, faute d'avoir des modèles mathématiques adéquats permettant de mieux les comprendre, il n'a pas toujours été possible d'en saisir toutes les nuances.

Une société possède une structure élémentaire de parenté quand elle dispose de règles à la fois positives et négatives permettant de déterminer de façon précise quel conjoint Untel peut (*et souvent doit*) prendre ; Elle est au contraire de structure complexe quand les règles ne sont là que pour interdire un ensemble de conjoints potentiels, sans prescrire tel ou tel mariage préférentiel.

Si les mariages occidentaux entrent dans le cadre de ce deuxième type de structure, les systèmes matrimoniaux à sections (*cas célèbre des ARUNTA d'AUSTRALIE*) ou les systèmes qui prescrivent l'alliance avec le cousin croisé (1) patri ou matrilatéral, illustrent par exemple le premier.

Toutes ces règles témoignent d'une nécessité de l'échange entre groupes humains, ce qui est surtout réalisé avec l'échange des femmes par les hommes (*et jamais l'inverse*).

La réciprocité n'est d'ailleurs pas toujours symétrique, à double sens, et la "*circulation*" des femmes se fait parfois selon un sens unique, impliquant un nombre variable de groupes humains, selon une chaîne qui se referme sur elle-même en fin de parcours pour rétablir l'équilibre.

(1) *Cousins croisés* = enfants issus de germains de sexe opposé : par exemple lorsqu'un frère et une soeur ont des enfants, ces enfants sont dits cousins croisés.

Règles de mariage et système de parenté comprennent un certain nombre d'opérations destinées à assurer entre les individus et entre les groupes un certain type de communication que l'on peut comparer au langage (1).

Les règles de filiation interfèrent par ailleurs avec les règles de l'alliance pour prescrire aux nouveaux conjoints tel ou tel lieu de résidence.

Lorsqu'elles sont en accord le régime est dit harmonique, lorsqu'elles s'opposent, dysharmonique.

A la filiation patrilinéaire correspond le plus souvent une résidence patrilocale (*régime donc harmonique*) c'est-à-dire qu'elle se fait dans le village ou sur les terres du père du mari, ou elle est encore fréquemment virilocale, c'est-à-dire auprès du groupe ou sur les terres du mari.

Avec une filiation de type matrilineaire la résidence peut être matrilocale (*régime harmonique*), ou uxori locale c'est-à-dire sur les terres ou à proximité du groupe de l'épouse, mais elle est le plus souvent patrilocale (*régime dysharmonique*) ; Alors qu'avec une filiation cognatique, elle est le plus souvent virilocale ou néolocale (*choisie indépendamment de celle qu'avait adoptée les parents de chacun des conjoints*).

La parenté est d'autre part plus ou moins bien définie par la langue elle même et, en particulier, par la terminologie, qui est très variable : elle distingue parfois à souhait chaque nuance de parenté grâce, par exemple, à l'emploi de termes dénotatifs, ou au contraire, elle se contente de mettre tout un ensemble de parents sous un même terme classificatoire.

Ainsi en français, les termes "père" et "mère" sont dits dénotatifs car à eux seuls ils indiquent une seule catégorie de parents, sous le triple rapport de la génération, du sexe et des liens généalogiques avec Ego.

(1) cf l'article de LEVI-STRAUSS "LANGAGE ET PARENTE" in "ANTROPOLOGIE STRUCTURALE" (86).

Ici ces mots ne désignent qu'une seule personne, mais les mots "*soeur*" ou "*frère*" peuvent en désigner plusieurs avec les mêmes critères..

Un terme est dit **classificatoire** quand il s'applique à des personnes appartenant à deux catégories distinctes de parents ou d'avantage ; Ainsi les termes "*oncle*", "*cousin*", "*beau-frère*"...

A l'inverse, un terme est dit **descriptif** quand il analyse les chaînons successifs entre tel parent et Ego, comme par exemple "*frère de la mère*" d'Ego à la place du terme classificatoire d' "*oncle*".

Certaines langues disposent plus de termes classificatoires que descriptifs ou dénotatifs et, inversement, pour d'autres.

Ainsi chez les ESQUIMOS les germains d'Ego (on dit aussi les "*SIBLING*" selon la terminologie anglaise fréquemment utilisée) sont désignés par six termes différents selon que celui qui utilise le terme (EGO) est du sexe féminin ou masculin, et que le germain est ou non du même sexe, plus âgé ou moins âgé que lui, là où théoriquement on ne peut pas en distinguer avec les mêmes critères plus de huit, et là où la langue française ne connaît que deux termes : "*frère*" ou "*soeur*".

Chez les IROQUOIS, mais c'est aussi le cas dans de nombreuses régions d'AFRIQUE, un même terme confond le père et les frères de ce dernier, la mère et les soeurs de la mère, et les cousins parallèles (1) sont désignés par le même terme que les germains d'Ego.

Il est remarquable que l'interdit de l'inceste s'étend alors aux oncles, tantes et cousins parallèles que la langue confond respectivement avec père, mère, frères et soeurs.

A côté de ce "*système des appellations*", on doit à LEVI-STRAUSS d'avoir distingué un "*système des attitudes*".

(1) On appelle ainsi les enfants de germains de même sexe.

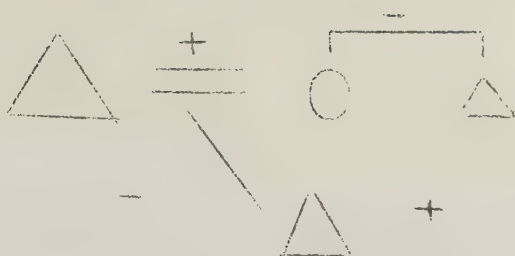
Chaque culture en effet prescrit une attitude typique dans les différentes relations de parenté.

Dans l'avunculat par exemple, qui peut exister aussi bien en régime patrilineaire que matrilineaire, on peut grossièrement décrire deux types d'attitude opposée : tantôt l'oncle représente pour le neveu l'autorité familiale et il est redouté, obéi, car il possède des droits sur lui, tantôt c'est au contraire, le neveu qui est familier avec son oncle et possède des droits sur lui, pouvant même le traiter en victime.

Or il existe, l'observation le prouve, une corrélation entre l'attitude vis-à-vis de l'oncle maternel et l'attitude par rapport au père en ce sens qu'elles sont opposées, l'une inverse de l'autre ; *"dans les groupes où la relation entre père et fils est familière, celle entre oncle maternel et neveu est rigoureuse ; et là où le père apparaît comme l'austère dépositaire de l'autorité familiale, c'est l'oncle qui est traité avec liberté"* (...)

"En régime patrilineaire où le père, et la lignée du père, représentent l'autorité traditionnelle, l'oncle maternel est considéré comme une "mère masculine", généralement traitée de la même façon et parfois même appelée du même nom que la mère. La situation inverse se trouve réalisée en régime matrilineaire : là, l'oncle maternel incarne l'autorité, et les relations de tendresse et de familiarité se fixent sur le père et sur sa lignée" ((86) p. 50).

En poursuivant ses exemples LEVI-STRAUSS montre qu'*"il n'est (donc) pas suffisant d'étudier la corrélation des attitudes père/fils et oncle/fils de la soeur. Cette corrélation, dit-il, n'est qu'un aspect d'un système global où quatre types de relations sont présentés et organiquement liés, à savoir frère/soeur, mari/femme, père/fils, oncle maternel/fils de la soeur. Les deux types qui nous ont servi d'exemple fournissent l'un et l'autre des applications d'une loi qui peut se formuler comme suit : dans les deux groupes, la relation entre oncle maternel et neveu est à la relation entre frère et soeur, comme la relation entre père et fils est à la relation entre mari et femme. Si bien qu'un couple de relations étant connu, il serait toujours possible d'en déduire l'autre"* ((86) pp 51-52).



TONGA (POLYNESIE) PATRILINEAIRE



SIUAI DE BOUGAINVILLE MATRILINEAIRE



l'ETHNIE VIVANT: PRES DU LAC KUTUBU (Nouvelle GUINEE)
PATRILINEAIRE

Il ne s'agit là bien entendu, que de schémas indiquant les positions extrêmes.

La réalité s'empresse de montrer plus de nuances et LEVI-STRAUSS lui même, précise qu'entre ce + et ce -, il existe des intermédiaires passant aussi par une position neutre.

C'est néanmoins intéressant de remarquer dans ces schémas que chaque classe d'âge connaît à la fois une relation positive et négative et que les relations sont toujours complémentaires, aussi bien dans le sens horizontal, que vertical : dans le sens horizontal, c'est-à-dire avec les parents consanguins de même classe d'âge, germains collatéraux, et avec les parents par alliance du même âge ; dans le sens vertical, à savoir avec les parents en ligne directe (*filiation*) ou en ligne collatérale (*consanguins de la même classe d'âge que les parents, ici l'oncle maternel*).

Mais, il n'est pas possible d'opposer directement la filiation aux liens de consanguinité et d'alliance.

Par contre filiation et consanguinité prises ensemble interfèrent sur les alliances pour favoriser ou interdire tel ou tel mariage ; et parmi toutes les règles, l'anthropologie confirme l'existence d'une seule qui soit fondamentale, trouvée dans toutes les cultures et qui même les conditionne : c'est la prohibition de l'inceste, qualifiée par LEVI-STRAUSS *"de démarche fondamentale grâce à laquelle s'accomplit le passage de la nature à la culture (...). Avant elle, la culture n'est pas encore donnée ; avec elle, la nature cesse d'exister, chez l'homme, comme un règne souverain"* ((85) p. 29).

Cette règle apparaît en pratique être surtout envisagée comme le versant négatif d'une règle positive obligeant l'échange des femmes et, par suite, l'exogamie (au sens large) et la réciprocité : *"à partir du moment où je m'interdis l'usage d'une femme, qui devient ainsi disponible pour un autre homme, il y a quelque part un homme qui renonce à une femme qui devient, de ce fait, disponible pour moi"* ((85) p. 60).

"Envisagée du point de vue le plus général, la prohibition de l'inceste exprime le passage du fait naturel de la consanguinité, au fait culturel de l'alliance" ((85) p. 35).

Universelle dans son principe, elle diffère quelque peu dans ses modalités d'application.

Quand MURDOCK[†] étudiant un échantillon de 250 sociétés représentatives de tout l'univers des cultures connues, ne trouve aucune exception concernant l'interdit des relations sexuelles pré ou post-maritales, ainsi que surtout du mariage, avec la mère, la soeur et la fille, sa méthodologie lui faisait faire abstraction de cas de dérogation fort significatifs : celle de la haute noblesse HAWAIIENNE qui admet le mariage d'un homme avec sa soeur aînée - mais non avec la cadette - rappelant ainsi les coutumes des PTOLEEMEE d'EGYPTE et de certains empereurs INCAS ; celle également en AFRIQUE CENTRALE des AZANDE (ou ZANDE, *ethnie patrilineaire*) chez qui les nobles peuvent parfois épouser leur fille, et des LELE (matrilinéaires) qui, dans d'exceptionnelles circonstances, peuvent épouser la fille de leur fille.

[†] cf. G.P. MURDOCK : "De la structure sociale" PAYOT 1972 p. 269 et sq.

Ces exceptions, qui ne sont pas moins perçues comme des violations manifestes de la règle (*et appelées par les anthropologues "inceste dynastique"*), viennent en quelques sortes institutionnaliser le caractère privilégié des chefs, pour mieux confirmer leur lien avec le sacré et renforcer l'interdit aux hommes ordinaires (*de même que dans l'antiquité grecque l'inceste n'a été commis dans la mythologie que par quelques Dieux, parmi les plus grands, à l'exception des autres et a fortiori du genre humain*).

Quant aux alliances avec des parents de degré plus éloigné, leur interdiction va, d'après MURDOCK, statistiquement dans l'ordre décroissant suivant : d'abord avec la fille du frère du père (cousine parallèle du côté paternel), puis avec la fille de la soeur du père (cousine croisée côté paternel), la tante maternelle, la fille du frère, la tante maternelle, la fille de la soeur, la fille de la soeur de la mère.

Corrélativement, dans une proportion considérablement plus faible, et dans un ordre pas tout à fait inverse, ces mariages sont autorisés de façon libre ou conditionnelle dans d'autres cultures.

Par contre, les transgressions de l'interdit sont graduellement plus mal tolérées et plus sévèrement punies au fur et à mesure que les liens de consanguinité paraissent plus étroits.

L'inceste frère-soeur est celui qui paraît le moins grave ; Vient ensuite l'inceste père-fille ; Et en ce qui concerne l'inceste mère-fils, il est le plus sévèrement réprimé comme étant le comble de l'horreur.

Or on sait que, dans le domaine de la pathologie mentale sous-jacente à ces transgressions agies, les troubles mentaux pouvant les expliquer paraissent de gravité croissante dans le même ordre (*soit pour l'un, soit pour les deux partenaires, et quant aux conséquences psychiques de l'acte pour chacun d'eux*) et que l'inceste mère-fils n'existe pratiquement pas en dehors de troubles importants de la personnalité, débilité ou psychose notamment (*c'est du moins ce qui apparaît dans les cas expertisés, lorsqu'il y a donc eu une révélation officielle de l'acte*).

Il faut signaler enfin, une certaine démission des anthropologues à trouver des explications à cette prohibition de l'inceste, la plupart se rangeant derrière l'opinion de LEVI-STRAUSS qui y voit surtout un renoncement, gage de progrès dans les groupes humains, et permettant le fondement des valeurs culturelles.

L'anthropologie psychanalytique, de son côté, a reconnu depuis FREUD et grâce à lui (*"Totem et Tabou"*) le caractère normatif et structurant de cette loi issue du complexe d'oedipe, dont il proclame l'universalité ; et, avec ce courant de pensée, on relie dès lors de façon indis-sociable filiation, consanguinité, interdit de l'inceste, oedipe et alliance, l'interdit représentant avec sa contrepartie positive la loi essentielle régissant les rapports entre les différentes formes de parenté.

III - LA FILIATION ENVISAGEE SOUS L'ANGLE PSYCHOLOGIQUE

A) GENERALITES

L'étude de ce que la filiation recouvre dans les domaines du droit et de l'anthropologie a fait apparaître la relativité de cette notion par rapport à son sens biologique et sa relativité vis-à-vis des normes sociales elles-mêmes, puisque la filiation est tantôt perçue comme un lien d'alliance, tantôt comme un lien de consanguinité.

Par ailleurs la position de chacun des parents et leur rôle auprès de l'enfant ne sont pas interchangeables d'une culture à l'autre et, au contraire, on observe une constante *asymétrie* :

- la mère remplit un rôle biologique de génitrice qui est toujours reconnu, car évident (grossesse et accouchement), mais il n'empêche que cette reconnaissance ne s'accompagne pas nécessairement de conséquences institutionnelles importantes. En régime patrilinéaire strict elle n'est qu'une simple partenaire du père et considérée comme simple reproductrice, avec une limitation au minimum nécessaire de ses prérogatives de mère, alors que ses prérogatives d'épouse sont souvent bien plus étendues, ne serait-ce qu'en vertu de l'importance des liens sociaux que représente le mariage ;
- le père de son côté remplit aussi le rôle de partenaire de la mère, pour les mêmes raisons institutionnelles liées au mariage. Mais son rôle de procréateur est si exposé au doute qu'il a fallu inventer des règles pour lui restaurer un semblant de certitude officielle ; Selon la formule du droit romain "*Pater est quem nuptiae demonstrant*" ; C'est donc plus en qualité d'époux que le père est reconnu géniteur !

L'amoindrissement de ce rôle ne provient pas que des possibilités d'adultère, mais aussi, parfois, de croyances culturelles concernant la fécondation : A Trobriand (*matrilinéaire*) ce sont les esprits des ancêtres morts, et non le père, qui fécondent la mère ; encore que ce soit là une reconnaissance plus manifeste que réelle.

ROHEIM a en effet montré que ce rôle de père comme géniteur était simplement passé sous silence, refoulé plus qu'ignoré ; Il confirme ainsi les mêmes conclusions de FREUD à propos des ARUNTA d'AUSTRALIE.

Quant au rôle du père auprès de l'enfant, rôle socialement reconnu, rôle d'éducateur et de protecteur, on a vu qu'il est parfois attribué à une autre personne, l'oncle maternel.

D'une manière générale on peut donc dire que si la parenté physique et la parenté sociale se recouvrent souvent, elles ne coïncident pas nécessairement.

Pourtant, quelles que soient les variations culturelles de la parenté, il existe chez tout individu une certaine perception, à la fois consciente et inconsciente, de la relation privilégiée qui le lie à ses parents, et les fait reconnaître comme cause à l'origine de son existence.

Il sait :

- que d'une part il est né d'une femme des oeuvres d'un homme, ses parents, et qu'à son tour il engendrera de la même manière ses propres enfants ;
- et que d'autre part cette descendance, qui explique son existence, est soumise à plusieurs ordres de nécessités qui donnent un sens à cette réalité.

On peut dire aussi que tout ce savoir concerne un ensemble de connaissances, un contenu, et que ce corps de connaissance paraît avoir un sens faisant lui aussi l'objet d'un savoir.

La filiation découle en effet :

- d'abord d'une réalité biologique, et le savoir correspondant concerne surtout la reproduction sexuée, les phénomènes de la croissance, de maturation, du vieillissement, de la mort et du remplacement des individus par d'autres issus des premiers. On peut appeler ce premier aspect de la filiation portant sur la réalité physique de la descendance "filiation biologique" ; Elle est pour ainsi dire synonyme de génération et elle s'applique aussi très bien au concept de lignée et de ligne de descendance suivant un sexe.

- ensuite d'une réalité culturelle, d'un fait typiquement humain, s'appuyant en partie sur la réalité biologique, en partie sur l'organisation culturelle, sociale, juridique par le biais de la cellule familiale. Cet aspect de la filiation correspond à une réalité nettement plus psychologique. Elle paraît avoir un caractère tantôt aléatoire, tantôt surdéterminé ; car on peut toujours penser que cette réalité pourrait être autre. Il faudrait bien sûr toujours un homme et une femme pour faire un enfant, mais on pourrait imaginer que l'organisation sociale et surtout familiale soit totalement différente. On peut alors se demander laquelle ? et pourquoi il en est ainsi dans les faits et pas autrement ? Ces questions laissent entrevoir un caractère surdéterminé à cet ordre établi au sein de la communauté des hommes, par un ensemble de causes qui leur échappent, du moins en partie. Par bien des aspects, ce savoir, qui fait volontiers appel à des notions de finalité, de sens, de symbole, apparaît parfois comme un savoir sur le premier savoir biologique, mais en fait l'un éclaire l'autre, et il est difficile d'établir une continuité entre les deux, car ils ne se situent pas au même niveau.

A la suite de GUYOTAT, on appellera ce deuxième aspect de la filiation "filiation instituée" pour souligner cette résonance institutionnelle qu'elle comporte. Elle est fortement imprégnée par le type conventionnel des relations interpersonnelles qui existent au sein de la famille, par le système des attitudes pour reprendre l'expression des anthropologues, et on peut d'ores et déjà dire que, du point de vue psychologique elle s'appuie essentiellement sur des mécanismes oedipiens, et comporte aussi un aspect symbolique capital pour la structuration de l'inconscient.

Filiation biologique et filiation instituée constituent ce que l'on peut appeler "filiation réelle" et l'une et l'autre sont l'objet d'innombrables fantasmes individuels et collectifs qui les enrichissent ou tendent à les transformer grâce à l'imagination et aux processus inconscients.

Par fantasmes on entend ici aussi bien les rêveries diurnes, les scènes ou scénarios, fictions ou romans évoqués par un sujet à l'état de veille, que les formations analogues qui se manifestent dans le rêve ou dans l'inconscient, et que donc seule la psychanalyse permet de révéler.

Ces fantasmes ont parfois une certaine constance interpersonnelle leur donnant une valeur collective, comme c'est le cas dans les mythes.

Tous ces contenus fantasmatiques concernant la filiation constituent ce qu'on appellera pour plus de commodité "filiation fantasmatique" ou "*filiation imaginaire*" (le mot imaginaire étant employé ici dans son sens commun).

Elle s'adresse essentiellement aux origines : origine de l'individu, origine de la famille et de ses membres ; Mais ces fantasmes liés à la filiation s'étendent aussi aux questions de l'origine de l'homme, de l'origine des sexes et celle de la nature et de l'univers tout entier...

Ils témoignent d'une vive curiosité de trouver un sens aux choses , ainsi que de les conformer au désir selon le principe de plaisir et le jeu des pulsions.

Certains de ces fantasmes sont néanmoins fortement marqués par la réalité, alors que d'autres transforment cette même réalité et y ajoutent diverses fioritures plus ou moins romanesques.

Chez un individu normal cette activité fantasmatique n'est en aucun cas confondue avec le réel, mais dans certains processus psychotiques, cette filiation fantasmatique envahit le champ de la conscience et modifie le sens de la réalité. C'est la filiation fantasmatique délirante à laquelle on s'attardera plus longuement dans la deuxième partie de ce travail.

En attendant, et pour faire plus ample connaissance avec ces diverses filiations et surtout la filiation fantasmatique, il serait intéressant de rappeler un savoir collectif concernant les origines.

Il s'agit des mythes de création.

Qu'ils soient religieux ou philosophiques, ils ont valeur de fantasmes collectifs et présentent l'avantage par rapport aux fantasmes individuels d'avoir un contenu latent qui se décrypte plus aisément.

On y retrouve toujours la notion d'un commencement, d'une création permettant de distinguer un "*avant*" et un "*après*", mais ce moment originel représente pour la pensée la limite de l'imaginable, du concevable, la limite de la raison et du langage.

- c'est à partir du Chaos qu'un principe divin organisateur crée par son Verbe l'univers tout entier, ou c'est encore par sa pensée ou sa parole, que DIEU sépare les Eaux des Ténèbres qui étaient là depuis toujours...
- ou c'est la chute, ou encore l'immolation librement consentie d'un Premier Etre, plus ou moins anthropomorphique, dont le démembrement constitue ensuite les diverses parties du monde...
- ou c'est la présence dans l'océan indifférencié, d'un oeuf primordial dont la division donne naissance au Ciel et à la Terre, appelés aussi *"Parents du monde"*...
- ou encore, selon HESIODE, GAIA la Terre enfante seule d'un Etre capable de la recouvrir entièrement, OURANOS, le Ciel ; de leurs incessants accouplements, la Terre fécondée donne naissance à toute une généalogie de dieux et de monstres, jusqu'à ce que son dernier fils CRONOS, las de subir la haine de son père et de se cacher au sein de la Terre, émascule OURANOS. Dès lors la Terre et le Ciel se séparent à jamais ; CRONOS règne sur l'univers et s'unit à sa soeur RHEA, créant une nombreuse descendance, qu'il dévora ensuite avant d'être à son tour détrôné par son dernier fils ZEUS...

Tous ces mythes cosmogoniques établissent un lien entre la création de l'univers, de la nature, et celle de l'homme.

Son existence, sa présence physique provient de l'engendrement de générations successives à partir du premier homme et du premier couple créé.

Une place particulière est généralement accordée à la généalogie des chefs, des Rois dont les pouvoirs politiques et souvent religieux sont ainsi reconnus de source divine.

Les mythes de création donnent un sens à l'univers et instaurent des liens spirituels entre le Créateur et sa créature.

L'homme créé par DIEU possède une parcelle de l'Esprit ; il la transmet à sa descendance et fait respecter la loi établie par le créateur appelé alors *"père"*.

Dans d'autres cas, l'homme se considère comme partie intégrante de la nature et se soumet à ses lois.

La vie et la mort y sont jugées en équilibre et l'individu avant de mourir perpétue la vie en procréant...

Le sens de l'individu est alors de faire survivre l'espèce...

Parfois une séparation dualiste entre le corps et l'esprit, à l'image de la séparation entre la Terre et le Ciel, enrichit le mythe et il en découle des pratiques religieuses, notamment le culte des ancêtres.

Les ancêtres et leur lignage, le clan, la famille ont leur fondement dans les origines décrites par le mythe et dans les rapports de l'homme avec le sacré.

L'ordre de la nature, l'ordre spirituel, l'ordre social, l'ordre établi donnent un sens à la succession des générations.

Elles sont là pour perpétuer la gloire et la puissance de leur créateur.

Le mythe décrit donc une double filiation depuis les origines :

- une filiation physique, matérielle, corporelle, naturelle, se transmettant par continuité, par le corps de la mère, et cette filiation se réfère symboliquement à une origine tellurique, chtonienne ;
- une filiation spirituelle, symbolique, instaurée par le désir et la volonté du créateur et représentée par l'ordre immanent de la nature ou exprimée par la foi religieuse. Elle se réfère plutôt à une origine céleste, ouranienne. C'est elle qui symboliquement est d'avantage incarnée par le père comme représentant métaphorique du dieu créateur, alors que la filiation physique, corporelle, qui fait également intervenir le père, est plutôt représentée par la mère. On reconnaît aussi les aspects "*biologique*" et "*institué*" de la filiation fantasmatique du mythe.

Tout ce "*savoir*" sur les origines traduit un déplacement de la curiosité de l'individu concernant sa propre création, mais en même temps, il la satisfait.

Tout se passe comme s'il était naturel de chercher un savoir sur sa propre filiation dans les générations antérieures, et comme s'il était interdit de s'interroger sur la sienne.

C'est l'un des mérites de la Psychanalyse que d'avoir recherché toujours plus loin la genèse des fantasmes et plus particulièrement de ces fantasmes originaux, ces fantasmes qui précisément, tourmentent le plus l'âme humaine et qui sont le plus refoulés dans l'inconscient.

FREUD pensait que ces fantasmes originaux, d'une très grande importance ontogénique, étaient transmis par la phylogénèse.

On connaît sa célèbre conception darwinienne du meurtre du père de la horde primitive (1), dont il pensait que la culpabilité, transmise par les générations successives, présidait encore à la célébration du repas totemique des "*primitifs*", ainsi qu'à l'instauration de la loi, fondement de culture, qui interdit l'inceste et le parricide.

Ce meurtre du père aurait, selon FREUD, réellement eu lieu dans des temps très anciens où le genre humain vivait dans une horde dirigée par le plus vieux et le plus puissant des mâles.

Ses fils, après une longue période de jalousie et de secrètes récriminations, car le père était tyrannique et se réservait pour lui seul le commerce charnel avec les femmes, se réunirent, complotèrent contre lui, finirent par le tuer et le dévorèrent en commun.

Ils furent alors incapables de s'entendre pour s'approprier les femmes - leurs mères ou leurs soeurs - et la culpabilité du meurtre les a longtemps rongé : c'est pourquoi ils ont institué la Loi, tout en vénérant le souvenir de ce père. Par la suite, ce père mort, ils l'ont dans leur fantasme idéalisé, puis, immortalisé à travers le totem. Ils l'ont enfin rendu fondateur de la Loi, en même temps que créateur de leur lignée.

Cette figure du Père Mort est depuis présentée dans l'inconscient de chaque homme, contribuant à la constitution de son Idéal du Moi, et elle apparaît aussi de manière plus ou moins voilée dans les principales religions monothéistes.

(1) cf. "*TOTEM et TABOU*" (46è) p. 164
reprise ensuite dans de nombreux textes et affirmée dans
MOISE et le MONOTHEISME (46 k).

S'il n'est aujourd'hui plus guère donné de crédit à la réalité historique de l'hypothèse freudienne, le fondement de la Loi dans le complexe d'Œdipe garde encore toute sa valeur et fait en quelque sorte répéter à chaque individu les mêmes fantasmes que ceux qui ont été réalisés dans la horde primitive.

Dans l'inconscient se répètent aussi toujours les mêmes scènes frappées d'interdit, et elles réapparaissent constamment dans l'imaginaire de chaque enfant avant d'être refoulées.

Ce sont les scènes originaires :

- la "*scène primitive*", celle du coït des parents, où se trouve figurée la genèse de l'individu ; Cette scène dont on a longtemps discuté la réalité de l'observation, ou le caractère fantasmatique de reconstruction après-coup, a un formidable impact sur l'inconscient ; Elle est particulièrement chargée en affects ;
- les scènes de séduction par le parent du sexe opposé, qui réveillent ou révèlent la sexualité à l'enfant. FREUD pensait d'abord à sa réalité et lui attribuait la cause traumatique des névroses ; puis il y a renoncé, abandonnant cette théorie qu'il appelait la "*neurotica*", car il s'est rendu compte de son origine purement fantasmatique ;
- fantasmes ou scènes de castration, résultant aussi plus souvent de l'imaginaire que de menaces réelles, sans toutefois que celles-ci soient forcément exclues pour leur donner corps. Ces fantasmes de section du pénis sont à l'origine de la douloureuse reconnaissance de la différence des sexes, de la "*SEXION*" comme l'écrit Roger LEWINTER, préfigurant ainsi l'acquisition d'une identité sexuelle et permettant ensuite l'accès à la génitalité.

A ces principaux fantasmes, que rappellent LAPLANCHE et PONTALIS (77 - 78), il faut ajouter une notion dont l'évidence est longtemps refusée par l'imaginaire infantile et qui fait subordonner l'enfant à ses parents de façon inéluctable : Elle consiste dans la différence des générations.

Elle a pour conséquence de faire subir à l'enfant le poids d'une généalogie, qui a sur lui la préseance hiérarchique de l'ascendance et de l'antériorité, dans l'ordre des honneurs rendus à la lignée.

Mais elle s'accompagne aussi d'une valorisation toute narcissique, celle d'avoir des ancêtres, des "*racines*", d'avoir une place dans une longue et illustre lignée ; car elle offre aussi la perspective à l'enfant de grandir et de devenir un jour, lui aussi, parent et d'avoir à son tour une riche descendance.

C'est la dissolution du complexe d'oedipe qui permet l'étalement des générations ; elle agit comme un pacte comme une alliance entre les générations en permettant de liquider la culpabilité liée au sentiment oedipiens de conquérir la mère en rejetant et en castrant le père.

Cette alliance, que ROSOLATO (1) a si bien décrite à partir du contenu des religions monothéistes, garantit la fécondité en évitant le fantasme de vengeance du père sur la descendance, en réponse aux vœux de mort formulés contre lui.

L'oedipe est donc l'épisode charnière permettant non seulement de "*comprendre*" la filiation, mais aussi de s'y inscrire et de lui attribuer un sens ; L'oedipe permet, une fois sa problématique résolue, d'avoir une place dans la lignée en passant du statut de petit-fils et fils, à celui de père puis de grand-père.

L'oedipe donne en quelque sorte un sens au lien de filiation en indiquant que celui-ci ne doit pas être confondu avec un faux lien d'alliance, l'inceste ; L'inceste en effet, comme le rappelle GRANOFF (2), c'est l'illusion qu'un fils peut s'unir à sa mère et la satisfaire, mais cette alliance est boîteuse, fausse, inadéquate, scandaleuse, c'est une mésalliance.

(1) in "*trois générations d'hommes dans le mythe religieux et la généalogie*" (127) pp 59 - 96

(2) in "*Filiations*" (52). Ce livre est une réflexion critique sur l'évolution du mouvement analytique et sur ce qu'on pourrait appeler la filiation fantasmatique de tout analyste par rapport à FREUD.

Il n'empêche que cette filiation normale, oedipienne, composant harmonieusement filiation biologique et filiation instituée, ne devient effective qu'à l'âge adulte, une fois passées les réactivations des conflits oedipiens de l'adolescence, une fois établie la version définitive, celle de la réalité, du roman familial.

C'est-à-dire qu'on ne devient mature qu'en reconnaissant ses parents pour ses vrais parents et en l'admettant comme un fait établi inscrit symboliquement dans l'inconscient.

B) LES PRINCIPALES ETAPES DE LA FILIATION

Un homme politique disait un jour *"on ne choisit pas toujours ses parents..."* et, s'adressant alors à quelqu'un dont il refusait l'amitié, il ajouta *"mais on peut heureusement choisir ses amis !"*.

C'est bien le cas de l'enfant de ne pouvoir choisir et d'être obligé de se soumettre à cette réalité qu'impose la filiation.

Il y a plusieurs étapes dans la prise de conscience des "racines" parentales et de la place occupée dans une lignée, dans une généalogie.

1°) Dans une première phase, qui d'ailleurs s'imbrique avec les suivantes, si l'enfant reconnaît bien vite qui sont ses parents, ce n'est que peu à peu qu'il acquiert un certain savoir sur l'existence et sur ce que l'on a convenu d'appeler la *"filiation biologique"*.

A la naissance, et pendant la période néonatale, l'enfant demeure la plupart du temps en sommeil ou dans un état de bien être béat, semblable à celui de la vie intra-utérine, et qui est seulement troublé par des tensions à point de départ somatique, la faim et l'inconfort.

C'est l'époque du narcissisme primaire et de l'autoérotisme.

A ce stade, il ne distingue pas ses limites corporelles, ni le moi du non-moi.

La mère est pour lui comme son propre corps.

C'est un stade fusionnel qui progressivement s'estompe au fur et à mesure que l'activité orale permet au nourrisson un début de conscience de son schéma corporel.

Celui-ci est d'abord limité à la langue, la cavité buccale et la paume de la main, et il gagne ensuite un axe bouche-main puis s'étend lentement aux membres inférieurs et à l'ensemble du corps ; Mais longtemps l'image de ce corps est morcelée.

La mère n'est perçue à ce stade que comme objet partiel, le sein ou son substitut, et cet objet est tantôt vécu comme bon lorsqu'il s'approche généreux, tantôt comme mauvais quand il s'éloigne et fruste. Vers 2 - 3 mois la vision se développe, et le visage de face de la mère déclenche un sourire électif.

C'est, il est vrai, encore un réflexe qui peut tout aussi bien se manifester avec un leurre, mais peu à peu ce visage, que le bébé fixe en prenant ses têtées, signifie la mère, celle qui donne ses soins et ses gratifications.

Le père est ensuite reconnu et distingué d'un visage inconnu, mais ce n'est vraiment que vers un an qu'il est vraiment identifié à un proche privilégié, à l'ébauche de ce que peut signifier le mot parent.

Entre temps le schéma corporel s'est étendu et l'enfant s'est mis à explorer hardiment un espace de plus en plus grand.

Le père est très important dès ce stade pour l'aider à se séparer de la relation fusionnelle, symbiotique, avec la mère, et pour permettre aussi à la mère de réinvestir libidinalement son mari, et de faire disparaître la régression que la grossesse et la naissance ont occasionné chez elle.

"C'est le père qui coupe le cordon ombilical" dit MEERLOO (91) ; C'est en effet lui qui favorise la deuxième naissance de l'enfant, celle de son identité.

Mais le père réalise cette coupure aussi bien du côté de la mère que de l'enfant.

Car la mère, grâce à l'intervention du père, peut plus facilement investir l'enfant comme sujet, comme individu séparé de son corps et de ses désirs, et lui reconnaître enfin son individualité.

De 6 à 8 et jusqu'à 18 mois environ c'est le "*stade du miroir*", dont LACAN a montré le rôle capital dans la formation du moi et l'accès à l'ordre symbolique.

D'abord l'enfant prend l'image spéculaire pour un objet situé derrière le miroir.

Plut tard, il y reconnaît en totalité l'image d'autrui qu'il peut comparer avec la vision directe qu'il en a, puis il peut reconnaître dans le miroir quelques parties de son propre corps, mais sans en voir encore la totalité.

Il peut enfin s'identifier à son reflet global, comme à une sorte de double, et rabattre mentalement cette image sur son corps, où il sent sa présence, et prendre ainsi conscience de sa réalité à lui, et de la virtualité de l'espace spéculaire.

Lorsque le langage apparaît, c'est d'abord pour permettre à l'enfant de nommer les parents, puis de désigner de plus en plus d'objets et de situations ; sa curiosité s'avère insatiable.

Les questions sur l'origine des enfants sont assez précoces, à partir de 3 - 4 ans.

Mais l'enfant a déjà pu reconnaître l'état de grossesse, et la fille a souvent déjà joué à la femme enceinte ou à soigner un bébé imaginaire : C'est l'époque du "*compagnon imaginaire*" de GESELL.

Mélanie KLEIN (1) a particulièrement bien étudié l'apparition et les modalités de la curiosité infantile sur les mystères de la vie :

(1) cf "*LE DEVELOPPEMENT D'UN ENFANT*" in "*ESSAIS DE PSYCHANALYSE*" (69)

- *"comment est-ce qu'une personne est faite ?"*
répète FRITZ pendant une longue période ;
- *"où est-ce que j'étais avant d'être né ?"*
demande t-il encore, ayant le sentiment douloureux de ne pas avoir été toujours là.
D'apprendre qu'il était dans le ventre de sa mère déclenche chez lui une vive satisfaction, et ne tarit nullement ses questions :
- *"Mais alors qui est-ce qui nourrit le bébé dans le ventre ?"... "Comment est-ce qu'on grandit ?... Comment est-ce que les gens poussent ?"*.

Peu à peu toutes ces interrogations, et les réponses qu'il y reçoit, lui permettent de saisir la logique de l'existence et de la croissance, ainsi que d'acquérir quelques notions physiologiques, notamment sur la digestion et la reproduction.

Cependant le développement du sens de la réalité au détriment du principe de plaisir, ne va pas sans souffrances ; et les sentiments de toute puissance infantile, provenant de l'idéalisation des parents. à une époque où l'enfant est effectivement sous leur entière dépendance, se rebellent à plusieurs reprises :

- *"moi aussi je sais faire ça !... Je fais ça parce que je veux le faire !... Je le dois... J'en ai le droit... J'en ai le pouvoir!..."*

et encore :

- *"pas quand je serai grand ! Je veux ça tout de suite"*

ou

- *"j'aimerais avoir des ailes et pouvoir voler !"*.

Le questionnement sur DIEU et les réponses contradictoires des parents font que FRITZ commence à douter de l'omnipotence et de l'omniscience de ses parents :

- *"ils ne savent donc pas tout... Et ils ne sont pas toujours d'accord !..."*.

Mais il conserve encore largement sa confiance en eux.

Puis, après avoir mieux cerné ce qu'est la vie, l'écoulement du temps, la réalité de la nature à laquelle il ne peut rien changer, la question de la mort se pose à lui :

- *"est-ce que les oiseaux ont des ailes quand ils sont encore morts?"*

ou une autre fois :

- *"on est déjà mort n'est-ce pas quand on n'est pas encore là ?"*

et s'adressant à son père ou à la bonne :

- *"quand est-ce que tu vas mourir ?"*

et il rajoute ensuite, en guise de consolation :

- *"... quand tu seras très vieille !"*

A tout ce savoir, que l'enfant acquiert ainsi, correspondent des fantasmes OSCILLANT ENTRE les pôles de la vie et de la mort, orientés par la logique du croître et du décroître, de l'apparaître et du disparaître, une logique orale, ni causale, ni linéaire ; et si l'enfant repose des questions généalogiques, de qui est-il ? A partir de quoi est-il fait ? Est-ce qu'elle aussi sa maman est bien venue au monde ? il peut encore imaginer qu'il pourra plus tard, retourner dans le corps de sa mère, ou qu'il pourra, quel que soit son sexe, avoir des enfants dans son ventre et engendrer même ses propres parents.

Il s'organise ainsi une première généalogie fantasmatique (1) dans laquelle les enfants sont effectivement petits quand les parents sont grands, mais qui s'inverse ensuite, car l'enfant croit que, lorsque lui sera grand, ses parents seront alors petits, seront ses propres enfants...

(1) cf. FEDIDA... (40)

Ernest JONES rapporte que ce fantasme de réversion des générations (1) provient de ce que la mort et la période qui précède la fécondation et la naissance, sont considérées comme la même chose ; d'où cet autre fantasme selon lequel, lorsque quelqu'un meurt, un autre doit naître ; c'est l'origine peut-être de la croyance en la réincarnation, et cela est à rapprocher de ces coutumes, si répandues, de donner au nouveau-né le nom du dernier mort de l'entourage (2).

Cette généalogie fantasmatique se plie petit à petit aux éléments de réalité ; et le rôle de la différence des sexes est de mieux en mieux compris, quoiqu'il arrive parfois à l'enfant de demander :

- *"est-ce que Papa a toujours été un garçon ? et toi Maman, est-ce que tu as toujours été une fille ?"*

ou encore :

- *"à quoi sert un Papa ?"*.

Il continue donc à fantasmer sur la façon dont les enfants sont conçus et sur la grossesse, même s'il reçoit une information sexuelle adéquate.

Il en résulte des productions fantasmatiques que FREUD a colligées sous le nom de *"THEORIES SEXUELLES"* ; toutes, selon lui, proviennent du fait que l'enfant attribue d'abord un pénis aux deux sexes puis, lorsqu'il en admet la différence anatomique, il ne conçoit cette différence qu'en termes de présence ou d'absence de pénis, tout en ignorant l'existence et le rôle du vagin, ainsi que plus tard, celui du sperme.

D'autres auteurs (E. JONES, M. KLEIN, K. HORNEY, S. ISAACS...), notamment féminins, ont depuis critiqué cette position jugée *phallocentrique* de FREUD, et ont montré que la fille a bien une conscience (et même précoce) de son vagin ; Ils décrivent ainsi une masturbation vaginale initiale, suivie de son refoulement et de son déplacement sur le clitoris ; on se retrouve alors proche des situations décrites par FREUD.

(1) et parallèlement, il peut exister un renversement imaginaire de l'ordre de naissance des frères et soeurs, le cadet espérant devenir l'aîné (ADLER).

(2) C'est en particulier une coutume très vivace en AFRIQUE.

Les théories sexuelles se manifestent en effet aujourd'hui sous à peu près le même jour qu'au temps de FREUD en dehors cependant d'une information sexuelle, (qui risque de tout bouleverser, en amenant d'autres théories, jusqu'au savoir "objectif").

En voici quelques unes plus ou moins marquées par le stade libidinal où elles se développent :

- l'enfant propose parfois d'autres versions, que celles qu'il a entendues, concernant la venue au monde des bébés : ainsi celle-ci, bien désuète, qu'ils sont apportés par le héron et non par la cigogne, ou encore, par un ange, par le facteur... ou bien encore cette version plus réaliste qu'ils sont achetés, fabriqués dans une usine etc...
- lorsque la grossesse est reconnue, il se demande comment le foetus a pu entrer dans le ventre et surtout comment il en sortira.
La "*Théorie digestive*" admet la fécondation par le baiser ou par l'ingestion de certains aliments, et la naissance se fait par vomissement ; une autre version consiste à faire sortir le bébé par l'anus, comme une selle, après une fécondation par voie buccale.
La "*Théorie cloacale*" est déjà plus proche de la réalité ; le foetus pénètre dans le ventre de la mère puis naît par une même cavité confondant anus et vagin ; Plus tard, lorsque la distinction est faite entre les deux, l'utérus garde fantasmatiquement un lien avec la sphère digestive et l'expulsion foetale est encore sensée se faire par voie anale.
Longtemps aussi l'enfant croit à des possibilités de grossesse dans les deux sexes, et le lien du mariage conserve un aspect mystérieux où il pressent l'existence de satisfactions et de jouissances, mais ce ne sont encore que celles de pouvoir se regarder nus sans honte, ou d'uriner dans le même pot... ou il imagine que les liens matrimoniaux se concrétisent par le mélange des deux sangs...
- Des théories plus sadiques envisagent la fécondation et la parturition par le nombril ou par ouverture de la paroi abdominale. Mais l'observation des rapports sexuels des parents, qu'ils soient vus ou entendus ou fantasmatiquement reconstruits à partir de quelques éléments de réalité, conduit souvent à la conception sadique du coït qui prévaut à un certain âge : les gémissements sont pris pour des plaintes arrachées par la souffrance et la pénétration du pénis, présumée anale, comme une sanglante violence ;

- et cette opinion peut fortuitement trouver confirmation par la découverte de tâches de sang cataménial sur les draps du lit des parents.

FREUD donne encore d'autres versions de ces théories sexuelles, et il précise que l'enfant oppose parfois une importante résistance à ce savoir ; Lorsqu'un camarade l'informe, il lui arrive de refuser les explications données et de les croire valables pour ses parents ; d'où cette éventuelle fin de non-recevoir : "*c'est peut-être vrai pour d'autres, mais jamais, eux, ne font ça !*".

2°) REVELATION DE LA FILIATION INSTITUEE

Cette difficulté de l'enfant à reconnaître la sexualité des parents comme origine de sa filiation témoigne déjà de l'interdit, à cause précisément de ce lien de filiation, de participer à cette sexualité.

Et à travers ce rejet de la filiation biologique, il faut déceler un rejet de la filiation instituée et des conflits oedipiens qui lui sont liés.

Plus tard le dépassement de ces conflits permet d'accepter les deux filiations.

Mais auparavant l'enfant est tiraillé entre deux mouvements opposés :

- tout d'abord de maintenir ensemble ou de rapprocher ses parents, pour essayer de reconstituer la "*triade narcissique*" (1) des premiers âges où il était le divin enfant, l'enfant roi, "*His Majesty the baby*" (2), vers qui convergeaient toutes les *félicités*, tout l'amour et l'adoration, toutes les projections narcissiques de ses père et mère.

(1) Voir GRUMBERGER (57) p. 199 et sq..

(2) cf. FREUD "POUR INTRODUIRE LE NARCISSISME" (46d) p. 96

Ce fantasme d'être "*l'enfant merveilleux*" (1) provient de la mégalomanie infantile ; et l'enfant garde une nostalgie impérissable de cette époque de bonheur, où il vivait l'amour de ses deux parents "*sur un mode narcissique absolu, fusionnel et aconflictuel*" (2).

Mais cette union n'a duré que peu de temps, en raison des épreuves de réalité et du désir infantile de se dégager des projets parentaux pour acquérir l'autonomie.

La tendance regressive à la revivre se heurte donc au second mouvement, beaucoup plus puissant, et qui est classiquement situé entre trois et cinq ans :

- de séparer les parents, sous la pression des pulsions, avec le désir de posséder sexuellement le parent de sexe opposé, en entrant en conflit avec celui de même sexe.
- Cet aspect positif de l'Oedipe se combine d'ailleurs, comme on le sait, avec l'attitude inverse sous l'effet de la bisexualité psychique.
- La forme complète de l'Oedipe associe ces deux attitudes, où se mêlent une composante hétérosexuelle, qui induit l'ambivalence à l'égard du parent de même sexe, et une composante homosexuelle, tendre, qui la limite.
- L'Oedipe masculin ou féminin oscille entre ces deux formes extrêmes, positive et négative ; Il n'y a cependant pas de symétrie entre le complexe du garçon et celui de la fille ; Car la fille entre dans la relation ambivalente après le constat de sa castration, comme s'il s'agissait d'un fait accompli, alors que le garçon l'abandonne dans la crainte de son exécution.
- La fille doit par ailleurs opérer un changement d'objet d'amour et, en glissant le long de l'équivalence symbolique penis = enfant (3) elle se détourne de sa mère et cherche à séduire le père, non plus dans l'espoir qu'il lui donne le phallus, mais qu'il lui fasse un enfant.

(1) cf. SERGE LECLAIRE (84) p. 11 et sq.

(2) cf. GRUMBERGER (57) p. 203

(3) cf. FREUD "LE DECLIN DU COMPLEXE D'OEDIPE (46d) p. 122

Progressivement il se produit ensuite une prise de conscience du caractère irréalisable, vain, inadéquat, mégalomane de ces désirs oedipiens, si bien que l'enfant les abandonne.

Il en résulte une dissolution du complexe au fur et à mesure que s'intériorise la Loi primordiale, universelle, interdisant l'inceste.

C'est le père qui représente alors le personnage interdicteur et, reconnu porteur de cette loi, il la révèle à l'enfant.

Selon LACAN, c'est aussi le père qui, en rompant la relation duelle, fusionnelle, "*imaginaire*" dit-il, avec la mère, permet l'accès à l'ordre symbolique, supporté par le signifiant paternel désigné par le "*nom du père*" (1).

"C'est dans le Nom du père, dit LACAN, qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques identifie sa personne à la figure de la loi" (2).

C'est cette intériorisation de la Loi suivie d'identifications aux deux parents, qui caractérise le rôle structurant de cette triangulation.

Tout au long de ce parcours, le fantasme de meurtre du père occupe une place centrale ; Chez le garçon celui-ci découle directement de la rivalité oedipienne, mais la fille parvient à la fin de l'oedipe aux mêmes vœux de mort, par le ressentiment de ne pas avoir reçu du père un enfant et de ne pas avoir obtenu de lui l'exclusivité de son amour.

Par ailleurs le père fait aussi l'objet à l'entrée de la problématique oedipienne d'une idéalisation qui le rend tout puissant, et il est alors vécu comme jaloux, semblable à celui de la horde primitive, et donc comme lui redouté.

(1) ou d'un père précise LACAN, car ce n'est pas forcément le père réel qui remplit ce rôle.

(2) LACAN : "FONCTION ET CHAMP DE LA PAROLE ET DU LANGAGE" in *Ecrits* p. 278

Il lui correspond fantasmatiquement la figure du "Père Idéalisé" dont l'enfant craint tout particulièrement la vengeance : d'où l'angoisse, surtout ressentie par le garçon, de la rétorsion, de la "retaliation" (1) du père, qui porterait sur le fils, soit pour le détruire, soit pour détruire sa descendance, ou lui retirer sa fécondité.

Mais en même temps que se produit l'intériorisation de la Loi, l'enfant prend conscience de l'antériorité de celle-ci par rapport au père, ouvrant ainsi la possibilité de meilleures relations avec le père réel.

Il s'amorce alors, avec le déclin de l'oedipe, une réconciliation entre les générations, une double reconnaissance : le père désigne en son fils son fils, lui pardonne d'avoir formulé des vœux de mort à son encontre et lui offre son amour ; Le fils reconnaît de même en la personne du père son père, se soumet à son autorité, renonce à ses désirs incestueux et agressifs, accepte l'amour paternel et y répond par le sien ; Le fils accepte donc la castration symbolique en échange de quoi le père, en le nommant fils, lui donne son nom, son patronyme.

Le nom apparaît ici dans le fantasme être un gage de la réconciliation du pardon, et son acceptation, celui de la "refiliation" (2) ; il laisse entrevoir aussi dans sa transmission aux générations suivantes une promesse de fécondité.

Tout se passe comme si le nom servait de support symbolique à la puissance phallique que le père transmet à son fils, en échange de son sacrifice de la jouissance, du plaisir auquel ce dernier aspirait connaître avec la mère ; et ce sacrifice, à son tour, offre en contrepartie l'espoir du retour de la jouissance dans le mariage et la fécondité ; C'est donc aussi le désir qui est transmis avec la puissance phallique, sous l'égide de la Loi.

(1) Terme que ROSOLATO emprunte à l'anglais, car sa référence à la loi du talion préside aux craintes fantasmatiques décrites par MELANIE KLEIN et l'école anglaise.

(2) GRANOFF (cf. "FILIIATIONS" p. 548) traduit ainsi librement le mot allemand *Versöhnung*, pardon, réconciliation, dans lequel SOHN signifie fils. Il applique cette idée au christianisme dans lequel l'aveu du meurtre par les fidèles est effectif, portant certes sur le fils, mais par déplacement, le meurtre visant en fait le père. (suite de cette note page suivante)

(suite de la note de la page précédente)
A la suite de cette lumineuse traduction de GRANOFF,
on peut dire que si vouloir tuer le père est en
quelque sorte un *déni de filiation*, l'aveu et le
renoncement au meurtre, est la marque de la reconnais-
sance de celle-ci, donc une "refiliation".

Le fils reconnaît enfin avoir reçu la vie de ses
parents, et cela le conduit à éprouver un "*sentiment
d'obligation envers ses origines*" (1), tacite aveu
d'avoir contracté une dette de filiation.

Parfois l'impression d'endettement a un caractère si
intolérable qu'elle conduit du désir de faire un
"*cadeau*" aux parents, afin de leur rendre ce qu'ils
ont donné : FREUD a décrit (2) les fantasmes de :

- "*sauver la mère*" qu'il interprète comme le désir
voilé de lui offrir un enfant, de le concevoir avec
elle, ce qui signifie aussi le désir d'être le père
(identification au père) ;
- de sauver le père d'un grand danger ; ce qui dénote
chez le fils le désir d'être un père pour son propre
père (réapparition du fantasme de reversion des
générations) et de prendre ainsi une position
dominante sur lui.

Une autre manière de s'acquitter de son dû consiste
à honorer les parents en s'élevant dans la hiérarchie
sociale ou en rendant un service héroïque à la nation
ou à l'autorité politique, en réalisant une oeuvre
humanitaire...

La culpabilité des souhaits de mort oedipiens et la
blessure narcissique et pulsionnelle de la castration
entretiennent la dette de filiation ; si bien qu'elle
ne trouve habituellement de liquidation que dans sa simple
transmission à la descendance, laissant place au sentiment
du devoir accompli lorsque la continuité de la lignée du
père est assurée.

(1) NIETZSCHE "GENEALOGIE DE LA MORALE" ;

(2) "PSYCHOLOGIE DE LA VIE AMOUREUSE, I : Un choix particulier
d'objet chez l'homme" (46 d) pp 53 - 54.

Qui a reçu la vie, doit la donner pourrait-on dire plus prosaïquement...

ROSOLATO montre, à propos du mythe religieux, comment le triangle oedipien s'ouvre pour mettre en place trois personnes masculines de la lignée patrilineaire, grâce à la mutation dans la psyché de la figure du Père Idéalisé en "*Père Mort*" (1).

Pour se représenter cet étalement des générations, il faut en fait, par rapport à Ego, inscrire cinq degrés successifs :

:	:	:	:	:	:
:	GRAND-PÈRE	:	PERE	:	FILS
:	:	:	:	:	(EGO)
:	:	:	GRAND-PÈRE	:	PERE
:	:	:	:	:	FILS
:	1	:	2	:	3
:	:	:	:	:	4
:	:	:	:	:	5

Et dans cette lignée, on note les particularités suivantes :

- 1'attirance entre grand-père et petit-fils (relations à deux générations d'écart (2) relations 1-3 ; 2-4 ; 3-5 etc...). Cette relation est affectueuse et aconflictuelle par rapport à la relation père-fils (à une génération d'écart) qui est beaucoup plus tendue. Le petit-fils est attiré par son grand-père avec qui il s'identifie grâce notamment au fantasme de reversion des générations (être le père de son père = être son grand-père) et le grand-père retrouve en son petit-fils sa propre jeunesse, y voit sa propre survie ; Il peut aussi revivre un instant sa propre paternité en retrouvant en lui un enfant, alors que son fils, en devenant adulte lui a échappé ;

- (1) Désignation par LACAN du père en tant qu'auteur de la Loi.
"Le père symbolique en tant qu'il signifie cette Loi est bien le père mort" Ecrits p. 556. Il fait ici allusion explicite au meurtre du père de la horde primitive.
- (2) Il n'y a pas de mot pour désigner directement cette relation, ou ce couple de parents, alors que l'ethnologie cite de nombreuses langues qui en possèdent dans leur vocabulaire.

- *Entre père et fils la relation est volontiers conflictuelle. On a déjà mentionné l'ambivalence du fils par rapport au père, et il faut remarquer que, lorsque ce fils devient à son tour père, il peut éprouver le sentiment d'une transgression et craindre la "retaliation" de son père sur son premier-né. La paternité remet donc en cause la filiation et réactive les conflits, d'autant que le jeune père peut voir aussi en son fils la réincarnation de son propre père ; Le nouveau-né ne le sépare t-il pas de son épouse, (de la femme qui à l'âge adulte vient se substituer à sa mère) tout comme jadis son père l'écartait de sa mère ? Le jeune père peut alors fantasmer que son fils va se venger des vœux de mort qu'il adressait à son père (1). D'où la crainte dans la paternité de se voir dépossédé par la descendance, et l'apparition de désir de mort du père sur le fils : le mythe d'Oédipe, s'il est centré sur le fils, ne mentionne pas moins l'origine du drame dans la volonté de son père LAIOS de le détruire, de peur d'être ensuite détrôné par lui ; tant et si bien que le héros, dans son parricide, ne fait que se rendre justice... (2)*

L'étalement des générations nécessite finalement pour se réaliser, que chaque membre de la lignée surmonte les difficultés qui l'opposent à ses ascendants et descendants ; et la Loi vient là pour y contribuer, en limitant la toute-puissance de chacun et en interdisant les relations hétérosexuelles entre deux générations successives : l'interdit de l'inceste, c'est aussi l'interdit de la mésalliance mère-fils ou père-fille, contraire à la linéarité de la chaîne des générations.

Puis à chaque maillon se répètent les mêmes événements fantasmatiques, se repose la même problématique oédipienne, avec la même issue :

Et la mort, qui n'est inconsciemment pas plus représentable que la naissance, vient tout comme elle sanctionner l'ordre dans lequel chaque maillon vient remplacer l'autre.

Accepter cette mort, c'est aussi accepter que les enfants succèdent aux parents, c'est renoncer à l'immortalité pour soi aussi bien que pour l'ascendance et la descendance ; il n'est certes pas facile d'accepter, enfant, que les parents soient mortels et d'être à son tour voué à la mort.

(1) cf. REIK (118) p. 92

(2) il est intéressant de noter que plus tard Oedipe vouera à son tour une haine implacable à l'égard de ses fils (cf. "Oedipe à Colone" ..

L'admettre c'est reconnaître avec HEGEL que *"la naissance de l'enfant, c'est la mort des parents"*.

Grâce à ce nouveau renoncement au principe de plaisir, au profit du principe de réalité, peuvent se succéder sans heurt les générations.

Corrélativement pourrait être évoqué le fantasme d'une véritable phylophagie (1) une dévoration des ancêtres, mais alors dans une sorte de sacrifice librement consenti par eux, grâce à quoi ces ancêtres revivent dans leur progéniture.

En fin de compte l'oedipe est le moment essentiel où s'effectue non seulement la reconnaissance définitive de la différence des sexes et du rôle de chacun d'eux, mais aussi celle de la différence des générations, et où par suite filiation biologique et filiation instituée se combinent en donnant ainsi un sens à la parenté et aux relations père-mère-enfant.

Dans les lignes qui précèdent, il a surtout été question du garçon, mais pour la fille se produit en partie la même évolution, en ce sens que pour elle aussi la filiation instituée prend un sens au déclin du complexe d'~~oedipe~~ Oedipe.

Elle semble cependant connaître une lutte moins âpre avec la génération de ses parents.

Cela pourrait s'expliquer par sa relation affectueuse avec le père et par son attachement à la mère, qui résiste aux réactions hostiles de la période oedipienne.

Par ailleurs, est-ce parce qu'elle a moins à revendiquer une place dans une lignée, en raison de l'aspect patrilinéaire de notre société (au moins en ce qui concerne le nom et bien souvent la profession lorsqu'elle s'appuie sur un capital) ? Ou est-ce parce que la maternité est pour elle socialement plus valorisée, et qu'elle y est probablement par l'éducation mieux préparée que le garçon à son rôle de père ?

(1) FERENCZI, dans *"THALASSA"* (oeuvres complètes T III p. 315) étudie cette phylophagie qui se produit réellement en biologie (cf. le cycle du carbone par exemple).

On peut à l'inverse se demander si l'aspect institué du rôle masculin n'a pas été survalorisé pour compenser sa moindre participation à la génération.

Il est en tous cas certain que l'homme garde une secrète jalousie à l'égard de la femme, de sa maternité, et certains ont voulu voir là le point de départ de son plus grand attachement à rechercher d'autres formes de création.

On verra plus loin que la pathologie révèle parfois de manière particulière cette problématique de l'homme à l'égard de la fécondité.

Un autre aspect de la filiation instituée, qui concerne également les deux sexes, est celui de l'existence de collatéraux.

La naissance de frère ou de soeur, ou leur présence à la venue au monde de l'enfant, ne va pas sans déclencher de vives réactions de rivalité : Il s'agit d'obtenir l'exclusivité de l'amour des parents, d'être le seul "*enfant merveilleux*" et exclure tout concurrent.

Lorsque la différence d'âge est assez importante, les frères et soeurs aînés peuvent, d'un autre côté, servir de support aux images parentales, et la problématique oedipienne, avec notamment son agressivité, peut se déplacer alors des parents sur eux, et renforcer par exemple la rivalité entre collatéraux de même sexe (c'est remarquablement net dans la pathologie africaine où l'agressivité à l'égard des ascendants ne peut pour des raisons culturelles en aucun cas se manifester, elle se déplace alors sur les collatéraux - cf. MC et E. ORTIGUES- (102) -

Lorsque la différence d'âge n'est pas très importante, ce sont plus tard des mouvements affectueux et érotisés qui poussent à resserrer les liens entre frères et soeurs, attirant le désir incestueux, d'autant que dans ce cas une telle union ne paraît plus aussi "*bancale*" quant à l'âge.

Mais les parents et la Loi viennent à nouveau imposer leur interdit, si bien que la consanguinité s'avère être un obstacle à l'alliance ; C'est évidemment encore pour l'inconscient infantile une nouvelle violence imposée par l'adulte pour refouler le désir, et l'interdit, intériorisé avec la constitution du Surmoi, pérennise son autorité.

Par la suite, cet aspect symbolique de l'organisation familiale, et en particulier de la filiation, prend une dimension plus générale et s'étend à l'ensemble des relations sociales : la filiation instituée est intégrée.

Pourtant la production fantasmatique s'attache encore à réaliser la satisfaction hallucinatoire du désir et vient à nouveau remanier la filiation et la généalogie ; C'est le "*roman familial*" dont le début se manifeste dès avant la connaissance de la reproduction sexuée, et dont les multiples épisodes se déroulent encore à la fin de l'adolescence, voire même, parfois, à l'âge adulte.

3°) LE ROMAN FAMILIAL

On sait, par ses lettres à son ami FLIESS, que dès 1897, à la même époque où dans son auto-analyse il faisait la découverte du complexe d'Oedipe, FREUD s'intéressait à ces "*romans de famille*" que lui rapportaient certains de ses malades.

Il pensait d'abord qu'il s'agissait là des constructions fantasmatiques propres à la paranoïa, avant d'en admettre l'universalité ; et si l'article consacré à ce sujet, et paru en 1909, porte le titre de "*roman familial des névrosés*", il ne faut pas oublier que le sujet normal en connaît également un.

Il est d'ailleurs remarquable que ces fruits de l'imagination soient souvent conscients, sous forme de rêves diurnes.

Dans certains cas, ce roman est oublié, refoulé, et il faut utiliser la psychanalyse pour redécouvrir ces fantasmes.

Qu'est-ce que le roman familial(1)? C'est la création d'une oeuvre imaginaire, d'un récit intérieur romancé, avec de multiples épisodes dont le sujet est le héros, et dans lequel les parents sont généralement reconnus simplement nourriciers.

(1) Le terme de roman est fort bien choisi et était d'ailleurs employé par les psychiatres du siècle dernier, à propos de récits fantaisistes (-symptotho maviaques). Marthe ROBERT a récemment montré que le genre littéraire du roman tire précisément ses sources dans le roman familial (122).

Les "vrais" parents sont des personnages illustres ayant contre eux un destin hostile qui les a obligé à abandonner leur enfant ou celui-ci leur a été enlevé ou substitué à un autre, ce qui a été découvert, et depuis ils le recherchent activement...

L'enfant se complait à croire que certains "signes" lui permettront de les reconnaître, et qu'il pourra jouir alors de la renommée, de la fortune et de la puissance qui lui reviennent du fait du rétablissement de cette filiation (1).

Parfois le roman familial peut prendre une forme inverse et constituer un roman de déchéance (cf. FERENCZI H. DEUTSCH) où l'enfant, issu dans la réalité de parents haut placés, imagine qu'il va rejoindre ses parents présumés, d'un milieu plus modeste.

Cette forme masochiste est rare, tandis que la forme habituelle exalte, elle, l'ambition.

Mélanie KLEIN a pu observer la genèse d'un roman familial dès l'âge de 5 ans chez son propre fils, et, à propos de FRITZ, dont il a déjà été question, elle écrit : *"deux jours plus tard, il tenta l'expérience d'un changement de parents, annonçant qu'il prenait Madame L. pour maman et ses enfants pour frères et soeurs ; Il maintint cette décision pendant tout un après-midi. Il revint à la maison le soir, repentant"* (cf. (69) p. 33).

Il semble qu'il existe chez l'enfant un besoin de se doter lui-même de parents qu'il choisit pour leurs qualités, après avoir été déçu par ses propres parents, soit à cause des frustrations qu'ils lui imposent, soit à cause d'une dépréciation due au déclin des idées infantiles de toute-puissance qui les magnifiaient.

La critique est parfois plus objective, mais c'est surtout le désir de se soustraire à toutes formes de leur autorité qui pousse l'enfant à renier ses parents, comme pour reprendre une revanche sur eux : ils lui imposent sa filiation, il leur retire leur paternité et maternité.

(1) Cet instant de retrouvailles avec les "nouveaux" parents équivaut fantasmatiquement à une seconde naissance.

D'un tout autre point de vue, être adopté c'est ne plus avoir vis-à-vis des parents de filiation biologique, et cela permet de faire l'économie d'avoir à accepter la sexualité des parents : l'enfant qui croit ses parents seulement adoptifs a la satisfaction d'être là sans qu'ils aient pour autant eu besoin de faire "ça" !

Et cela neutralise toute angoisse de la scène primitive, ainsi évitée.

phase
Une première/du roman, dite asexuée, et qui tend au remplacement des deux parents, se déroule avant que ne soient connus, et surtout admis, les mécanismes de la reproduction sexuée.

Plus tard, comme le rappelle FREUD, l'enfant réalise qu'il est très certainement enfant de sa mère et que seule l'identité de son père peut faire l'objet d'un doute : "*pater semper incertus est*" alors que la mère est toujours "*certissima*".

"La maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses" (FREUD (46 k) p. 153).

Dans une deuxième phase, dite alors sexuelle, l'enfant imagine qu'il est le fruit d'une union illégitime de sa mère avec un père prestigieux (homme politique, artiste, homme socialement puissant et riche etc...).

Il est alors le seul enfant qui possède un tel père, et si par la suite il se considère illégitime, il est aussi grandit par cette splendeur paternelle ; Le petit romancier peut aussi imaginer que lui seul est enfant légitime, et que ses frères et soeurs sont tous des bâtards, nés d'autant de liaisons clandestines de la mère.

FREUD a montré que cette destitution des parents, ou du seul père, est provoquée par la pression du complexe d'Oedipe et qu'elle vise d'une part des satisfactions libidinales, érotiques, sans grands risques ; Elle permet notamment d'imaginer des relations sexuelles avec la mère par héros paternel interposé ; et d'autre part elle exalte l'ambition grâce en particulier au caractère socialement flatteur du ou des nouveaux parents.

Cependant, à mieux y regarder, on se rend compte qu'en fait il ne s'agit pas uniquement d'un abaissement des parents, mais qu'il se produit aussi une élévation, car les traits de ces "*nouveaux parents*" sont en fait ceux des "*vrais*", preuve de l'attachement de l'enfant à ces derniers.

Le caractère mégalomane de ces nouvelles images parentales est somme toute l'expression du regret des temps heureux où les parents n'avaient nul besoin d'être magnifiés, car ils étaient naturellement magnifiques.

Et à travers cette restauration narcissique à la fois des parents et de l'enfant, le roman familial témoigne aussi d'une tentative de vivre l'oedipe sur un mode narcissique aconflictuel (1) ; Il est une solution pour permettre l'issue de fantasmes incestueux, mais également agressifs, tant à l'égard des parents que des frères et soeurs.

C'est également une reconnaissance par l'absurde des parents, car, à travers tous ces remaniements de la généalogie, ce sont toujours les mêmes images parentales qui se retrouvent, et prouvent en quelque sorte l'identité des "*vrais parents*" sur qui elles étaient initialement projetées.

Ce roman épuise toutes les autres hypothèses concernant les origines, et réalise une sorte de satisfaction hallucinatoire du désir de les changer, pour mieux en fin de compte conduire l'enfant à reconnaître sa filiation réelle et en admettre une fois pour toutes l'irréversible réalité.

4°) LA MYTHOLOGIE FAMILIALE ET LES AUTRES ASPECTS DE

LA FILIATION :

La production fantasmatique n'est pas le seul fait de l'enfant ; Les parents aussi font sur leur progéniture. quantité de projections imaginaires de nature essentiellement narcissique.

(1) cf. GRUNBERGER (57) p. 344

La génération permet de surmonter les angoisses concernant la mort, sur laquelle elle est en quelque sorte une victoire.

A l'immortalité de l'individu vient se substituer celle de la lignée (et d'une manière plus générale celle de l'espèce), ce qui vient en un sens lui conférer une valeur téléologique.

La filiation, à son tour, en tant que processus actif dans la lignée, est investie de la même valeur.

Les parents projettent sur leurs enfants leurs propres désirs ; Ce qui leur a été refusé sera donné à leurs descendants et ces derniers réussiront là où eux-mêmes ont échoué, ils réaliseront leurs projets restés en suspens...

Pourtant la marge de manoeuvre des enfants sera étroite, car ils sont placés dans tout un réseau d'influences dont ils ne peuvent guère se départir.

Il y a un esprit de famille et l'esprit de LA famille, ses traditions, ses traits de caractère typique, ses habitudes qui s'opposent à toute innovation ressentie comme sécession ou comme originalité plus ou moins bien tolérée.

Ces traditions accompagnent aussi les récits que se répètent les générations successives et, bien souvent, c'est le rôle des grands-parents de raconter à leurs petits enfants les péripéties de chaque ancêtre avec ses faits d'armes, ses succès ou ses déboires, de rappeler les grands moments de l'histoire familiale ainsi que les brouilles, les luttes d'influence, les drames éventuels...

Même les lieux où ont vécu les aïeux sont décrits avec leurs changements et les anecdotes qui leur sont liées ; jusqu'aux objets transmis par héritage ou donation sont investis d'une forte charge affective et ont une histoire qui, comme l'Histoire, est plus ou moins conforme à ce qui s'est réellement passé.

Toute famille se donne ainsi une sorte de mythologie qui lui est propre.

Parfois elle se sent marquée par le destin tant pour ses réussites, son ascension sociale, sa fortune, les dons de ses membres... que pour ses malheurs, ses faillites, ses tares, ses événements douloureux qui tragiquement se sont répétés.

Si bien que lorsqu'un enfant naît, on se demande qu'elle inflexion il va effectuer sur ce destin familial.

On se demande à qui il ressemble, de qui il tiendra ses dons et ses défauts, de qui somme toute il est le *"portrait tout craché"*, la réincarnation.

On passe ainsi en revue la galerie des ancêtres, avec ses figures plus ou moins allégoriques : quelle famille n'a pas eu son génie, son idiot ou son fou, son mauvais garçon, son don-juan ou sa vieille fille ?

Et on pourrait allonger la liste à souhait.

Or la place qu'occupera l'enfant dans l'arbre généalogique semble bien fixée d'avance, prédéterminée.

Le choix ^{même} de son prénom est sans nul doute significatif.

Quels ~~sans~~ (sémantique) et surtout quelle valeur effective a-t-il ? qui l'a choisi, qui l'a déjà porté dans la famille, à la place de quel autre prénom a-t-il été à la dernière minute substitué ?

Autant de questions auxquelles il n'est pas toujours possible de répondre et qui d'ailleurs sont bien peu formulées en clair.

On peut aussi se demander à quelle branche appartient plus en propre l'enfant, car la règle de filiation n'est pas toujours aussi rigide et se laisse influencer par le désir : Une des lignées des parents peut le revendiquer plus que l'autre, et père et mère ont un sentiment de *"propriété"* sur l'enfant qui varie en fonction de leur propre histoire, de leur personnalité et temporairement de leur humeur.

Combien de rejets, de *"ton fils..."* ou *"ta fille..."* sont suivis de reconnaissance culpabilisée ou enthousiaste ou au contraire se trouvent pas la suite confirmés !

Quelles épreuves, quelles ordalies sont parfois imposées à la progéniture par les parents pour prouver, officialiser sa filiation ?

Quand un père dit à son fils "*à ton âge je faisais ça*", qu'est-ce que cela signifie et comment est-ce surtout interprété par l'enfant ?

On peut en effet s'interroger pour savoir qui instaure des épreuves de reconnaissance, si ce sont obligatoirement les parents, ou si c'est plutôt un fantôme de l'enfant, et dans ce cas s'il n'est pas induit. Qui donc réclame parfois la liquidation de la dette de filiation ?

On observe souvent une condensation des images fantasmatiques de la lignée sur ses deux extrêmes : l'ancêtre et l'enfant.

Mais si l'ancêtre peut supporter aisément, et pour cause, toutes les apothéoses ou toutes les chutes en enfer, l'enfant lui, n'est pas toujours armé pour être à la hauteur de tout ce qui lui est demandé, dans un ensemble de vœux, de prescriptions et d'interdictions formulées par toutes sortes de moyens, y compris non verbaux.

Si certains auteurs comme SZONDI ont poussé leurs recherches sur le destin individuel à partir d'éléments psychologiques dont ils pensent le fondement génétique, d'autres se sont tournés vers des explications de ce même destin par la transmission de générations en générations de messages dont généralement chaque membre de la chaîne n'a pas conscience.

Il est en tout cas plus que probable que s'établit dans la famille tout un réseau complexe de communications non verbales, transmises grâce aux attitudes type des parents, et qu'on peut interpréter comme un langage analogique.

L'école américaine de PALO ALTO a précisé les modalités de ce type de communication et de langage paralinguistique auquel viennent s'adjoindre d'autres éléments d'information utilisant d'autres sens (odorat, goût...), qu'il est actuellement impossible d'interpréter, mais dont le rôle n'est peut-être pas négligeable.

D'autres études ont surtout porté sur des phénomènes observables en pathologie ; notamment ceux de BATESON et successeurs ont bien montré le rôle, dans la genèse des SCHIZOPHRENIES, des contradictions entre des communications émises simultanément à plusieurs niveaux.

Il a été ainsi mis en évidence le rôle du "*double lien*" ou "*double contrainte*" (double-bind en américain) et de son effet sur la santé mentale. SEARLES a observé de son côté les efforts de l'entourage d'un psychotique pour le rendre fou à l'aide, en partie de ces moyens paraverbaux.

Pour LAING, "chaque génération projette sur la suivante des éléments procédant d'au moins trois facteurs :

- 1°) Ce qui a été projeté sur elle par les générations précédentes ;
- 2°) Ce qui en a été induit par les générations précédentes ;
- 3°) Sa réaction à cette projection et à cette induction" (cf. (75) p. 98).

Il compare cette série d'influence à l'hypnose, mais en indiquant qu'à la différence des hypnotiseurs ici les parents ne savent ni ce qu'ils font, ni qu'ils sont eux mêmes été hypnotisés.

LAING décrit ces mécanismes à propos de psychoses, mais il pense que dans la normale doit intervenir quelque processus analogue.

Le rôle des fantasmes parentaux sur la santé mentale des enfants a bien souvent été évoqué.

Maud MANNONI a par exemple bien montré comment les projets inconscients des parents assignaient l'enfant à jouer un rôle auquel il ne peut se soustraire.

Il est certain que le désir d'avoir des enfants ne peut guère normalement s'explicitier, se dire en des termes rationnels, se motiver de façon claire tant par les intéressés que par autrui ; au contraire, chaque fois que les motivations apparaissent de façon évidentes, il y a lieu de se demander quelles autres motivations cachées agissent : souvent il est en fait demandé à l'enfant non d'être là pour lui-même, mais par exemple, pour venir combler un manque, venir réparer une blessure profonde de l'économie narcissique des parents.

Il y a alors un risque important qu'il soit "chosifié" et reçoive avec sa filiation des ordres impératifs, bien qu'inconscients, auxquels il ne pourra qu'obéir.

Effectivement, à la filiation biologique et instituée se trouve associée la transmission de toutes sortes de messages et d'influences, qui modèlent la personnalité de chaque enfant, et orientent sa destinée.:

Il n'est toutefois guère possible de bien les mettre en évidence et, par suite, on ne peut guère savoir quelle action ils ont.

Il apparait en tous cas, après en avoir envisagé divers aspects, que la filiation est sans doute une des données les plus importantes de l'homme, jouant un rôle dès sa naissance et tout au long de son existence ; et qu'elle constitue parmi les liens qui unissent l'individu aux groupes l'un des plus significatifs.

C) INTRODUCTION A L'ETUDE DES TROUBLES DE LA FILIATION

DANS LA PSYCHOSE

La psychose fait réapparaître avec une netteté particulière les questions concernant les origines.

Si le névrosé connaît parfois le doute sur sa filiation, dans le roman familial notamment, ce n'est, comme on l'a vu, qu'une façon d'affirmer un peu plus une certitude plus profondément ancrée en lui qu'elle est bien conforme à la réalité.

Tandis que le psychotique, quand il éprouve ce doute, recherche inlassablement des preuves dont il ne peut jamais se satisfaire ; ou, quand il butte sur une réalité par trop évidente, tout se passe comme si quelque chose lui manquait et l'empêchait ainsi d'en saisir véritablement le sens ; il ressent alors sa filiation comme une absurde contingence qui pourtant s'impose cruellement à lui.

Avec la psychose resurgit également toute la fantasmagorie infantile et le "*savoir*" des premiers âges concernant en particulier la génération.

Dans un contexte délirant on verra ainsi réapparaître de véritables théories sexuelles.

Mais, plus que la filiation biologique, ce sera la filiation instituée qui subira la plus importante transformation.

D'ailleurs comment pourrait-il en être autrement si l'on admet, à travers l'optique lacanienne, que la psychotique est en rupture avec l'ordre symbolique de la réalité et du langage, par perte du sens et de l'usage de l'appareil sémantique commun, par suite du manque d'un signifiant majeur, le Nom-du-père ?

Car le psychotique se situe en dehors de l'ordre de la Loi et de la castration, non que celles-ci n'existent pas pour lui, mais qu'elles sont vides de sens et qu'il ne peut les symboliser.

Lorsqu'il perçoit et même ressent avec une vive sensibilité la Loi, il ne peut accéder à l'ordre qu'elle fonde.

Si bien que toutes les thématiques prégénitales réapparaissent et prédominent la fantasmatisation avec un relief particulier :

Vis-à-vis de la mère, c'est le désir d'une union avec elle qui serait permanente, et ce mouvement incestueux, qui en fait possède bien peu un caractère érotique, s'accompagne aussi d'une crainte, parfois majeure, d'être dévoré par elle, englouti dans une fusion mortelle.

Mort et naissance ne sont d'ailleurs pas seulement symboliquement assimilées l'une à l'autre, elles sont volontiers confondues puis refusées et même totalement déniées par le psychotique au summum de son ascension mégalomane, et de sa régression narcissique.

A l'extrême la filiation sera elle aussi, déniée et remplacée par un fantasme d'auto-engendrement.

OLIEVENSTEIN a illustré cette idée de façon saisissante à propos du toxicomane qui *"sollicite la monstruosité suivante : être dans le ventre de sa mère, lui faire un enfant qui serait soi-même, qui ne naîtrait pas et qui serait immortel "* (1).

Quant au père, s'il n'occupait jadis qu'une place virtuelle dans la relation avec la mère, n'ayant aucun rôle comme signifiant de son désir (forclusion du nom-du-père), il réapparaît dans la fantasmatique sous la figure soit d'un persécuteur qu'il faut détruire, soit d'un idéal vers lequel convergent tous les investissements narcissiques.

Dans les deux cas, c'est un Père Idéalisé (*rappelant celui de la horde primitive*) qui devient après avoir subi les vœux de mort du fils un père immortel, le négatif en quelque sorte du Père Mort dépositaire de la Loi.

Et le père réel, faute de ne pouvoir jamais coïncider ni avec le Père Idéalisé ni avec le Père Mort, sera facilement éliminé par le délire ou, s'il est toléré, c'est seulement comme géniteur et non en tant que père, c'est-à-dire, si on ose ce néologisme, en tant que *"filiateur"*.

Comment se manifestent alors les troubles de la filiation fantasmatique ?

(1) In préface au livre de François LAPLANTINE *"L'ETHNOPSYCHIATRIE"* Editions Universitaires 1973 page 8.

Sans vouloir anticiper sur l'étude clinique qui sera traitée plus loin, on peut donner déjà quelques indications et signaler quelques mécanismes.

Dans une première catégorie de troubles, la filiation réelle est rejetée, déniée et remplacée par une autre totalement imaginaire.

C'est le "*délire de filiation*", la forme la plus voyante et la plus anciennement connue des troubles touchant la filiation.

Il s'agit d'une croyance délirante que le père ou même les deux parents ne sont pas les "*vrais*" ; Le malade pense que les parents qui l'ont élevé sont simplement adoptifs.

Dans quelques cas, ces derniers conservent leur réalité de géniteurs, mais leur identité est transformée et leur situation sociale réelle est jugée artificielle, fausse ; Dans le délire ils sont en fait des personnages importants qui, pour des raisons obscures, la plupart du temps persécutoires (complot politique, religieux, d'une faction etc...) ne peuvent se montrer sous leur vrai jour, mais leur filiation, et par suite celle du malade, est bien illustre et ne tardera pas à se révéler.

Parfois des éléments de réalité viennent induire le fantasme : la filiation est effectivement anormale (au sens de non légitime) naturelle par exemple et, surtout si le père est inconnu, se construit alors un roman familial délirant, et a fortiori, si la filiation est totalement inconnue (enfant trouvé, enfant abandonné recueilli par l'Assistance Publique, le service de l'Aide Sociale à l'Enfance etc...) le délire viendra occuper cette insupportable lacune.

Toutes ces constructions imaginaires donnent un aspect romanesque à la biographie délirante, et sont assimilables en tous points à un roman familial, sauf que celui-ci est pris vraiment pour la réalité et non comme fantaisie : On note souvent de multiples péripéties, des rebondissements, des événements cocasses et, d'une façon générale, il est rarement stable, mais subit de fréquents remaniements, sans du reste que soient toujours évitées les contradictions ou les invraisemblances.

Certains délires très productifs apparaissent ainsi comme de véritables fabulations en marche, se créant et se renouvelant sans cesse, comme un récit mythomane, sous les yeux de l'observateur.

Il est également fréquent que le thème délirant de filiation ne soit apparent que de façon très transitoire, au début, en cours ou en fin d'une évolution psychotique plus ou moins longue ; Dans bien des cas il ne représente qu'un des aspects du délire, pas nécessairement très apparent, voire dissimulé et qu'il faut presque rechercher, alors que prédominent les idées par exemple de revendication, de persécution, de grandeur ou encore d'érotomanie, dans le cadre d'un délire systématisé ou au contraire très flou de type paranoïde.

Dans ce délire de filiation, la généalogie évoquée n'est généralement pas de type fantastique, mais souvent proche de la réalité, voire plausible, si ce n'était le fait que le malade choisit des parents de nom trop célèbre, et avec lesquels il ne peut établir que trop peu de liens, ou des liens purement factices.

Le mécanisme fantasmatique de cette filiation délirante demeure cependant conforme à la reproduction sexuée et à la filiation biologique, et la structure familiale décrite reste normale.

Le père supposé a en principe comme épouse la femme qui lui est attachée dans sa célébrité et celle-ci ne joue qu'un rôle mineur ou même aucun.

C'est le père qui est élu par le délire et non la mère.

C'est donc essentiellement la filiation instituée qui est bouleversée, alors que par ailleurs c'est surtout la conviction délirante qui frappe plutôt que la conception fantasmatique de la filiation à proprement parler, dans la mesure où elle passe encore par la filiation biologique.

A un degré de plus de rupture avec le réel, on voit quelquefois se dessiner une conception très dualiste du monde, avec un clivage de celui-ci en une série de couples d'opposés, le Bien/le Mal, l'Esprit/la matière, le Ciel/la terre etc... aboutissant, dans une vision manichéenne de l'univers, à un rejet en bloc de toute filiation charnelle, biologique, sexuée, jugée impure.

Le malade n'accepte qu'une filiation spirituelle, la rattachant à la notion de l'âme immatérielle et immortelle.

Ce concept de filiation purement spirituelle est toutefois rarement aussi tranché et aménage des compromis avec la chair, car toute réalité n'est pas niée ; le délirant imagine alors son engendrement par le corps de sa mère réelle, mais par un processus de type parthénogénétique.

A. cette occasion. il n'est pas rare qu'il se croit d'origine divine, attribuant à sa mère une immaculée conception par le Saint Esprit lui-même.

La filiation parthénogénétique peut n'être pas seulement envisagée dans son aspect biologique, mais également dans son aspect institué, notamment quand il y a eu effectivement dans la réalité une filiation par une mère célibataire, voire une véritable généalogie de mères célibataires.

On rencontre alors dans une lignée de filles-mères, une authentique illustration de ce qu'on peut appeler une filiation homosexuée, ou mieux filiation unisexuée.

Le fantasme accompagnant ce type de filiation peut accepter la notion d'une paternité apportant sa modeste contribution biologique, une paternité de hasard volontiers anonyme et inconnue, plus ou moins vécue comme une concession à la réalité, comme une douloureuse compromission à la vie hétérosexuelle.

Mais à l'extrême cette paternité va se trouver totalement anihilée : La parthénogénèse est dans ces conditions fantasmatiquement totale.

Parfois la fécondation de la mère est envisagée comme une auto-fécondation d'un corps plus ou moins hermaphrodite.

la mère

Plus souvent est simplement magnifiée comme véritable femelle idéale parthénogénétique dont le corps contient son semblable selon une imbrication comparable à celle des poupées-gigognes russes.

Ce fantasme de filiation de contenant à contenu a eu jadis une authentique grossesse scientifique.

Par exemple ARISTOTE affirmait que les femelles de certains animaux pouvaient se reproduire aisément sans participation du mâle, et que plus particulièrement celle du rat pouvait devenir pleine en léchant simplement du sel ; sa fécondité était estimée si prodigieuse que certains affirmaient avoir constaté, à l'ouverture de l'utérus d'une rate gravide, la présence de foetus femelles eux mêmes déjà gravides ! (1)

(1) cf. Michel TARDIEU : "LES REPRESENTATIONS MYTHIQUES DU RAT CHEZ LES ANCIENS" in *Topique* n° 14 - Novembre 1974, pp 143 - 154

A noter que le rat avait une signification symbolique chthonienne, et les Grecs pensaient qu'il pouvait directement naître de la terre ou du limon des fleuves, la terre marquant ainsi directement son rôle de mère...

C'est exactement ce type de filiation qui serait transposée chez la femme et servirait de support au fantasme délirant.

La filiation homosexuée peut se manifester clairement au décours d'un délire de caractère franchement paranoïaque, comme l'illustre le livre de l'auteur américaine Valérie SOLANAS (1) condamnée pour tentative de meurtre sur la personne du peintre et cinéaste Andy WARHOL : Il s'agit du "*Scum Manifesto*" (S.C.U.M. = Society for cutting up men d'où mot à mot "Manifeste de la Société pour la castration des hommes"), un virulent pamphlet s'attaquant à la société mâle et dans lequel est exposé un vaste programme de suppression définitive du sexe masculin, jugé responsable du pourrissement du monde.

Dans un premier temps les hommes, après avoir remis leur sperme à des laboratoires de reproduction, sont invités à se faire castrer et transformer en femmes, ou bien à se rendre dans des centres de suicide où ils seront exterminés en douceur.

Les laboratoires de reproduction seront alors aptes à fonctionner sans semence masculine, et pourront peupler la Terre d'une humanité nouvelle, composée uniquement de femmes.

Ce sera enfin le règne de l'Utopie, au cours duquel on travaillera à l'immortalité.

On note dans cette riche production fantasmagique la reprise d'un vœu scientifique souvent évoqué dans les romans de fiction et néanmoins pas du tout étranger à des préoccupations bien réelles en biologie ; Cette idée de fabriquer des "*bébés-éprouvettes*" est ici mise au service d'une idéologie dénonçant toute forme de sexualité, tant masculine que féminine, supprimant la filiation par le corps et aboutissant en fait, malgré l'exaltation apparente du sexe féminin, à la création d'individus asexués, ou peut-être bisexués, chez lesquels en tous cas est annulée toute différence sexuelle.

(1) *Paru en français sous le même titre aux éditions Olympia en 1971. Pour les commentaires psychiatriques voir les références (21) p. 784 et (37) pp. 23 - 57*

Si cette gestation in vitro permet d'éliminer ce passage normalement obligatoire par le corps maternel, elle peut être évoquée par quelqu'un qui imagine sa filiation uniquement par un homme: un malade, dont le cas sera rapporté plus loin, pensait ainsi être le fils d'HI特勒 à la suite d'expériences menées par ses médecins.

Néanmoins le fantasme d'une telle filiation hantée masculine paraît beaucoup plus flou, évanescent, et tient surtout d'une filiation spirituelle, encore que le laboratoire, en apportant son concours, vient remplir le rôle de la mère comme lieu de gestation, et l'éprouvette vient s'y substituer à la matrice.

Il faut en attendant remarquer le progrès dans ces deux derniers cas, d'un mouvement de déssexualisation.

Lorsque celui-ci est poussé à son comble, on est conduit à un mode de reproduction plus archaïque : celui de la scissiparité.

Sous ce terme on désigne habituellement un mode de reproduction bien réel en biologie et même très largement répandu ; mais ici il s'applique à un fantasme de filiation asexuée par duplication d'un individu engendrant aussi son double, identique à lui.

Otto RANK a bien étudié ce thème du double, dans la littérature et la psychopathologie, et y a consacré un ouvrage (114).

Mais bien des auteurs avaient déjà décrit, et d'autres ont continué à le faire, des délires de persécution par un double, une ombre, un sosie, véritable image en miroir du sujet.

On sait aussi que certains psychotiques se disent influencés par une machine, que TAUSK (140) interprète comme une effigie grossière et mécanisée d'eux-mêmes, sur laquelle agissent les persécuteurs présumés.

Cette duplication peut servir également de support à un concept de l'engendrement, d'autant que la genèse de l'identité chez le petit enfant passe effectivement par une différenciation progressive du corps de la mère ; d'abord impliqué dans une relation de contenant à contenu, pendant la grossesse, le nourrisson devient pour la mère, après l'accouchement, un prolongement de son corps, comme un véritable double miniature d'elle-même, qu'elle doit accepter comme un être autonome ; alors que de son côté l'enfant, ainsi qu'on l'a vu précédemment, acquiert peu à peu une conscience de son propre corps, en même temps que sa mère devient une personne distincte de lui.

Or la clinique montre que certains psychotiques particulièrement régressés ne se vivent plus comme individus séparés et indépendants, mais se présentent comme des "copies" de leur mère, plus ou moins encore en contact avec elle.

Ce mode de filiation imaginaire est en réalité bien difficile à mettre en évidence, mais on peut légitimement supposer qu'il existe, au moins à titre transitoire ; et il faut le rapprocher du fantasme de filiation de contenant à contenu selon le principe des poupées gigognes.

D'une manière plus générale, on peut donc dire que chez le psychotique la perception du lien de filiation subit des altérations plus ou moins importantes depuis la dissolution du signifiant paternel, en passant par le délire de filiation, jusqu'au concept vague d'une différenciation archaïque d'avec la mère.

Il apparaît en tous cas que la filiation instituée est bien la première touchée, alors que la filiation biologique est pour ainsi dire toujours perçue, quoique plus ou moins transformée au point de n'être parfois qu'un processus asexué.

A ce stade on observe alors d'importants troubles de l'identité sexuelle.

On peut également dire que très souvent le psychotique vit sa filiation comme faisant injure à son intégrité narcissique, et à sa toute puissance, que ce soit d'ailleurs dans le sens de l'ascendance, que de la descendance (1).

S'il ne peut tolérer une dette de filiation et accepter d'avoir des ascendants auxquels il serait soumis en vertu d'un ordre symbolique préétabli qu'il ne peut intégrer, la descendance est quant à elle vécue comme une perte de substance ou une amputation.

Il suffit pour s'en convaincre d'observer ce qui est fantasmé dans certains cas de psychose puerpérale. Lorsque la mère ressent avoir été vidée par un fœtus parasite, qui l'a intérieurement détruite ou qui a pompé son énergie vitale.

(1) cf. GUYOTAT "ASPECT DU NARCISSISME DANS LES PSYCHOSES"
(58)

Chez l'homme, c'est également très net dans certaines hypocondries : la perte de semence, et par la même la paternité, est vécue comme une fuite irrémédiable d'énergie, puis l'enfant fantasmé comme un dangereux rival.

On assiste donc quelquefois à une tentative du psychotique de nier sa filiation en même temps d'ailleurs qu'il essaie, tout en endiguant ses hémorragies narcissiques, de reconstituer son intégrité.

Ou bien, ce qui aboutit au même résultat, il idéalisé considérablement sa filiation et l'identifie à une inépuisable source d'énergie auquel il pourrait seul avoir accès (58), excluant alors tout concurrent ; il se vit donc lui-même comme l'enfant merveilleux auquel on a déjà fait allusion.

A l'extrême il fantasmera un retour au sein maternel pour retrouver une infinie félicité, un sentiment océanique de toute puissance, ce qui tout naturellement le conduira au fantasme d'auto-engendrement.

Toute la lignée, depuis l'ancêtre jusqu'à l'enfant, se trouve alors condensée en lui seul, ce qui indique une étonnante réussite de sa mégalomanie.

Dans tous les cas, le psychotique cherche à éviter toute dette de filiation.

Il anihile tout particulièrement le signifiant paternel qui pourrait d'une manière ou d'une autre signifier une castration.

Il reprendrait ainsi à son compte la formule de NIETZSCHE *"Vénérez la maternité, la paternité n'est jamais qu'un hasard !"* ; bien que la maternité n'induisse pas chez lui un culte toujours euphorique, il s'en faut, mais plutôt un culte ambivalent, empreint d'inquiétante étrangeté (elle-même bien en rapport avec l'image du double, du fantôme et de la mort...).

Le psychotique ressent par ailleurs dans la filiation, en même temps qu'un désir, une crainte sourde d'y voir se manifester des pulsions notamment sexuelles qu'il pourrait mal contrôler et seraient alors dangereuses.

C'est peut-être la raison pour laquelle on assiste chez lui à une filiation fantasmatique volontiers déssexualisée, évitant la scène primitive, dont il ne supporterait pas, de toutes façons, d'être exclu.

Le psychotique a donc surtout recours pour fantasmer son engendrement à un mode de filiation privilégiant la relation duelle avec la mère, ou s'attachant éventuellement à une génération purement spirituelle, évitant en tous cas l'aspect symbolique représenté par le père, et ne considérant donc généralement que la relation de continuité par le corps, soit par imbrication, soit par scission.

On pourrait appeler ce mode de filiation fantasmatique, comme le propose GUYOTAT (61), "*filiation narcissique*", la relation imaginaire, au sens lacanien du terme, y étant effectivement primordiale ; "*narcissique*" pour également l'opposer, comme l'entend GRUNBERGER, à "*pulsionnelle*" ainsi qu'à "*bisexuée*" et "*oedipienne*" qualifiant la filiation normale.

Cette filiation narcissique vient apporter son concours à la constitution de la mégalomanie qu'on observe dans certains délires : après avoir cumulé quantité de titres, de vertus et de dons, le malade finit par y ajouter sa filiation extraordinaire ; à moins qu'il ne fasse la démarche inverse, et ne bâtisse tout sur les prémisses d'une filiation illustre.

FOVILLE a publié (43) un cas fort démonstratif à ce sujet, et qui n'est pas sans évoquer le délire du Président SCHREBER.

Il s'agit de M.P.D... né en 1810, admis à l'asile de Charenton en 1846 par la Préfecture de Police, muni d'un certificat précisant qu'il est convaincu "*d'avoir été introduit en 1814 dans la famille qu'on lui attribue, qu'il est réellement NAPOLEON II. Pour lui, les précautions qu'on a prise à son égard, et qui ont été suscitées par son état d'aliénation, sont une preuve de l'élévation de sa naissance ; on l'a persécuté, traqué parce qu'on redoute ses droits au trône*".

A peine interné M.P.D.... écrit d'innombrables lettres au Président de la Chambre des Députés, à certains de ses membres qu'il connaît, puis aux Ambassadeurs, aux Ministres etc...

Pendant ce temps là il est décrit comme sans cesse halluciné, persécuté par des voix, par des inconnus qui s'introduisent par le ~~parquet~~ de sa chambre et profèrent des injures.

Il se plaint également que ses pensées sont répétées à haute voix et divulguées, qu'on lui envoie des odeurs infectes, que ses aliments sont empoisonnés ou contiennent des choses dégoûtantes...

Quelques mois plus tard, il écrit cette lettre au Premier Ministre :

"Monsieur le Ministre,

J'ai été transféré dans la maison de CHARENTON pendant le mois de février dernier, à l'occasion d'un mémoire que j'ai publié, et dans lequel j'exprimais la conviction que je suis le fils de NAPOLEON 1^o et de l'Impératrice MARIE-LOUISE, retenu en FRANCE en 1814, par des causes extraordinaires.

Aujourd'hui, plus que jamais, je crois à cette hypothèse sur mon origine, parce qu'elle est la seule qui puisse m'expliquer les indignes et incessantes persécutions dont le gouvernement du Roi des Français m'a environné depuis 1840.

Elle seule peut expliquer aussi pour quel motif le fils de l'Empereur NAPOLEON 1^o et de l'Impératrice MARIE-LOUISE, dont l'existence fut reconnue sous le nom de Duc de PARME, par les traités de 1814, a disparu tout d'un coup, substitué par le Duc de REICHSTADT, dont le nom n'est compris dans aucun traité".

FOVILLE avait donné les indications précédentes d'après les pièces du dossier et voit le patient vingt deux ans plus tard ; il n'a jamais quitté l'asile et ne proteste plus contre son internement, ne paraît plus halluciné et se montre bien adapté, sans troubles aucuns du comportement.

Mais son délire est devenu bien plus grandiose, sans pour autant qu'on puisse retrouver chez lui les stigmates de la paralysie générale.

En même temps qu'il continue de se croire NAPOLEON II, Duc de PARME, M.P.D.... affirme commander aux éléments, régler les phénomènes célestes...

Il cumule toutes les dignités depuis celle de chef de l'établissement où il est renfermé, jusqu'à celle de souverain de l'ANGLETERRE et de l'AMERIQUE, de la CHINE et celle de membre de la Trinité sous le nom de PARACLET SAINT-ESPRIT.

De plus il se croit à présent hermaphrodite ; s'il a toujours ^{eu} les attributs masculins, qu'il conserve, il est persuadé qu'il est en train d'acquérir ceux du sexe féminin : "ça se creuse, ça se creuse, dit-il, bientôt je pourrai m'en servir..."

Et il n'arrête pas de légiférer et de remplir une masse de documents signés "NAPOLEON II, Duc de PARME" auquel il rajoute des titres féminins.

FOVILLE cite un décret dont on tire cet extrait :

*"Le conseil des divinités providentielles donne à la REINE NAPOLEONIA (c'est M.P.D.... lui-même) la concupis-
cence et les voluptés de la REINE BOURELLE (féminin de
bourreau) de l'Etat, Victorieuse, Reine du genre humain,
personnification universelle de l'infini et de la divine
Eternité, PARACLET SAINT-ESPRIT, divine incarnation de
la très Sainte Trinité, union des divinités bourelles...
etc..."*

Cette observation montre bien la continuité qu'il peut y avoir entre un roman familial, qui se manifeste au début du délire, et l'acquisition d'une impressionnante toute-puissance, grâce à laquelle le malade se pare de tous les titres et de tous les attributs, y compris ceux des deux sexes, et finit par s'identifier à la divinité, n'ayant plus alors ni commencement ni fin.

Il y a donc ici des remaniements successifs de la filiation imaginaire dans le sens d'une inflation mégalomaniacale.

D'autres observations viendront à leur tour confirmer que généralement les scénarios concernant les origines ne sont pas constants ni figés dans le temps.

oooooooooooo

Mais avant de poursuivre par l'étude clinique des manifestations psychopathologiques accompagnant cette filiation imaginaire, on peut d'ores et déjà s'interroger sur les circonstances qui sont susceptibles de révéler ou de favoriser ces troubles.

Il faut à ce propos rappeler que le sens du mot filiation désigne aussi la descendance par rapport aux aïeux sur plusieurs générations et rejoint ainsi celui de lignée.

Ce sont donc d'abord des circonstances intéressant la configuration de la lignée qui pourront constituer une occasion aux troubles d'apparaître.

- l'arrêt d'une lignée :

Ce peut être le cas en raison de la stérilité de son dernier représentant, ou encore la mort de ses descendants, ou bien son célibat.

Par suite il peut se faire jour une culpabilité de faillir à la continuation de la lignée des ancêtres, de laisser disparaître le nom, encore que, de prime abord, il semble s'agir là plutôt d'une manifestation du registre névrotique.

Un des aspects qui apparaît par contre plus nettement dans la psychose est celui d'une volonté d'arrêter cette continuité des générations, réalisant une sorte de vengeance à l'égard des parents, une castration différée les privant de descendance, qui s'explique d'autant mieux qu'un nouveau-né est facilement, comme on l'a vu, identifié par un père à la réincarnation de son père.

D'un autre point de vue, ne pas avoir d'enfant peut correspondre au désir de redevenir et de rester l' *"enfant merveilleux"* qui reçoit dès lors pour lui seul l'héritage de ses ancêtres.

Etre le dernier c'est aussi avoir une place remarquable dans la lignée et se vivre comme le parachèvement de celle-ci, avec un sentiment plus ou moins net de devenir immortel ou qu'à sa mort rien n'existera plus (cf. "après moi, le déluge !...").

Le célibat, de son côté, peut représenter une mesure préventive pour empêcher toute descendance et traduit le désir de rester enfant, en même temps éventuellement qu'une difficulté à avoir une vie amoureuse satisfaisante conduisant au mariage.

A moins qu'il ne s'agisse d'une grande difficulté à conceptualiser les liens d'alliance eux-mêmes.

- à l'inverse, une lignée peut être amputée vers l'ascendance :

c'est le cas des enfants trouvés, abandonnés sans que leur filiation soit connue.

Le roman familial ne peut plus ici s'appuyer sur des éléments de réalité et ouvre la porte à toutes les hypothèses.

Le délire, lorsqu'il se manifeste, vient combler le vide des origines et réparer l'abandon, le tout sur un fond teinté d'héroïsme : le héros est en effet précisément celui dont la naissance a rencontré les pires obstacles et qui pourtant parvient à déjouer tous les complots fomentés contre lui, et atteint les plus hauts rangs, dans les honneurs.

Le héros, comme l'a montré Otto RANK, est celui dont l'autodidactisme s'accommode bien d'un fantasme d'auto-engendrement.

Il est vrai qu'il est préférable de s'imaginer s'être fait soi-même que d'avoir été engendré par d'autres, puis mis au rebut...

Avoir une descendance sera ici une compensation au manque ; faute de n'avoir eu d'ancêtres, autant être soi-même l'ancêtre (1) et réparer l'image des mauvais parents qu'a l'enfant abandonné en étant, lui, un bon parent.

La réussite de ces processus compensatoires éloigne plutôt de la psychose, mais ne peut toujours l'éviter.

- la lignée est biologiquement continue, mais la filiation instituée est anormale, ce qui se voit chez l'enfant naturel, notamment simple ou incestueux.

Il faut là encore qu'il puisse surmonter la difficulté provoquée par l'anomalie de la filiation laquelle peut parfois s'être répétée sur plusieurs générations (cf. lignée de mêmes célibataires) et être alors vécue comme une marque indélébile du destin.

La situation doit être particulièrement difficile pour l'enfant incestueux dont personne, et pas même la Loi, n'accepte la filiation qui révèle la faute, la transgression.

On conçoit qu'en pareille circonstance d'importants troubles de l'identité puissent survenir (54).

(1) cf. le mot de FREUD in "L'INTERPRETATION DES REVES" PUF (1973) p. 369, "j'aime mieux être moi même aïeul, un ancêtre".

- l'adoption, sous sa forme plénière, est la substitution d'une filiation biologique par une filiation instituée qui, bien entendu, n'a rien à voir avec la précédente. La première filiation s'accompagne généralement d'anomalies de l'aspect institué (filiation souvent naturelle suivie d'abandon) et la seconde, normale sous son aspect institué, cache en fait la stérilité biologique des parents.

Cette situation particulière a déjà suscité de nombreux travaux de LEBOVICI, SOULE, LAUNAY, BOURGEOIS, pour ne citer qu'eux.

Elle n'est cependant pas pathogène en soi, il s'en faut, mais elle nécessite tout de même que soient surmontées certaines difficultés à la fois du côté des parents et du côté de l'enfant.

Les parents se trouvent tout d'abord confrontés à l'aveu et à l'acceptation de leur stérilité, puis à la culpabilité d'avoir transgressé ce destin en ayant malgré tout des descendants, mais alors conçus par d'autres.

Ils ont à se défendre contre la peur que les parents naturels viennent leur revendiquer l'enfant et que lui-même ne les leur préfère.

D'où la nécessité pour les adoptants de contrôler leur agressivité et leur jalousie à l'égard des parents par le sang.

Il y a également la crainte d'une hérédité fâcheuse concernant l'enfant et qui risque d'amplifier les réactions émotives devant tout comportement jugé anormal ; à l'inverse, les parents peuvent minimiser systématiquement tous les troubles psychologiques de l'enfant en les attribuant à la situation adoptive, bien que l'une et l'autre attitude ne soit guère adaptée à la réalité.

Le moment le plus délicat que doivent affronter les parents est celui de la révélation de l'adoption à leur enfant.

Beaucoup tentent de s'y soustraire ou la diffèrent indéfiniment, au risque que celle-ci se fasse de façon fortuite tout en entraînant des réactions diverses, parfois regrettables.

D'autres ont recours à des tiers ou finissent par s'y résoudre et font une révélation brutale, gênée ou empreinte d'une trop grande solennité, pour ne jamais y revenir ensuite, ce sujet devenant tabou.

Alors qu'il serait souhaitable que le naturel, la franchise, la confiance soient de mise pour permettre de satisfaire la curiosité bien naturelle de l'enfant, qui de toutes façons dans un climat de bonnes relations affectueuses avec ses parents, n'a aucune raison de mal supporter la vérité.

Il est également important que cette révélation se fasse après une information sexuelle adéquate.

De son côté l'enfant voit certainement son roman familial se compliquer du fait qu'il a deux séries d'images parentales à intégrer. Quelquefois il peut avoir tendance à cliver celles-ci en bonnes et mauvaises, et projeter les unes sur les parents adoptifs et les autres sur les parents naturels, ou l'inverse, suivant la qualité des relations avec ses parents ; suivant aussi les propres fantasmes de ces derniers, qui, par leur attitude, peuvent favoriser ce clivage.

Il n'est pas facile actuellement de préciser la fréquence des troubles psychologiques dues à l'adoption.

Et quand ils se produisent, il y a lieu d'essayer de faire la part des causes dues aux carences affectives précoces, carence maternelle essentiellement (Quemada, cité par BOURGEOIS (16) distingue maternage, immaternage, c'est-à-dire absence de lien mère-enfant, dématernage ou disparition de la mère) et celles que l'on peut attribuer à la situation adoptive elle-même qui lui a fait suite.

Cette question fait toujours l'objet de polémiques.

Il est en tous cas certain que la part respective de l'une ou l'autre série de causes dépend de la durée et de la nature des relations affectives que l'enfant a connu dans chaque cas.

Or il n'est pas toujours possible de savoir ce qu'elles ont été avec les parents naturels.

Il faut par ailleurs noter, sur la remarque de LEBOVICI et SOULE, que les parents adoptifs peuvent parfois échouer dans leur rôle de parents, tout comme ils l'auraient de toutes manières fait s'ils avaient eu des enfants par le sang.

Il n'y a alors pas lieu d'incriminer l'adoption elle-même comme mode de filiation.

Quand les troubles apparaissent chez des adoptés, tous les auteurs signalent la fréquence d'une quête anxieuse des parents biologiques avec notamment de fréquentes fugues, de longs voyages à la recherche des origines. En cas de psychose le délire de filiation serait particulièrement fréquent (16) de même que l'érotomanie et les thèmes délirants mégalomaniques.

Si l'adoption n'induit probablement pas, à elle seule tout au moins, la psychose, il n'empêche qu'elle lui donne une empreinte très particulière, et cela aussi bien dans le vécu des parents que celui de l'enfant. Car il est bien rare que ce ne soit pas le thème qui revienne principalement dans le discours de chacun. C'est-à-dire que dans ce cas la filiation devient particulièrement significative.

- d'autres circonstances qui touchent de près les individus, mais aussi la lignée, réactivent la fantasmagorie concernant la filiation. Il s'agit surtout de situations qui concernent la fécondité, notamment maternité et paternité.

L'existence d'une pathologie liée à la maternité et au post-partum est fort anciennement connue et de nombreux travaux y ont été consacrés, parmi lesquels on se contente de citer ceux de RACAMIER.

Dans la psychose puerpérale, on observe une discordance et une dichotomie entre un enfant intériorisé, idéalisé, éminemment narcissique, faisant partie de l'imaginaire maternel pendant la grossesse, mais restant fantasmagoriquement présent après l'accouchement et un enfant bien réel apparemment sans lien avec le premier.

Tout le travail thérapeutique est alors de permettre à la mère de faire l'accouchement de cet enfant imaginaire qu'elle a gardé trop longtemps en elle et de le lui faire identifier à l'enfant réel.

La présentation de l'enfant permet justement à cette opération de se réaliser et grâce à elle la mère peut investir libidinalement ce bébé, qui auparavant n'avait guère pour elle d'existence réelle, ou envers lequel elle était particulièrement ambivalente !

Grossesse et post-partum sont l'occasion d'une résurgence des questions concernant la filiation réelle ou fantasmagorique et il n'est pas exceptionnel qu'un délire de filiation succède à un épisode de psychose puerpérale (134)

De même au cours d'authentiques délires de filiation la grossesse est un thème assez fréquent, grossesse surtout velléitaire, voire délirante, plutôt que réelle.

A l'inverse un délire de grossesse apparaissant au premier plan de la symptomatologie peut secondairement se poursuivre par un délire de filiation.

ALLIEZ et COLLABORATEURS ont publié une observation très éloguante, dans le cadre d'une paraphrénie fantastique (5).

Tout cela indique l'intérêt qu'apporterait une étude de la filiation fantasmagorique au cours de la grossesse et de la puerpéralité.

La paternité elle aussi fait réapparaître la problématique de la filiation, à la faveur d'une reviviscence du complexe paternel, comme on l'a déjà signalé.

La paternité révèle parfois une pathologie spéciale qui n'est pas sans évoquer les manifestations rituelles de la couvade.

On se rappelle que sous ce terme on désigne habituellement une coutume répardue dans diverses régions du monde, à toutes les époques, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Elle consiste essentiellement en un alitement du père au moment de l'accouchement de son épouse ; c'est lui qui reçoit tous les soins et les hommages normalement destinés à la mère : au père alors de se plaindre et de se faire plaindre comme s'il avait réellement enfanté.

Il n'est pas facile d'interpréter cette coutume dont le résultat est en tous cas d'impliquer l'homme autant, sinon plus que la femme aux rites entourant la naissance ; elle accorde donc à la paternité un statut social identique à celui de la maternité et évite qu'un doute apparaisse sur l'identité du géniteur.

Théodore REIK a consacré à la couvade un important chapitre de son livre "LE RITUEL" (118).

Depuis des études systématiques sur la pathologie psychosomatique de l'homme pendant la grossesse de sa conjointe ont été conduites en ANGLETERRE par TRETHOWAN ++ (142), et HAYNAL (64) a publié en 1968 une monographie faisant le point des connaissances actuelles sur ce sujet.

Par ailleurs les délires de grossesse chez l'homme sont assez rares, mais ont néanmoins été signalés depuis plusieurs décennies, au cours des schizophrénies, par exemple.

Il s'y ajoute parfois d'autres thèmes délirants, de zoopathie ou d'empoisonnement...

On a relaté le cas d'un homme qui a développé un délire de grossesse en incriminant une étreinte homosexuelle, qui avait eu lieu dix ans auparavant + !

+ M. FOCQUET : "DEUX CAS DE DELIRE DE GROSSESSE CHEZ DES SUJETS MASCULINS" *Annales medico psychologiques* 93^e année 1935 T1 p. 328

++ TRETHOWAN W.H., CONLON M.F. : "THE COUVADE SYNDROME" *BRIT J. PSYCHIATR.* 111 : 57-66, 1965

EBTINGER a publié en 1963 un cas de délire de bisexualité avec autofécondation suivie d'avortement par masturbation (1).

Ce même auteur a fait aussi mention d'une automutilation de la verge chez un malade quelques jours avant l'accouchement de sa femme (34).

Dans le délire concomittant, on note une vive dépression marquée *"par des autoaccusations qui reflètent des problèmes anciens et actuels : enfant abandonné il a refusé à sa majorité de reconnaître sa mère et s'en amuse, le souci du nom à trouver pour son enfant réveille des inquiétudes au sujet de son hérédité et de son nom véritable"* (34).

C'est dire que les psychoses de la paternité ne sont guères étrangères à des préoccupations concernant la filiation.

Il serait également intéressant d'étudier la filiation réelle et imaginaire dans les cas de stérilité, dont on sait qu'elle n'est d'ailleurs pas toujours organique, mais aussi parfois psychogène. Il n'est pas rare qu'après l'adoption d'un enfant, une grossesse survienne.

REBOUL s'est particulièrement intéressé à cette question (1).

La stérilité renvoie bien sûr à la lignée qu'elle interrompt.

La culpabilité qui en résulte aggrave à son tour les difficultés de la conception, mais une psychothérapie peut, dans certains cas, donner des résultats spectaculaires.

D'autres circonstances concernent aussi la filiation, comme la contraception, la stérilisation, l'interruption volontaire de grossesse, mais aussi le mariage ou même simplement les fiançailles.

On pourrait aussi faire mention de décès, notamment celui des parents ou des grand-parents, ou de circonstances plus générales comme celle de périodes politiques ou sociales tendues, qui ont pour effet de resserrer les liens familiaux et de faire plus que de coutume... évoquer les origines (par exemple... les révolutions)...

(1) EBTINGER R., WARTEL (R.), CROUFER (R.) et Melle WERNERT (M.) : *"UN DELIRE DE GROSSESSE CHEZ UN SCHIZOPHREME"*. Réunion de psych. de l'Est, séance du 1 XII 62, résumé in ANN. : MEDICO PSYCHOL. 1963 t1, n° 4, p. 63.

(2) REBOUL J. : *"STERILITES "PSYCHOGENES"* Nouvelle presse médicale 8 mars 1975, 4, N° 10, 743.

La contraception chez les psychotiques a fait à LYON l'objet de la thèse de ROLLET (126) ; elle montre que parfois la contraception effectue une injection symbolique de filiation et redonne à l'intéressée une conscience de son corps et de sa sexualité, l'aidant aussi à se situer dans une lignée ; elle permet finalement d'améliorer certaines psychoses.

On pourrait bien sûr continuer à allonger cette liste, mais on se contentera simplement encore d'évoquer le cas de l'enfant de remplacement, né aussitôt après le décès d'un aîné, situation qui a fait l'objet d'un article de Nicole ALBY (4) et qu'on retrouve dans plusieurs observations du livre de G. RAIMBAULT *"L'ENFANT ET LA MORT"* (112).

La gemellité pose également certains problèmes à la filiation imaginaire.

La descendance des psychotiques a quant à elle retenu l'attention de nombreux chercheurs parmi lesquels James ANTHONY et BOURDIER ; à PARIS Mariene LEBOVICI y a consacré sa thèse (82), à LYON il faut citer celles de Madame DALSACE (25) et de RUETSCH (128).

Enfin lorsque les lignées des parents appartiennent à des milieux très différents, notamment au point de vue ethnique, culturel, religieux etc... la filiation risque de n'être intégrée qu'au prix d'importantes difficultés.

Il est en effet assez fréquent que cette situation préside à certains troubles de la filiation fantasmatique pouvant aller jusqu'au délire.

Avec ce bref rappel, le domaine de la pathologie mentale où la filiation peut être évoquée, tout sous son aspect fantasmatique que réel, paraît donc très vaste, ouvrant la perspective de nombreuses recherches.

Ce travail sera cependant plus modeste dans ses ambitions et se contentera d'étudier quelques observations de délire de filiation ainsi que d'autres où la filiation éclaire particulièrement le tableau psychotique.

2° PARTIE

=====

:
: ETUDE CLINIQUE :
:

I) PREAMBULE

Avant de présenter les observations réunies pour l'élaboration de ce travail, il y a lieu de rappeler brièvement quelques étapes dans l'évolution des idées sur la filiation, et de mentionner les principaux travaux cliniques antérieurs sur la question.

1° - APERCU HISTORIQUE

L'existence d'une pathologie liée à la filiation, notamment sous formes de "délire de filiation", est reconnue depuis fort longtemps.

Louis CALMEIL (1798-1895) désignait vers 1830 par "*les Souverains des Petites-Maisons (-)*" ces délirants qui se disaient Roi, Prince... victimes de complot et enfermés injustement comme fous pour les frustrer de leurs titres et de leur héritage.

Jean-Etienne ESQUIROL (1772-1840) en rapporte quelques cas qu'il classe parmi les monomanies.

Bénédict MOREL (1809-1890) a décrit une variété de manie raisonnée, terme créé par Philippe PINEL (1745-1826), dans laquelle les idées d'ambition et d'orgueil prédominent. Le malade se croyant appelé à une grande destinée ne tarde pas à se croire d'une filiation hors du commun. Aimé P..., dernier descendant mâle de sa lignée, dont il rapporte ainsi l'observation dans son "*Traité des maladies mentales*" (97), publié en 1860, se faisait passer pour un descendant des Ducs de Lorraine, et héritier de son neveu Louis XVII.

Il affirmait avoir joué un grand rôle sous Louis XVI et eu les faveurs des plus grandes dames de la cour de Louis XV. De plus, si on le suivait dans ses dires, il fallait alors faire remonter à plus de cent cinquante ans l'époque de sa naissance. Il se consolait de ne pouvoir faire valoir ses droits au trône par la création d'une oeuvre exceptionnelle : "*un dictionnaire où l'on ne verra plus aucune des dissomances et des liaisons dangereuses qui heurtent le goût et blessent la morale*".

MOREL range ce monomane parmi les cas de "*folie héréditaire*" et plus particulièrement parmi "*les dégénérés présentant des idées de grandeur*".

(-) du nom d'un Hôpital Parisien où on enfermait, depuis le 18^{ème} siècle, les aliénés.

Henri DAGONET (1823-1902), dans un rapport médico-légal de 1858 (24), décrit longuement un autre cas de monomanie avec folie ambitieuse.

Sa patiente, qui se fait appeler Anne de Chateaubourg, a eu un passé assez agité. Il lui est arrivé plusieurs fois de se déguiser en garçon et de se faire alors appeler Mac-Grégor Bernadotte de Beauharnais, ou à d'autres moments, habillée en fille, elle se fait connaître sous le nom de Cornélie Mendoze de Montespán, fille du Comte Ludovic Mendoze de Montespán et de Juliana de Hohenzollern. Elle a été arrêtée pour de divers larcins (essentiellement des vols dont elle redistribuait aux pauvres les bénéfices en leur achetant du café, des chandelles etc...) ; en prison elle est entièrement *"dominée par l'impérieux désir de rejoindre la famille à laquelle elle croit appartenir. Puis des craintes vagues l'agitent : elle a peur que ses droits ne viennent pas à être reconnus, que ses papiers ne puissent être définitivement réglés, et qu'elle soit toujours obligée de retourner dans la famille OTT, qu'elle n'aime pas et dont elle est, dit-elle seulement la fille adoptive"*. (24 - P 542)

A cette époque tous les psychiatres faisaient grand cas du *"délire ambitieux"*, ou *"folie ambitieuse"* dans laquelle les malades se disaient riches à millions, possédant châteaux, terres, titres et bien sûr filiation illustre.

DAGONET propose le terme de "mégalomanie" pour désigner le délire ambitieux, délire partiel où prédominent les idées de grandeur et d'orgueil.

Ce délire des grandeurs paraissait très fréquent, et posait le problème du diagnostic différentiel avec une maladie rapportée depuis 1822 à sa cause anatomo-pathologique ("arachnitis chronique") par Antoine BAYLE (1799-1858), la paralysie générale (P. G.). Cette maladie, dont la nature syphilitique suspectée d'emblée a été réaffirmée plus tard par FOURNIER en 1879, reçoit la preuve formelle de son origine en 1913, lorsque NOGUCHI isole des tréponèmes dans le cerveau de paralytiques généraux.

La P. G. était décrite par BAYLE comme évoluant en trois phases : d'abord une monomanie ambitieuse à laquelle s'ajoute progressivement des troubles de la parole ou de la marche, un affaiblissement intellectuel avec extension du délire monomaniacal. Dans la deuxième phase, les mouvements anormaux de la langue et des lèvres rendent la parole encore plus embarrassée, tandis que le délire est général, avec des idées prédominantes. Mais cette deuxième phase peut être très courte ou passer inaperçue. Dans la troisième phase s'extériorise la démence, la paralysie générale et incomplète augmente... Des attaques apoplectiques ou épileptiformes peuvent à ce stade survenir.

La clinique montre cependant qu'il existe des cas où le délire de grandeur se manifeste des mois, voire des années, sans qu'on observe les moindres troubles de la parole. Puis surviennent les premiers signes pathognomoniques de la P. G.

Certains médecins se rangent alors derrière la position de BAYLE qui pense pouvoir affirmer la P. G. dès ce premier stade délirant, alors qu'ESQUIROL est au contraire d'avis que la monomanie ambitieuse doit être isolée et distinguée de la P. G. apparue secondairement et sans lien avec la première affection.

Les conceptions uniciste ou dualiste s'opposent dès lors, et les deux écoles s'affrontent dans une querelle qui dure plusieurs décennies.

Jules BAILLARGER (1809-1890), un des célèbres fondateurs des Annales Médico-Psychologiques en 1843, se fera le champion de la thèse d'ESQUIROL contre celle de BAYLE. Dans un mémoire de 1866, il étudie avec beaucoup de minutie des cas où manifestement les deux affections doivent être séparées. Ainsi un malade qui se disait fils de Louis XVI présentait une monomanie ambitieuse, avec hallucinations auditives, sans le moindre signe de démence ni de paralysie, pendant quatre ans. Tout au long de cette période le malade n'avait jamais exagéré sa fortune et disait que ce n'était pas tellement lui, qui prétendait être Louis XVII, que les voix qui le lui répétaient sans cesse. Il lui arrivait souvent d'ailleurs de protester et de dire : *"qu'on me mette en possession du trône, ou qu'on me laisse tranquille !"* Puis brutalement, à l'occasion d'une congestion cérébrale, il se mit à parler de millions, de milliards, de projets de construction de grandes bâtisses etc... La P. G. se manifeste alors chez lui avec tous ses symptômes (cf (9)).

BAILLARGER multiplie les exemples, insistant sur le fait que le délire ambitieux offre une systématisation des idées, une cohérence et une permanence dans le temps que le délire paralytique ignore totalement. Au contraire dans la P. G. les idées ambitieuses sont *"multiples, mobiles, non motivées et contradictoires entre elles"* (Jules FALRET). Et en ce qui concerne la filiation il est rare que les paralytiques renient à jamais leur famille d'origine, même s'ils se donnent des titres glorieux et se couvrent de richesse.

Achille FOVILLE (1831-1887) s'intéresse à de nombreux cas de mégalomanies.

M. P. D... par exemple, auquel il a déjà été fait allusion, (p. 74) évolue sur ses vieux jours vers un délire généralisé et une démence qui n'ont rien de paralytiques. C'est une "démence simple" consécutive à la mégalomanie antérieure, et dans laquelle on retrouve en grande partie les éléments du délire antérieur.

Dans sa *"Note sur la Mégalomanie, ou lypémanie partielle avec prédominance du délire des grandeurs"* (44) paru en 1882, FOVILLE cite plusieurs observations de délire de filiation. Et à leur propos, il écrit :

"Ces maladies ne manquent jamais de se créer un roman pathologique qui varie naturellement d'intérêt, suivant leur degré d'intelligence, de culture et d'ingéniosité à inventer des péripéties nouvelles, mais où l'on retrouve presque infailliblement les mêmes traits principaux : substitution à la naissance, afin de servir des intérêts de famille et des haines politiques, jeunesse passée dans un milieu modeste ou obscur, premiers indices d'une origine illustre, période plus ou moins longue de recherches pour arriver à pénétrer le mystère, persécutions acharnées et occultes des adversaires ; enfin, révélation, le plus souvent accidentelle, de la véritable naissance et efforts pour être mis en possession du rang, des honneurs, des richesses auxquels on a droit ; mais, en même temps, recrudescence des persécutions et, ce qui met le comble à tout, accusation de folie et placement dans une maison de santé.

Il faut, je crois, considérer comme une cause prédisposante à ce genre de délire, le fait d'être enfant naturel. Les conditions de secret, d'incertitude, de souffrance morale auxquelles ces enfants sont souvent soumis, exercent leur intelligence à des recherches relatives à leur naissance et peuvent préparer le terrain sur lequel se développe ultérieurement la mégalomanie. C'est ainsi que sur les douze observations rapportées dans mon premier travail, cinq étaient relatives à des enfants naturels, ce qui fait une proportion de presque moitié ; depuis, sans tenir un compte exact des chiffres, j'ai continué à rencontrer une forte proportion de mégalomanes dont la naissance était illégitime". (44 - pp. 37-38)

Il est frappant de trouver dans ce texte des idées que FREUD développera ultérieurement avec le *"roman familial"*, et il suffit d'y ajouter la notion d'un destin contraire qui, à la naissance, a mis en péril la vie de l'intéressé, pour que l'on croie lire alors la biographie *"standard"* d'un héros, telle que plus tard, RANK en montrera la remarquable constance. A noter aussi cette observation que les mégalomanes sont bien souvent des enfants naturels, car, malgré les décennies qui se sont écoulées depuis, elle paraît toujours aussi vérifiable, comme on le verra plus loin.

D'autres auteurs ont accordé un grand crédit aux idées de MOREL sur la dégénérescence. Pour eux la maladie mentale est due à un amoindrissement des facultés physiques et mentales des aliénés par rapport à leurs géniteurs, selon une évolution telle que ces aliénés ont à leur tour des enfants encore plus dégénérés qu'eux-mêmes, et ainsi de suite jusqu'à l'extinction de la lignée, par

suite de la stérilité des derniers descendants. Cette théorie, qui se voulait scientifique, avait pourtant des difficultés à tenir compte de certains faits, comme l'intelligence de certains malades : on était obligé alors d'admettre qu'il existait une catégorie de "dégénérés supérieurs" chez qui les "stigmates de la dégénérescence" n'étaient pas évidents et par suite qu'il était possible que leur état soit compatible avec la situation de dégénéré. Toutes ces idées en vogue ont beaucoup contribué au rejet des malades mentaux, traités en fait comme des êtres inférieurs, victimes des lois de la génétique, et dont on s'occupe dès lors avec condescendance. On sait depuis que le "crétin des Alpes" n'est pas un dégénéré mais un insuffisant thyroïdien congénital par suite d'un manque d'iode dans certaines vallées alpines. Pourtant la théorie de la dégénérescence a fait long feu, malgré les critiques qui en réduisaient peu à peu toute validité.

Victor MAGNAN (1835-1912) à son tour la développe : parmi les délires systématiques des dégénérés, il mentionne des cas de délire de filiation associé ou non à des phénomènes hallucinatoires ou à des idées de persécution. Le "délire systématisé chronique" (ou encore "délire chronique à évolution systématique") est une entité à laquelle les psychiatres d'alors prêtent avec MAGNAN une évolution en quatre temps : phase d'interprétations, avec angoisse et soupçons, associées souvent à des manifestations hypocondriaques,

phase de systématisation

du délire à partir des hallucinations auditives,

phase mégalomaniaque avec

des hallucinations volontiers cénesthésiques, enfin

phase terminale, non obligatoire d'ailleurs, par l'installation d'une démence vésanique.

C'est donc à la phase mégalomaniaque qu'apparaissent les idées de filiation illustre, comme en témoignent diverses observations.

A l'étranger, cette classification n'est pas admise et tous les délires entrent dans le cadre des paranoïas. Les unes sont secondaires à la manie ou à la mélancolie, ou encore aux émotions (GRIESINGER) par opposition à la paranoïa originaire (SANDER 1868) apparaissant sur un fond de dégénérescence. (-)

KRAFFT-EBING (1840-1903) dans son "Traité clinique de psychiatrie" (72) cite plusieurs cas de paranoïa originaire, qui sont aussi de belles observations de délire de filiation illustre.

Au même moment en FRANCE, Gilbert BALLEET (1853-1916), dans un article paru en 1893 (10), regroupe sous une même appellation, "les persécuteurs familiaux", des aliénés raisonnants se rapprochant par bien des aspects des processifs, ne serait-ce que par le fait qu'ils choisissent une victime :

"C'est un père, un fils ou une fille imaginaires qu'ils obsèdent d'abord de leur tendresse, plus tard de leurs injustes et persistantes réclamations".

"Le persécuteur familial procède d'une idée fausse qui est bien une conviction délirante : il méconnaît son origine réelle et attribue sa naissance à un personnage dont il fait choix, ordinairement un personnage illustre ; il se rapproche, par ce caractère, des dégénérés à délire ambitieux. Ou bien, s'attribuant une paternité imaginaire, il croit reconnaître son fils ou sa fille dans telle ou telle personne avec laquelle les hasards le mettent momentanément en relation ". (10) p 79)

Gilbert BALLEET cite ainsi le cas d'un faux fils naturel de Jules GREVY qui affirmait avoir appris de la bouche de sa mère, sur son lit de mort, le secret de sa naissance. Il s'agissait en fait du fils naturel d'un maître de chai de Cognac.

Il cite également le cas rapporté par MAGNAN et SERIEUX d'une femme de 30 ans. persuadée qu'elle était la fille d'un évêque et que ses parents, dont elle portait le nom, avaient fait périr. Toute sa vie elle les couvrit de reproches et ne cessa de les tracasser jusqu'à ce qu'elle finisse, exaspérée, par tirer un coup de revolver sur son père, afin d'attirer sur son cas l'attention de la Justice.

Le même auteur décrit aussi une "persécution maternelle". Cette femme était convaincue, au moment où sa maladie débutait, que ses douleurs abdominales étaient à rapporter à une opération chirurgicale et que cette opération était elle-même secondaire à un accouchement antérieur, vers l'âge de 7 ans, à la fois d'un garçon et d'une fille. Dans son esprit elle ne savait pas ce que ces enfants étaient devenus, puis, un jour, au cours d'un Office Religieux, elle reconnut son fils, à sa voix, dans la personne du prédicateur. Dès lors elle ne cessa de poursuivre le pauvre prêtre de ses assiduités, et elle reconnut ensuite sa fille en la personne d'une religieuse qui le cotoyait. Elle l'avait, dit-elle, formellement identifiée grâce à un bouton qu'elle portait à sa lèvre... Dans son délire il y avait encore bien d'autres éléments comme par exemple le fait que lors de son prétendu accouchement Victor HUGO lui avait fait don de 50 000 Francs qui devaient lui être remis à la mort du poète...

Quelques années plus tard, Emmanuel REGIS (1855-1918) mentionne dans son "Précis de Psychiatrie" (117), publié en 1906, le même cas, observé à BORDEAUX, du faux fils naturel de Jules GREVY décrit par Gilbert BALLET. Régis note que ce malade ne manquait jamais chaque année d'envoyer ses vœux au Président de la République qu'il croyait être son père, et qu'il était fier d'exhiber ensuite les récépissés de la poste en guise de preuve de sa filiation !

Paul SERIEUX (1864-1947) et J. CAPGRAS font la première étude synthétique sur les cas de malades délirant sur leur filiation : il s'agit d'un article de 45 pages, paru en 1910 dans "l'Encéphale" sous le titre : "les interpréteurs filiaux" (135). Ce texte s'appuie sur les cas célèbres dans la littérature de trois faux dauphins et de quatre fausses princesses. Les auteurs y ont ajouté l'abrégé de cinq observations complémentaires.

Il faut noter que l'entité clinique décrite est pour eux une variété de délire d'interprétation, excluant par là-même les cas où existeraient des phénomènes hallucinatoires. Pour SERIEUX et CAPGRAS, le cas du faux Napoléon II, M. P. D... rapporté par FOVILLE est une psychose systématisée hallucinoïde, soit une autre maladie avec laquelle il y a lieu de faire un diagnostic différentiel.

Il est difficile de résumer cet article qui foisonne de références à de nombreux auteurs et constitue véritablement la base d'une étude sur la filiation imaginaire.

On pourrait néanmoins rapporter quelques unes des conclusions auxquelles les auteurs sont arrivés.

Les interpréteurs filiaux ont souvent une naissance obscure, dans des milieux humbles, et leur filiation est dans un assez grand nombre de cas naturelle. Quelques uns sont nés dans des palais où leurs parents sont employés. Dans la constitution du délire, on remarque que ces malades font intervenir des situations anodines qui se sont réellement produites, et qu'ils interprètent toujours dans le même sens, comme preuve de leur haute extraction : réflexions des parents sur leur port de tête majestueux ou altier par exemple, ou sur leur goût raffiné, leur ressemblance avec des personnages célèbres, des paroles sibyllines formulées à leur sujet concernant sans doute le secret de leurs origines ; le silence fait à leur approche ou une attitude embarrassée servent encore de preuve. S'ils reçoivent des cadeaux c'est que des gens puissants ont donné à leurs parents "officiels" des subsides pour acheter leur complicité. La nationalité guide par ailleurs les patients dans le choix de leurs parents princiers, de même qu'une éventuelle analogie de noms ; et si dans l'enfance ils ont effectivement eu des contacts avec quelques personnalités connues, cela est repris dans le roman imaginaire.

De même les événements historiques sont réinterprétés en fonction des idées délirantes et tout le passé est véritablement reconstruit sur la base des points acquis au délire. Les lacunes de la Néo-biographie du sujet sont attribuées à l'ignorance de certains épisodes par suite de l'effet de drogues, de sommeil hypnotique, ou de mauvais traitements... Les interpréteurs filiaux accumulent les preuves de leurs nobles origines en faisant notamment état de documents irréfutables, mais tous ces papiers sont en possession d'une personne inaccessible, ou enfermés dans un coffre dont personne n'a la clé. Dans certains cas de véritables faux sont créés de toute pièce pour emporter la conviction de l'entourage, de la justice ou des médecins. D'autres délirants rédigent des mémoires, écrivent à de hauts dignitaires, placardent des affiches où ils expliquent leurs raisons de se croire issus d'une grande famille. Leur internement, quand il survient, est toujours arbitraire : c'est tout simplement la preuve qu'on cherche à les faire passer pour fous, afin de servir de sordides intérêts familiaux ou politiques.

Dans l'ensemble tous les interpréteurs filiaux ont tendance à cultiver des idées romanesques et à construire des histoires imaginaires fabuleuses. Dans leur enfance, ils ont généralement été taciturnes et moroses. Plus tard, ils ont une certaine propension à la fabulation. Les récits imaginaires qui constituent la base du délire trouvent souvent leur première expression dans le jeune âge, de 8 à 13 ans, précisent SERIEUX et CAPGRAS.

Il est à nouveau intéressant de trouver ainsi des arguments qui corroborent le rôle du roman familial dans l'élaboration délirante, alors que ces auteurs n'ont probablement pas connus les opinions de FREUD à ce sujet.

Dans les années 1911 à 1913 de multiples observations de délire de filiation figurent dans les revues de psychiatrie.

Ernest DUPRE (1862-1921) et LOGRE ont publié dans "l'Encéphale" en 1911, une étude sur "les délires d'imagination" (33) dans laquelle on retrouve d'autres cas cliniques. DUPRE consacre par ailleurs d'importants travaux à la mythomanie.

A. BOREL et G. ROBIN en 1924 rédigent un article intitulé : "les rêveries morbides" (14) qui vient apporter d'autres précisions sur cette pathologie de l'imagination.

En 1934, M. MONTASSUT, dans "les compensations imaginatives", (96) décrit d'autres exemples de délire concernant la filiation.

Entretiens, et surtout après la fin de la première guerre mondiale, les idées et la nosographie d'Emile KRAEPELIN (1855-1926) se répandent en FRANCE. Pour lui c'est plutôt dans une entité située entre la paranoïa et le groupe de démences précoces, dans le cadre des paraphrénies, en particulier sous formes expansives, confabulante ou fantastique, que l'on peut trouver des thèmes délirants de filiation illustre. Il s'y adjoint alors volontiers

une note thymique euphorique, tandis que dans la forme systématique (proche de la psychose hallucinatoire de Gilbert BALLET) prédominent plutôt les thèmes persécutoires.

En 1938, dans "l'Encyclopédie Française" Jacques LACAN, dans son article sur la famille précise bien divers modes d'expression pathologique des "complexes familiaux" (73).

En 1947 Jean FRETET montre les liens qui peuvent s'établir chez un même malade entre le délire de filiation et le délire éroto-maniaque (45).

Depuis quelques observations sont de temps à autre publiées dans la presse spécialisée, mais il ne semble pas y avoir eu d'étude synthétique concernant la filiation, surtout la filiation fantasmatique.

Il est difficile de dire ce que la psychanalyse a apporté à la compréhension des troubles de la filiation imaginaire, car c'est toute la littérature psychanalytique des origines à nos jours qu'il faudrait reprendre. Dans ce travail il a seulement été fait allusion à quelques travaux analytiques dans la première partie.

Il est par ailleurs un point qui concerne aussi bien le psychiatre que le juriste ou l'historien. C'est le problème posé par les usurpateurs. SERIEUX et CAPGRAS insistent pour dire que bien souvent l'interpréteur filial attire moins l'attention sur lui par ses conceptions délirantes que par sa lucidité parfaite et la vigueur de son intelligence. (cf. (135) p. 423). Ils font alors remarquer que l'hypothèse que l'usurpateur soit un aliéné est la dernière que l'on envisage. En général on le prend plutôt pour un aventurier, un imposteur agissant pour lui-même ou pour un parti politique. Si bien qu'à la lumière de cette constatation SERIEUX et CAPGRAS pensaient qu'on pouvait peut-être attribuer au délire d'interprétation filial, l'histoire, rapportée par Hérodote, d'une tentative d'usurpation d'un trône en PERSE.

Il est certain qu'à diverses époques, surtout politiquement troublées, se sont régulièrement présentés des personnages qui se prétendaient héritier légitime d'une couronne revendiquée par diverses maisons. ROME, BYZANCE, la RUSSIE des TSARS notamment en fournissent bien des exemples.

En FRANCE, après la mort mystérieuse en 1795 du jeune Dauphin, futur Louis XVII, à la Prison du Temple, beaucoup de personnes n'ont pas voulu admettre cette disparition, et il a couru le bruit d'un enlèvement et d'une substitution d'enfant, grâce à laquelle le fils de Louis XVI se serait réfugié en lieu sûr. Beaucoup d'historiens ont d'ailleurs accrédité cette version des faits. Mais du même coup bon nombre de gens ont proclamé par la suite être Louis XVII.

Lun d'eux, considéré indiscutablement comme interpréteur filial par SERIEUX et CAPGRAS, était d'origine probablement prussienne ; il s'agit de NAUNDORFF, qui a particulièrement su faire parler de lui ; et s'il n'a pu obtenir l'héritage des Bourbons, en revanche un tribunal lui a reconnu le droit de porter cet illustre nom. Puis ce n'est qu'en juillet 1954 que la Cour d'Appel de PARIS, intervenant après toutes une série de procédures judiciaires remontant à environ un siècle, a fini par débouter les descendants de NAUNDORFF. En même temps cette Cour a déclaré par arrêt que Louis XVII était bien mort au Temple, ce qui constitue en quelque sorte la version officielle.

Plus tard il y eu de nombreux faux Napoléon II, tant en FRANCE qu'à l'étranger, la mort de l'Aiglon ayant ému bien des esprits. En ITALIE, TANZI a publié un cas de délirant qui croyait être le Roi de ROME.

Enfin il n'y a pas si longtemps une jeune femme prétendait être la Grande Duchesse de RUSSIE, Anastasia Romanov, fille du TSAR Nicolas II, miraculeusement échappée au massacre de la famille impériale à EKATERINBOURG en juillet 1918. Etait-ce une délirante ou une usurpatrice pure et simple agissant pour le compte d'un groupe de réfugiés politiques ? Là encore il y a place au doute et aux polémiques entre experts et entre témoins.

Il faut remarquer que les interpréteurs filiaux, ainsi que le montrent bien SERIEUX et CAPGRAS, n'hésitent guère à fabriquer de faux documents et deviennent de ce fait, sinon de véritables usurpateurs du moins des fraudeurs, convaincus certes de leur bon droit, mais tout de même faussaires.

A l'inverse de véritables aventuriers ont obtenu une bonne part de leur succès, une influence profonde sur l'esprit de leurs contemporains en faisant état de la haute noblesse de leurs origines. A la fin du 18^e siècle le Comte de Cagliostro (alias Giuseppe BALSAMO) faisait étalage de sa haute extraction et se dotait d'un état civil fantaisiste de Grand Copte. Il racontait aussi comment il avait passé son enfance auprès d'un grand muphti et s'était rendu à la Mecque à 12 ans, entouré par les soins du chérif. Il laissait bientôt entendre qu'il devait être le fils de ce dernier. Tout ce roman raconté avec beaucoup de talent et de persuasion contribua notablement au succès de ses excoqueries. A remarquer aussi que Cagliostro prétendait pouvoir lire les pensées d'autrui, prédire l'avenir et pratiquait sans doute l'hypnose avant la lettre. On peut dire qu'avec lui se vérifie la formule de Phyllis GREENACRE selon laquelle *"les imposteurs doivent agir leur roman familial"* (1) et qui représente une de leurs caractéristiques essentielles.

Il est certain que du délire de filiation avec de véhémentes revendications témoignant d'un caractère paranoïaque au roman mensonger de quelque esprit délibérément malhonnête, il y a bien

des intermédiaires passant notamment par la fabulation et la mythomanie. Chez les débilés en particulier, il est souvent difficile de faire la part des choses. Il est des cas de délire de grandeur et de filiation qui ont été étiquetés "simulation" : tel celui rapporté par DELMAS (26). Il se disait être Charles Frédéric de ROSAMBO, Prince Napoléon, fils du marquis de Rosambo et de la Princesse Bonaparte. Il se tenait continuellement dans l'attitude classique de Napoléon, la main droite dans son gilet, la gauche derrière le dos. Il portait une grande écharpe aux couleurs du PORTUGAL dont il disait que c'était "*L'ordre de Mellusine*". Ce jeune homme avait commencé à présenter des troubles du comportement quelque temps après avoir touché l'héritage de ses parents, débloqué par son tuteur ; mais c'est surtout après avoir reçu sa convocation pour entrer sous les drapeaux que s'est déclenché le paroxysme des manifestations excentriques. DELMAS, comme GILBERT BALLET, considérait ce garçon comme très probablement simulateur alors que DUPRE le rangeait plutôt dans une variété de mythomanie délirante, tandis que d'autres psychiatres, à qui il avait été présenté, en faisaient un mégalomane.

C'est dire que pour ces "délirants filiaux" il est parfois bien difficile de trouver un cadre nosographique satisfaisant. Aucun de toute manière ne leur paraît spécifique.

On peut cependant se demander si une parenté n'unirait pas ces diverses manifestations psychotiques pour leur conférer une certaine ressemblance ; des caractères communs.

Cette hypothèse a guidé l'entreprise de ce travail.

2° - CONDUITE DE L'ETUDE CLINIQUE

Une première démarche a consisté à rassembler le plus grand nombre possible d'observations de psychotiques ayant, à un moment donné de leur évolution, présenté une explicite remise en cause de leur filiation : celle-ci prenait le plus souvent la forme d'un délire, associé ou non à des troubles du comportement. On s'est alors attaché à décrire les manifestations psychopathologiques, tout en les situant dans leur contexte, en cherchant notamment à les relier aux données réelles de la filiation. Il n'a pas été posé de critère restrictif quant à la durée ni à la période de survenue des troubles, mais il a bien sûr été indiqué leur évolution, ainsi que l'existence éventuelle d'autres troubles qui les auraient précédés ou suivis.

Dans un deuxième temps on s'est mis en quête d'autres cas de psychose où l'on pouvait soupçonner un intérêt particulier des malades pour leur filiation, même si à première vue une telle préoccupation n'occupait pas une place privilégiée dans le tableau clinique.

Pour ce faire on était bien sûr guidé par des considérations théoriques citées plus haut (p 77 et suivantes) et qui permettaient de prévoir des troubles de la filiation imaginaire dans des situations particulières : en cas, par exemple, de descendance de parents psychotiques, de filiation naturelle, inconnue ou encore adoptive, en cas aussi de situations concernant directement la fécondité (maternité, paternité, contraception, interruption volontaire de grossesse etc...). Mais à l'évidence un tel programme de recherche était trop vaste et il a fallu rapidement le restreindre. C'est la raison pour laquelle ont d'emblée été exclues les psychoses puerpérales, et les psychoses où, à l'inverse, se posaient surtout des problèmes de contraception, d'avortement, de stérilité.

Par la suite, les quelques observations rencontrées de psychose chez des adoptés ont été mises de côté pour une étude séparée. Malgré toutes ces restrictions cette seconde voie de recherche s'est montrée féconde, et il est intéressant de noter que, parmi les cas cliniques ainsi découverts, certains avaient déjà présenté un délire de filiation.

Il y a lieu de souligner la façon bien empirique dont toutes ces observations ont été recueillies : il n'y a hélas pas de rubrique "filiation" dans les fichiers répertoriant les dossiers des malades dans les Hôpitaux Psychiatriques... Il n'aurait certes pas suffi de retrouver les observations des rares cas personnellement rencontrés. Il a donc surtout fallu en découvrir d'autres en interrogeant le maximum de confrères. Ce mode de recrutement a tout de même permis la constitution progressive d'un ensemble de 25 observations, dont plus d'une quinzaine des délires de filiation transitoires.

Ce nombre a été ramené à 20, après élimination des dossiers trop succincts ou incomplets. Il n'y avait plus d'espoir d'obtenir pour eux des informations complémentaires suffisantes (malades perdus de vue, impossibilité de joindre les thérapeutes etc...).

Puis il a été réduit à 18 lorsqu'il a paru suffisant de rapporter un seul des deux cas de "psychose de paternité" et 2 des 3 cas de "délire de filiation mystique" qui étaient initialement sélectionnés.

Il a paru préférable de faire figurer toutes ces observations in extenso : autant pour en montrer les points communs que pour conserver l'originalité de chacune. Les manifestations psychopathologiques paraissaient être ainsi décrites de manière plus vivante et plus facilement reliées à leur contexte particulier. Cela permettait aussi de nuancer le caractère schématique du dernier chapitre de synthèse.

Tous ces exposés ont accordé une large place aux propos des malades.

Huit cas signalés par des confrères ont fait l'objet d'au moins un entretien lors d'un séjour hospitalier ou d'une consultation dans leur service. Des relations suivies avec ces patients n'étaient guère envisageables mais leur dossier pouvait être consulté.

Cinq cas ont été personnellement pris en charge pendant une durée plus ou moins longue.

Cinq cas ont été étudiés uniquement d'après leur dossier.

Ce sont ces 18 observations qui vont suivre, chacune précédée d'un résumé.

OBSERVATION N° 1

(-) ANNE

Résumé : fille naturelle qui ignore l'identité de son père. Premier épisode psychotique à 23 ans, révélé par un voyage pathologique suivi d'une tentative d'autolyse. Rôle probablement déclenchant d'un échec sentimental et d'une maladie vénérienne. Deuxième épisode psychotique un an plus tard au cours duquel elle présente de façon transitoire un délire de filiation avec déni de sa filiation réelle.

oooooooooooo

En juin 1973, Anne, 24 ans, arrive pratiquement mutique à l'Hôpital Psychiatrique de Saint Claude (GUADELOUPE). La tante qui l'accompagne (la mère serait malade) avoue très peu la connaître et donne seulement quelques indications :

- Depuis plusieurs mois elle n'a plus aucun contact avec le voisinage, elle injurie sans cesse sa mère et voilà une semaine qu'elle reste confinée au lit.

- Anne a déjà fait un premier séjour dans ce même Hôpital de mars à mai 1972 et n'a jamais repris ensuite son travail d'institutrice. Il semble qu'au contraire elle se soit progressivement enfoncée dans un état évoquant l'autisme.

- On apprend aussi qu'elle est la seconde d'une fratrie de trois enfants, dont le plus jeune a 4 ans.

Les jours suivants Anne reste particulièrement réticente, ne répondant qu'après de nombreuses incitations. Elle donne parfois l'impression d'être ou confuse ou amnésique, quoi que bien orientée dans l'espace et le temps. Pas de signes d'hallucinations auditives ou visuelles. Quand elle accepte de répondre, Anne affirme venir en milieu psychiatrique pour la première fois, et uniquement pour des troubles qu'elle attribue à la malnutrition et à la fatigue. Elle nie catégoriquement être institutrice et déclare énergiquement faux tous les troubles allégués par sa tante. Interrogée sur sa famille, elle réagit avec colère : *"ne me parlez pas de ma famille !... Si vous voulez des renseignements, téléphonez à la mairie de S... !"* et elle précise simplement qu'elle vit "chez une dame" avec qui elle n'a aucun lien de parenté.

Les jours passent et Anne reste toujours aussi renfermée sur elle-même, très ralentie, triste, tourmentée, pleurant quelquefois, se gardant de tout contact avec les pensionnaires ou le personnel, évitant le regard des interlocuteurs et refusant tout entretien. De temps en temps, elle sort de son silence pour protester contre son internement et dire :

(-) Observation du Service du Docteur CASTANO - Hôpital Psychiatrique de Saint-Claude - GUADELOUPE)

"Je n'ai jamais rencontré le médecin qui a signé le certificat, je ne suis pas du tout la jeune femme qui a déjà été hospitalisée pour tentative de suicide".

Son ancien dossier (dont je n'ai malheureusement pas eu la copie pour rédiger ce texte) précise peu de choses, si ce n'est qu'elle avait quitté le foyer familial pour vivre à St M... (une île faisant partie du département) où elle était institutrice auxiliaire. Elle y avait eu une déception sentimentale et les premiers troubles de la maladie se seraient manifestés par des voyages intempestifs à Porto Rico puis à New-York, d'où elle a dû être rapatriée après une tentative de suicide (dont la nature n'était pas indiquée). Il s'en était suivi une longue période où elle présentait d'importants troubles de l'identité, un état dépressif accentué, avec en outre des bizarreries, des attitudes figées, discordantes etc... A la sortie elle avait d'elle-même presque immédiatement arrêté son traitement, puis ne s'était jamais rendue aux consultations de post-cure. Le dossier mentionne par ailleurs qu'elle avait eu une série d'injection IM de Pénicilline pour des troubles gynécologiques de cause X (je regrette de ne pouvoir, faute de document, dire si le B. W. était ou non positif. Je me souviens seulement que la question de la syphilis s'était réellement posée).

Au bout de huit jours la mère vient enfin. Anne la reçoit très mal :

"Je ne connais pas cette dame, ce n'est pas ma mère ! Ne venez pas m'embêter !... "

Et quand une infirmière lui confirme qu'il s'agit bien de sa mère, elle lui répond

"ce que vous me dites là m'affaiblit !... Laissez-moi tranquille !..."

Bouleversée, la mère ne sait plus quelle attitude adopter ; et lors de l'entretien que j'ai ensuite avec elle, elle produit son livret de famille et la carte d'identité de sa fille, ce qui permet évidemment de dissiper tous les doutes qui auraient pu encore persister sur l'identité de la patiente. Madame X... m'apprend qu'elle tient un bar restaurant et qu'elle est séparée de son mari. Elle se montre d'ailleurs assez réticente à ce sujet et je crois me souvenir que tous ses enfants portaient son nom de jeune fille et qu'elle devait, selon toutes probabilités, n'avoir jamais été mariée. Il faut dire à ce propos que cette situation est d'une très grande banalité aux Antilles où légion sont les femmes célibataires qui ont de nombreux enfants avec bien des pères différents. On conçoit cependant qu'Anne, plus particulièrement en qualité de fonctionnaire, ait pu se sentir humiliée d'être enfant naturelle. La mère se montre finalement guère loquace, demeurant toujours dans une attitudes de réserve un peu embarrassée. Elle se contente de dire que sa fille a eu une enfance normale, qu'elle travaillait bien en classe et qu'elle ne lui connaissait aucune liaison sentimentale ; puis elle élude les questions concernant le père et les autres enfants, l'air de dire très évasivement : "rien à signaler"...

Au bout d'environ trois semaines, le contact avec Anne s'améliore, l'humour paraît moins triste, la réticence s'estompe et Anne raconte alors qu'elle n'est pas Mademoiselle X..., mais qu'elle la remplace, après sa disparition, chez la mère de celle-ci :

"Cette fille se faisait passer pour institutrice, car elle vivait à Saint M... avec des institutrices. En réalité, elle n'avait même pas son C. E. P. Elle était une fille de mauvaise vie, ayant des aventures amoureuses un peu partout. Elle avait eu une adolescence troublée et ne pouvait pas s'exprimer car elle avait eu une éducation d'adventiste. Elle a fini par faire tout ce qu'il ne fallait pas faire. Elle a même tenté de se suicider et a été internée ici l'année dernière. Elle avait une maladie vénérienne et à l'hôpital elle a eu des mauvais traitements".

Puis parlant d'elle-même, elle poursuit :

"Moi, je remplace cette fille chez sa vraie mère pour protéger son petit frère, qui a quatre ans. Sa mère veut le tuer afin de voir comment est fait le corps humain... Je ne veux pas que la dame me fasse passer pour sa fille et c'est la raison pour laquelle je l'ai mal reçue. Je ne suis pas institutrice et je n'ai jamais travaillé de ma vie. Ma mère m'a placé chez cette dame l'année dernière. Ma mère s'appelle MADAME DE GUADELOUPE MARIE-LINE, mon père MONSIEUR DE GUADELOUPE..."

Tout en tenant ces propos délirants, Anne paraît régulièrement s'améliorer ; son visage s'anime ; elle peut plus facilement manifester ses sentiments. Elle accepte dès lors complaisamment de parler d'elle-même comme d'une fille parfaite, d'une vraie Sainte-Vierge. Fièvre d'être "Mademoiselle DE GUADELOUPE" elle s'empresse d'établir des comparaisons avec "la fille de la dame" dont elle décrit en détail la vie, en insistant sur le fait qu'elle menait une mauvaise vie, encouragée par sa mère qui, elle-même, se débauchait avec de multiples amants. Elle proclame ainsi avec véhémence :

"Je ne suis pas atteinte de maladie vénérienne et on veut absolument me confondre avec la fille de la dame où j'habite, qui elle est atteinte de cette maladie... Etant Vierge, j'ai été vivre avec elle pour chasser sa fille qui menait une mauvaise vie... Je suis la fille de Dominique Saint Alban... Ce monsieur est speaker à la radio..."

Quelques jours auparavant, sans doute houspillée de dire "la vérité", elle a confié à quelqu'un que Monsieur DE GUADELOUPE habite en face de chez elle et qu'il est facteur !

Petit à petit Anne devient plus sociable, elle s'adapte bien à la vie du pavillon et, début septembre 73, elle commence à réclamer sa sortie :

"Je pourrais sortir avec ma mère, non ... heu...(elle se reprend) ... avec la dame..." et continue à tenir quelques propos délirants comme "Moi je n'ai pas d'âge, je suis une réincarnation... Mes parents, Monsieur et Madame DE GUADELOUPE, ont leur royaume dans les entrailles de la Terre..."

En octobre 73, une permission de quinze jours chez elle se passe à merveille et à son retour elle ne délire apparemment plus du tout. Elle est bien habillée, maquillée et porte une magnifique perruque aux cheveux lisses (elle est métis avec les cheveux crépus). Elle m'apprend qu'elle ~~désire~~ reprendre son travail d'institutrice et qu'elle a même déjà pris contact avec le Vice-Rectorat.

Après une nouvelle permission elle revient cette fois en compagnie de sa mère qui, satisfaite, dit qu'elle va très bien. Anne est toute souriante, détendue, éveillée, coquette, méconnaissable. Elle réclame des certificats pour reprendre son travail. Elle sort alors en congé d'essai puis est totalement perdue de vue jusqu'à présent.

On pourrait ajouter à cette observation ces brèves remarques : le délire de filiation n'apparaît pas d'emblée et n'a jamais eu beaucoup de "consistance" ; dans le déroulement du processus psychotique il traduirait par contre une évolution plus favorable.

L'évènement lourd de sens dans la survenue de la psychose est peut-être celui où se révèle la maladie vénérienne, vécue alors comme sanction du péché, après échec sentimental, échec aux liens d'alliance. La maladie "honteuse" s'annonce comme un étrange retour de l'identique qui tend à identifier Anne à sa mère. L'inquiétante étrangeté de cette reproduction d'évènements menaçants, cette confrontation à l'image si ambivalente de la mère entraînent une brutale tentative de fuite, par un voyage, puis un essai de s'extraire de cette filiation maléfique par un suicide. Celui-ci échoue, et la psychose se poursuit sur un mode très déficitaire. Rien ne bouge alors pendant plus d'un an d'autant qu'Anne refuse tout traitement.

Survient la deuxième hospitalisation, motivée par l'apparition du délire (qui n'avait pas été signalé la première fois). D'emblée le délire paraît avoir une fonction de protection beaucoup plus efficace à l'égard de la mauvaise mère. Il mobiliserait aussi beaucoup plus d'énergie, se montrerait même anti-dépresseur, tout au moins consolateur, s'exprimant en tout cas avec une certaine euphorie. A l'inverse toute épreuve de réalité déprime Anne ("ce que vous me dites-là m'affaiblit"). Sa filiation en l'occurrence est dangereuse et lui fait perdre son énergie.

Il se produit ensuite après le déni de l'identité de sa mère, un clivage d'elle-même qui permet de surmonter l'épisode difficile. Anne se crée un double qu'elle charge de tout ce qu'elle sent de mauvais en elle : c'est "une fille débauchée, porteuse de maladie comme sa mère...", tandis que l'autre partie d'elle-même est Anne la Parfaite, la Vierge, la légitime et noble fille de Monsieur et Madame de Guadeloupe.

La mère de la mauvaise fille n'est donc plus du tout sa mère, pas plus que cette mauvaise fille n'est elle-même ; et elle s'en défend avec quelle force ! Les parents phantasmatiques sont encore à ce stade tout à fait dans les limbes de l'imaginaire. Puis quand Anne se sent mieux elle donne plus de corps à ce "Monsieur de Guadeloupe". Il est ensuite bien en vie, il habite en face, il est facteur... Pense-t-elle qu'il peut être effectivement son père ? Elle lui substitue aussitôt le speaker de la radio, dont sans doute bien des jeunes filles sont amoureuses.

Pour cette idole Anne n'est pas en mesure de forger un délire érotomaniaque mais elle lui voue plutôt un amour filial, à peine romanesque. Elle devient alors Déesse qui chasse Anne la débauchée, et protège le dernier enfant de la famille. Voici enfin trouvé l'enfant, le fils - par l'âge il pourrait bien l'être - qu'il fallait à cette Sainte Vierge... Anne le soustrait à cette femme qui pourrait le tuer.

Il n'y a donc dans l'esprit de Anne que deux visages possibles de la femme, la Vierge ou la putain... Puis dans sa vision manichéenne de l'univers ses parents ont leur royaume dans les entrailles de la Terre... La terre nourricière ? L'enfer grec ou l'enfer chrétien ? Anne se vit parfois comme sans âge, emportée par le cycle de l'éternel retour : "je suis une réincarnation" dit-elle... De sa mère ? Certes, mais c'est bien ce dont le délire la défend. Puis peu à peu, à la faveur de cet épisode mégalomane la réalité peut reprendre insensiblement un jour moins menaçant. Bientôt les deux images en miroir d'Anne, l'une positive l'autre négative, peuvent fusionner. On observe dès lors un retour à la vie, à un rétablissement d'un contact avec la réalité.

La filiation imaginaire mégalomane, à laquelle Anne a fait appel, lui a peut-être évité de refaire un épisode psychotique aussi désintégrant que le premier. Le délire a réussi à tenir Anne à distance de sa filiation maternelle, fusionnelle et dévorante, à distance de cette filiation par la chair et le péché, qu'elle ressentait comme mortifère.

OBSERVATION N° 2(-) DENIS

Résumé : enfant légitime d'un couple marqué par la mésentente conjugale. Naissance de Denis un an après celle d'un frère mort-né. Début des troubles psychiques par une instabilité professionnelle, de nombreux changements de résidence, une irritabilité croissante, des phénomènes de contractures musculaires chaque fois qu'il pense à un secret dont il a eu fortuitement connaissance et qui joue un rôle nettement déclenchant : son père aurait commis un meurtre, tué un curé (mais on ignore quelle réalité recouvre en fait ce secret). A sa première hospitalisation en psychiatrie, à 26 ans, il exprime un délire de filiation illusoire (il est viking de descendance royale) avec de nombreux thèmes sur le rôle de l'hérédité, de l'atavisme et sans doute de la prédestination. Par ailleurs, il existe des hallucinations auditives et des idées floues de persécution.

oooooooooooooooo

Denis entre à l'Hôpital en novembre 1972, à l'âge de 26 ans, pour "des troubles psychasthéniques avec insomnie, idées obsédantes, instabilité professionnelle".

Dans ses antécédents on note :

- Le père est ouvrier non qualifié, changeant fréquemment d'emplois et de métier ; éthylique de longue date "il a selon Denis, toujours été très nerveux", tandis que
- la mère, institutrice, "était plutôt molle".

Tous deux sont à présent en retraite.

Denis est le quatrième d'une fratrie de six, dont trois frères aînés et deux soeurs plus jeunes. Un enfant mort-né a précédé en 1945 d'un an la naissance de Denis.

Tous les frères et soeurs sont en bonne santé, mariés et ont des situations stables.

Denis est né dans le nord, mais la famille était originaire de Normandie.

Il raconte que pendant son enfance il a été impressionné par les scènes de ménage, toujours déclenchées par son père, qui renversait les tables, brisait la vaisselle... alors que sa mère, cardiaque, ne réagissait pas.

Il travaille normalement en classe, passe son C. E. P. à 14 ans, puis entre en apprentissage comme peintre et travaille ensuite comme magasinier jusqu'à son Service Militaire, qu'il accomplit en totalité, (16 mois).

Il change alors fréquemment de métiers et se montre de plus en plus instable, exprimant un dégoût pour la vie, se repliant peu à peu sur lui-même.

Toute l'histoire actuelle aurait débuté, d'après lui, à la suite de la révélation fortuite que son père avait commis un meurtre. A plusieurs endroits dans le dossier, plusieurs personnes reviennent sur cet épisode, dont on peut mettre en doute la réalité, et sur lequel, en tout cas, on ne dispose d'aucun moyen de vérification. L'évènement n'est pas daté avec précision : 1969, 1971 ? Il est seulement signalé qu'un jour, alors qu'il était en état d'ivresse et faisait un peu de chahut dans un bar, un inspecteur de police qui le connaissait depuis son enfance, lui apprit que son père avait (mais on ne sait quand) tué un curé et avait été condamné à trois ans de prison. Denis rapporte que sur le coup il ne le crut pas, mais que dès le lendemain, il se rendit compte que ce devait être vrai. Il ne dispose pourtant jusqu'à présent d'aucune preuve, ni d'aucun autre témoignage... Mais il fait ce commentaire *"je savais qu'on me cachait quelque chose"*. En tout cas il n'en parla jamais à ses parents, et ces derniers ne firent jamais aucune allusion à ce sujet.

Peu après Denis quitta le domicile familial *"pour faire les routes"*, et, environ un an avant sa première hospitalisation, pendant ses congés d'été, il commença à présenter des troubles du comportement : il ne se lavait plus, se dépensait physiquement en faisant beaucoup de sport alors qu'il n'en faisait jamais ; il manifestait des craintes et de sentiments de persécution : *"les gens me regardent et me taxent de crétin"*.

Depuis il n'a pu reprendre correctement son travail. Il se plaint *"d'avoir de mauvaises idées dans la tête"* et d'avoir des contractures dans tout le corps : chaque fois qu'il fait des excès de boisson, il se remet à penser au meurtre de son père et il est aussitôt pris de contractures.

Les crises se répètent à tel point qu'il doit bientôt entrer quelques jours dans un service de médecine générale : en fait, après bilan, rien d'anormal.

Quelques jours plus tard, en novembre 1972, il est hospitalisé en Psychiatrie.

Il exprime alors clairement et de façon tout à fait spontanée un délire de filiation illustre, qui semble s'être constitué à bas bruit depuis assez longtemps : il est un viking !

D'ailleurs il proclame qu'il en a l'apparence physique, le caractère, l'origine normande de la famille, et il s'affirme de descendance royale, ce qu'il expose en détail.

Du dossier de Denis, on extrait ces notes, qui ne traduisent hélas qu'une petite partie de ses convictions : *"mon père est normand, donc descendant des Vikings, des gens du nord, des blonds et des athlètes, mais aussi des athées. Ceci explique le crime de mon père, qui n'a pas voulu faire le signe de croix"*.

"Si je suis maigre (santé physique délicate et pas très intelligent) c'est à cause de ce frère mort-né. Mon père est un alcoolique dégénéré, un taré. Il lève parfois le bras gauche et cela veut dire qu'il cache quelque chose en secret, et cela veut dire aussi que je suis à l'Hôpital Psychiatrique."

Denis pense aussi que son frère aîné n'est pas de son père mais plutôt d'un arabe. Il explique aussi que ses troubles sont assez anciens ; à l'âge de 14 - 15 ans il passait des journées enfermé dans sa chambre, et, s'il était contrarié, il devenait agressif et avait envie de tout casser.

"Si je ne me dépense pas physiquement, je ressens une suractivité cérébrale et c'est très fatiguant ; les idées passent à une vitesse vertigineuse et c'est peut-être ce qui explique mon asthénie ; il y a surabondance d'idées obsédantes : mes origines, ce père raté et taré, ce frère mort-né, etc..."

Il précise par ailleurs qu'il n'a jamais eu d'expérience sexuelle normale. Il a essayé une fois avec une prostituée, mais s'est enfui juste avant l'acte. Des femmes, il ne dit pas grand chose. Il n'a pas l'intention de se marier et se dit à ce sujet *"indécis comme son père"*. Il ajoute qu'il a aussi comme lui un problème : il a un phimosis et craint de se faire opérer parce qu'il *"a peur que l'opération ait une action sur ses nerfs par la suite ; sur le plan nerveux, cardiaque ça peut être mauvais..."* Un frère aussi avait la même malformation, *"mais il a été opéré jeune et lui était de constitution robuste, ça n'a rien été..."*

Il est arrivé aussi que Denis signale une autre raison qui le pousse à ne pas se marier et à ne pas vouloir d'enfant. C'est à cause de ses "théories" de l'hérédité et de l'atavisme, qui sont malheureusement exprimées de manière assez floue et avec réticence. Il est certain d'avoir concentré sur lui seul les dons de ses ancêtres Vikings, mais la transmission de ceux-ci se fait en sautant des générations. Il tient ses qualités de son grand-père mais son père est un taré tout comme devrait l'être aussi son fils. Il préfère donc s'abstenir de procréer.

Après plusieurs mois d'hospitalisation et de nombreuses et vaines tentatives de reprise de travail, persistent des hallucinations auditives. Les crises anxieuses ont disparu, mais des voix continuent de l'injurier.

Il passe par des périodes de profonde dépression et de passivité, puis peu à peu reprend une activité dans le Service. Il pratique le sport (de façon normale) et travaille au centre de réadaptation, nouant cependant peu de relations, et restant la plupart du temps solitaire.

Il ne parle plus spontanément de ses idées de filiation mais il est probable qu'il garde la conviction de son origine extraordinaire.

Après environ un séjour de 3 ans, Denis a un état qui paraît suffisamment stabilisé pour justifier une sortie. Il est transféré dans un foyer de post-cure, d'où il se met à chercher du travail.

OBSERVATION N° 3(-) DOLORES

Résumé : jeune femme divorcée, sans enfant, fille légitime d'un couple uni et aînée d'une fratrie de deux enfants. A 21 ans, fait une bouffée délirante de type paranoïde. Rechute un an plus tard, déclenchée, semble-t-il, par une intervention judiciaire en rapport avec le divorce en cours. Elle extériorise brutalement des thèmes de filiation illustre : son père est le Sultan du KOWEIT, exilé à la suite d'une révolution. Mêlées à d'autres thèmes mégalomaniques, on note aussi des idées de persécution. Elle se donne 30 ans alors qu'elle en a 22, s'attribue un mariage princier et une maternité imaginaires. Impression que son corps prend les caractères raciaux des orientales. Syndrome d'influence avec idées d'empoisonnement par drogue, puis plus tard de contrôle par haut-parleurs, télévision, fils invisibles qui la "téléguident".

oooooooooooo

Quelques jours après avoir eu ses 22 ans, en avril 1971, Dolorès fait une rechute délirante. Son état paraît si préoccupant que son concubin n'hésite pas à parcourir 300 km, de S..., où elle habitait avec lui, à LYON, afin de la faire soigner près de ses parents.

Au Service d'Urgence, il présente un certificat médical indiquant que Dolorès était atteinte de :

1° - Un état confusionnel. La malade *"émerge et entre dans sa vraie vie. Ce qu'elle a vécu récemment était illusion"*. La mémoire n'est pas troublée essentiellement. Elle reconnaît m'avoir vu récemment et se souvient des circonstances. Elle parle de la personne qui vit dans son entourage comme d'un étranger.

2° - Un état délirant. Elle désire *"des habits convenables pour son rang car elle est -elle le sait maintenant- un personnage important, noble"*. Elle parle le français mais *"avec un accent anglais et arabe"* dit-elle ; *"elle connaît certainement des langues étrangères, mais il lui faut revenir à sa vraie vie"*.

3° - Des troubles sensoriels, céphalées constantes mais supportables, avec paroxysmes brefs. Le plus important consiste en phosphènes très brillants, de teintes blanches, une vision colorée des choses, surtout une lumière très blanche.

Elle voit son compagnon avec une peau très brune, et elle même avec une peau excessivement blanche. Elle se présente assise, calme, un miroir à la main et ne paraît ni angoissée, ni abattue.

Le psychiatre du service d'urgence note sur le dossier ces quelques mots : "délire inorganisé centré sur le corps : perte d'identité, transformation corporelle, ignorance de ses origines : "je suis née orientale... née orientale". Expression hystérique. Il s'agissait d'une strip-teaseuse !"

Transférée ensuite à l'Hôpital Psychiatrique, elle signale "qu'elle a été longtemps malade mentalement" et qu'enfin, depuis son hospitalisation "la clarté se fait dans son esprit : elle est une princesse orientale dont le père était Sultan du KOWEIT. Son père a été renversé par une révolution. Sa mère a été tuée sous ses yeux. Le reste de la famille a fui. La France a accueilli le père et la fille à condition qu'elle ne sache jamais rien. Elle a été mariée très jeune au Prince Ali Ben Mohamed, son cousin, selon l'usage de son pays, et elle a eu de lui un enfant qui devrait avoir treize ans actuellement. Il a été placé jadis en nourrice par son père". Dolorès se donne à présent trente ans.

Puis reparlant de son père, elle se demande "quand il va cesser de jouer la comédie... Il était ruiné par la révolution. La femme de mon père n'est pas ma mère... Tout est faux !... Tous les papiers sont faux. Mon nom est faux (c'est un prénom orthographié sans consonne finale comme normalement), d'ailleurs ce qui le prouve, c'est qu'il lui manque une lettre (à noter qu'elle se rajoute alors un prénom à consonnance étrangère commençant par la lettre manquante).. Mon père a voulu s'occidentaliser... C'est moi qui ne suis pas bien en France ! Je ne peux supporter les occidentaux. Je préfère les orientaux, ils sont plus raffinés... Je suis incapable de faire quoi que ce soit avec un occidental... Il n'y a que les orientaux qui peuvent me soigner... Je n'ai pas besoin de médicaments, j'ai besoin d'orientaux !..."

Au fil des jours, on réussit peu à peu à reconstituer les faits.

L'épisode délirant actuel semble avoir été déclenché par un arrêt, sur son initiative, de son traitement neuroleptique et par une nouvelle intervention judiciaire (inventaire immobilier) concernant son divorce en cours. Dolorès a effectivement été mariée très jeune à un dessinateur industriel, avec qui elle croyait s'entendre "parce que c'était un artiste". Mais la mésentente conjugale a été très rapide et Dolorès a accusé son mari de l'avoir à maintes reprises battue. Entre temps, elle a fait un premier épisode psychotique, il n'y a guère plus d'un an, soigné en clinique et sur lequel on n'a peu d'information. Il devait probablement s'agir d'une bouffée délirante de type paranoïde. Dolorès expliquait qu'elle avait été droguée par des membres de la maffia. Ils l'avaient un jour enlevée, et dans un coin

désert de la campagne tous les hommes présents l'avaient "sautée" avant de faire "sauter la voiture..." On l'avait ensuite forcée à se prostituer. Puis elle fit la connaissance de son ami, un kinésithérapeute pratiquant le massage oriental dans un cabinet ressemblant à une Garçonnière très exotique. Celui-ci lui est d'emblée très attaché et, devant les médecins auprès de qui il avait sollicité un entretien, il ne cache pas qu'il est azoosperme et impuissant, indiquant que son amour pour Dolorès était alors plutôt de type paternel, d'autant qu'il est bien plus âgé qu'elle. En bons termes avec les parents, il semble donc prendre Dolorès sous sa protection.

Dans les antécédents familiaux, peu de choses à signaler. Les parents sont en bonne santé. Le père est militaire de carrière et a appartenu à la Légion Etrangère, ce qui explique que la famille a fréquemment changé de résidence. Dolorès est d'ailleurs née en Allemagne, en territoire occupé par la France. Le père est ensuite allé en Algérie, mais on ignore si Dolorès y a également séjourné.

La mère, d'après tous ceux qui l'ont connue, est une personne "très bien" ; le ménage des parents a toujours été uni.

Dolorès a un jeune frère qui avait treize ans au moment de la première bouffée délirante. Il est probable que c'est donc ce frère qu'elle identifiait à son fils, tout en se donnant huit ans de plus pour rendre alors sa maternité compatible avec l'âge actuel de ce fils présumé.

Dolorès n'a en tout cas eu aucun enfant de son bref mariage et du point de vue sexuel, elle aurait été frigide.

Parmi les antécédents somatiques, on retient un rhumatisme articulaire aigu dans l'enfance, ayant laissé un souffle cardiaque sans gravité, puis plus tard, une cholécystectomie.

Dolorès a arrêté ses études très tôt, avant le B. E. P. C. et par la suite elle a obtenu un C. A. F. de coiffeuse. Elle n'en a cependant jamais profité pour obtenir un emploi de plus de quelques semaines avant son mariage.

Après son divorce, il semble qu'elle ait effectivement vécu d'expédients et, une fois passée la période de dramatisation délirante, elle avouera avoir pratiqué la prostitution *"discrètement pour payer ses dettes"*.

Peu avant l'hospitalisation d'avril 71, elle était "entraîneuse" dans un bar et c'est là qu'elle avait ressenti les premiers effets d'influence : il y avait en particulier une affiche montrant une belle femme nue qui, selon elle, était tout à fait elle ; c'était son corps qui était photographié, mais on en avait changée le visage "pour se payer sa tête"... Puis son comportement est devenu de plus en plus discordant, bizarre, inquiétant son entourage, jusqu'à ce que son concubin la fasse hospitaliser en urgence.

Au bout de trois semaines de traitement, l'état de santé de Dolorès s'améliore sensiblement. Les thèmes mégalomaniques et de filiation rétrocedent. Il lui arrive néanmoins de faire remarquer parfois que sa peau a foncé, qu'elle est plus basanée et que ses cheveux sont devenus plus noirs. Mais elle obtient rapidement sa sortie, retournant vivre auprès de son ami à S...

En novembre 71, nouvelle rechute : elle passe des journées entières à se regarder dans une glace, se maquillant outrageusement, se donnant des attitudes théâtrales de noblesse, se disant effectivement de haute extraction mais sans plus expliciter sa filiation. Elle a parfois un comportement très hystérique, se donnant un masque un peu snob au cours des entretiens. Mais la sédation rapide des troubles permet à nouveau une sortie rapide avec son concubin.

En décembre 74 elle quitte précipitamment S... pour se rendre en auto-stop en SUISSE. Elle est refoulée à la frontière pour défaut de pièce d'identité, puis elle est arrêtée par la police sur le bord d'une autoroute, alors qu'elle faisait un strip-tease en règle, ne gardant plus qu'un manteau de fourrure sur la peau !... Soignée quelques jours dans un Hôpital de la région pour ses troubles mentaux et une infection gynécologique, elle est ensuite transférée à LYON, dans le même service qu'auparavant.

Dolorès paraît toujours très préoccupée par son corps, réclamant à chacun la confirmation de sa beauté, (tout à fait réelle en l'occurrence) prenant toujours des poses allanguies, lascives, de séduction provoquante . *"j'aime plaire aux hommes, dit-elle, mais leur plaire seulement..."* Elle confie un jour un rêve, pour justifier l'observation qu'on avait faite qu'elle se réveillait la nuit en éclatant de rire : *"je vois un homme tout nu, marchant à quatre pattes, ses testicules bien en évidence... Je m'approche alors avec une paire de ciseaux pour les lui couper et j'éprouve une telle jouissance que je me réveille dans un grand éclat de rire..."*

A son arrivée, en décembre 74, Dolorès se sentait à la fois euphorique tenant des propos volubiles et érotiques, mais aussi très angoissée, s'interrogeant sur son identité : *"si je me prends pour une orientale, c'est que je suis mal dans ma peau... j'ai besoin d'être une autre..."* Elle passe des heures au lit ou devant une glace, se maquillant de façon trop voyante, alors qu'elle néglige tous soins de propreté. Elle raconte comment elle fut prise de panique, seule dans le studio de son ami, se sentant surveillée par la télévision, entendant des voix bizarres, sentant que les haut-parleurs de la chaîne haute fidélité se déclenchaient tout seul sans que l'amplificateur fût allumé... Elle a senti la présence de fils invisibles qui la téléguidaient et s'est alors empressée de fuir, essayant de rejoindre son père, en séjour quelque part dans le Jura.

Pendant des jours, elle ne cesse par ailleurs de dire que jamais elle ne retournera à X..., qu'elle déteste son amant et veut rompre définitivement avec lui. Puis quand celui-ci se présente enfin dans le pavillon, elle lui saute au cou, exige de lui sa sortie immédiate et obtient satisfaction.

Quelques semaines plus tard, elle envoie aux Médecins et Infirmières un faire part de mariage très curieux : c'est un dessin montrant deux potences face à face avec des pancartes indiquant le nom des personnages. En voici le texte très bref :

"Dolorès et X... seront pendus publiquement le mardi - avril 1975 en cette "Ile singulière". Ni fleur, ni couronne".

OBSERVATION N° 4

(-) JACQUES

Résumé : enfant légitime d'un couple qui a divorcé quand il avait 17 ans. Aîné d'une fratrie de 3 enfants.

Début de la psychose à 20 ans, au cours de son service militaire par l'apparition d'un délire à thème d'espionnage de préjudice, de persécution. Puis lors du 4^e séjour en milieu psychiatrique, à 25 ans, les thèmes de filiation illustre, de protection, associés à de nombreuses idées mégalomaniaques se manifestent dans un récit délirant très romanesque, sur un fond d'humeur hypomaniaque. Il se dit fils d'un général connu pendant son service, employé comme garde de corps à l'Elysée. Il croit faire partie des services secrets, du contre-espionnage, il se dit aussi auteur-compositeur-interprète de chansons, frère de grands artistes à la mode. Il s'attribue de nombreux dons avec en particulier celui de la télépathie et de la connaissance de la psychologie et de la psychiatrie.

oooooooooooo

Jacques, 25 ans, vient de lui-même à l'Hôpital Psychiatrique, en janvier 1975, parce qu'il se sent fatigué et prend des malaises. Il réclame une hospitalisation d'un mois, simplement pour se reposer. Il paraît pourtant très inquiet : *"les gens se balladent avec des couteaux. Il sont beaucoup plus agressifs qu'avant, surtout les Nord-Africains..."* Il se plaint que des gens parlent dans son dos et affirme qu'il est capable de communiquer par télépathie. Il croit qu'on peut également deviner ses pensées et, l'air entendu, il lance souvent : *"vous voyez ce que je veux dire..."*

Mais Jacques explique ensuite très bien que ses ennuis ont débuté il y a quelques années, lorsqu'il a appris que ses parents étaient en fait des parents adoptifs. : *"mes parents, c'est des parents nourriciers... Ils m'ont jamais parlé que j'étais de l'Assistance... Mes vrais parents c'est un peu un tranquilisant... On a pas de souci... (nouveau silence...) dans la famille, on me l'a eu dit que c'était pas mes vrais parents... (il s'arrête un instant, l'air nostalgique, puis continu) mais j'avais quatorze ans, j'ai pas voulu y croire... C'est un cousin qui me l'a dit..."*

Jacques est l'aîné de trois enfants. Il a une soeur, d'un an sa cadette, qui a récemment divorcé et s'apprête déjà à se remarier. Jacques lui est assez lié et à chaque fois qu'il quitte un emploi, il se réfugie chez elle, car il est brouillé avec ses parents. Il a très peu de relations avec son plus jeune frère, qui a 18 ans, et travaille assez loin, à la campagne.

(-) Observation du Service du Docteur BONNET. Hôpital du Vinatier à BRON.

"C'est normal qu'il se soit barré, dit-il à son sujet, car on ne peut pas s'adapter avec des parents adoptifs... Il n'y a pas de liens familiaux... On ne peut pas être bien chez des parents adoptifs... Ils ont bien sûr divorcé..."

Les parents ont en effet divorcé en 1968 (Jacques avait 17 ans).

La mère a 44 ans. Elle travaille dans le même Hôpital où est employée la soeur de Jacques. Elle fréquente un homme marié, et c'est cette liaison qui fut cause du divorce.

Le père, 49 ans, exerce le métier de mécanicien dans une petite ville de la région. "Mon père, je m'en fous !" répond laconiquement Jacques quand on l'interroge à son sujet.

Pendant son enfance, Jacques n'a jamais été très studieux ; il ne pouvait dit-il s'adapter à un travail imposé. Il passe d'établissement en établissement, toujours comme pensionnaire et décroche enfin son Certificat d'Etudes ; il entre à 14 ans comme apprenti-boulangier, puis à 16 ans comme apprenti-cuisinier. Il sera bientôt cuisinier et change très fréquemment d'employeurs, les quittant de son propre chef sans donner de motifs.

C'est en SUISSE où il travaille près d'un an que débute à bas bruit la maladie. Cela ne l'empêche pourtant pas de partir à 20 ans faire son service militaire. Mais au bout de quelques semaines, il doit être hospitalisé.

Le Psychiatre des armées note alors :

"Un délire évoluant depuis plus d'un an, à thème d'espionnage, de préjudice, de persécution et à mécanisme intuitif, interprétatif, avec automatisme mental, déréalisation et dépersonnalisation". Il présente aussi une symptomatologie cardio-vasculaire (douleur, palpitations) qu'il attribue à des sévices qu'il a subi : il faisait, dit-il, du renseignement... "Il était cuisinier chez un patron en SUISSE et au début et à la fin de son séjour on a essayé par tous les moyens de lui faire donner le secret de la fabrication de la maïzëna : on l'a drogué à la cocaïne... On lui faisait de l'hypnose, on l'empêchait de dormir, on lui faisait subir des tortures morales etc..."

Aucun antécédent somatique à part une amygdalectomie et une appendicectomie.

Jacques est réformé au bout de trois mois passés sous les drapeaux, et peu après il entre à l'Hôpital Psychiatrique de Y... où il est traité par Neuroleptiques, puis par cure de Sakel (20 comas). Il y séjourne d'août 71 à mai 72, puis d'octobre 73 à janvier 74.

A sa nouvelle hospitalisation de janvier 75, le délire semble s'être encore enrichi :

Il raconte qu'il a été perdu accidentellement en mer par ses vrais parents, à l'âge de 8 mois, et que ses parents l'ont cru mort noyé ou dévoré par les requins. En fait, après "sept jours de délire et de lutte contre la mort" il a échoué sur les Côtes Anglaises. Il avait un frère jumeau qui lui, a complètement disparu.

Mais Jacques, lui, a été recueilli par les autorités anglaises puis par la Reine Elisabeth, et rendu à la FRANCE. Il est alors confié à une Assistante Sociale et adopté ensuite par ses parents actuels. Jacques dit avoir appris la réalité de son adoption par la bouche d'un Juge, au moment où ses parents ont divorcé : à cette occasion, il avait été convoqué au Tribunal de Grande Instance.

Néanmoins quelques années plus tôt certains membres de la famille le lui avaient déjà révélé ; il ne voulait seulement pas y croire. Ses parents eux-mêmes ont toujours gardé le secret, alors qu'ils l'ont confié à sa soeur (adoptive elle-aussi tout comme le benjamin), au moment de son mariage.

Jacques explique aussi qu'il est rentré à 18 ans dans les services secrets :

"j'ai commencé au bureau des discrétions où j'ai travaillé pour le Président de la République, mais dans un rôle de discrétion... C'est à dire que je m'occupais de sécurité... pour les voyages, les transports... Parce que je suis très fort, alors ils m'ont donné un boulot pour le Renseignement, parce que je suis très fort... Mon cerveau capte facilement, vous voyez... je comprends très bien... Alors je m'occupais... je faisais des travaux comme ça !... et ça faisait heu... j'étais crevé mais de toutes façons à 20 ans, j'étais Commis d'Honneur de la Garde Diplomatique... Et puis je suis rentrée au bureau du S. D. E. C. E. puis j'ai fait le 2ème bureau, ensuite les Renseignements Généraux et puis la D. S. T.... C'est compliqué mais à la longue on s'y fait très bien et je sais que je ne m'en passerai plus...

- et ça consiste en quoi votre travail ?

- une surveillance... Je surveille tout ce qui peut arriver, la politique, si vous voulez... Le renseignement ça touche à tout... Ça touche la police, les rapprochements de forces, où se trouvent les drogués, le banditisme... Pas mal de choses... Ça touche à la Psychiatrie, ça touche à la psychologie, ça touche à tout... Ça comprend beaucoup de choses, quoi... Il faut être capable de l'étudier... Y a des gens qui ont pas le droit d'y toucher... Il faut connaître pas mal de choses scientifiques... Je connais la psychiatrie mais je connais pas les termes médicaux... Je connais la Psychiatrie mais enfin... les phénomènes qui se produisent, les moments où ça peut se faire, la façon de réagir... tout ça !... Tout ça, c'est un phénomène naturel très puissant, mais qui est délicat à capter...

- Et vous le captez comment ?

- Par une impression... des sons... des voix, des... c'est mêlé... Finalement, il faut trouver la bonne voie quoi ! ... Ca dépend... ce que le cerveau peut contenir. Ya des gens qui ont coefficient intellectuel très faible et d'autres qui peuvent avoir une capacité intellectuelle plus forte...

- meum...

- Ca c'est... enfin bref ! dans tout ça, c'est capté par champ magnétique si vous voulez... C'est par débrouillage. Ca marche un peu comme les radios. Le cerveau, c'est un peu comme une radio...

Interrogé sur les voix, il répond de telle sorte qu'il ne paraisse pas s'agir d'hallucinations auditives. Puis il continue à expliquer qu'il communique avec ses chefs par transmission de pensées.

Au cours de son service militaire, il a, dit-il, par ailleurs, rencontré son véritable père, le commandant CH..., devenu depuis Général, ainsi que sa femme, sa mère, qui est Corse, ainsi que ses autres frères. Mais à cette époque, il ignorait qu'il se trouvait ainsi dans sa véritable famille par le sang. Jacques ne l'a su qu'après le Service :

"On me l'a dit comme ça... par les liaisons qu'on a...

- dans le cadre du Renseignement ?

- Ouais ! Ouais ! parce que ça ne se perd pas... il y a toujours des signes qui restent... C'est justement ce qui est... parce que, tu vois, dès que j'ai commencé à... à... à retrouver mes vrais parents... j'avais un état physique heu... plus évolué (il a l'air à la fois ému et rayonnant de plaisir en parlant). C'est à dire que je me sentais pas embarrassé pour étudier... Heu pour... vous savez bien... j'arrivais à comprendre... à faire des tas de trucs que je faisais pas avant... et là (à l'Hôpital) eh bien je fais rien du tout...

- C'est à une période où vous étiez en pleine forme alors, que vous l'avez su ?

- oui !...

- comme une sorte de prémonition ?

- qu'est ce que ça veut dire ça ?

- eh, bien comme si vous vous doutiez que quelque chose d'important allait vous arriver...

- oui, on le sent ! oui comme vous l'avez dit on le sent, ça compresse hein ?

- meum...

- c'est une drôle de force, une force... plus que la force intellectuelle... une force physique... c'est une force

incroyable, hein ?...

- meum... (silence) ... et depuis, vous avez revu votre père ?... Non ?... vous l'avez su comme ça, après coup, mais vous n'avez pas eu l'occasion de le revoir ?...

- Non, j'attends que ça fasse quelque chose...

- vous pensez que vos parents le savent que vous êtes en vie ?

- Oh, je me dis, vu que je dois monter à la radio... j'ai des frères qui sont dans le métier, alors..."

Jacques laisse entendre que ses parents le reconnaîtront quand il sera célèbre.

Il est en effet persuadé qu'il aura bientôt une grande renommée comme artiste. Tout est déjà prévu d'avance, c'est tout programmé, dit-il, et d'ailleurs il y a bien au moins cinq ans qu'il écrit des chansons, mais sans les interpréter.

- "vous avez déjà chanté ?

- non jamais, ça ne m'intéresse pas de faire ça en amateur, tu comprends, c'est pas la peine quoi... de s'esquinter...

- et vous écrivez quoi, comme chanson ?

- heu, j'écris beaucoup de... heu... je fais un peu de tout. J'ai fait des rocks, j'ai fait des slow, j'ai mis des poèmes en musique, des chansons aussi... j'en écris à Pierre PERRET maintenant...

- ah, bon !

- ouais : "c'est bon pour la Santé" vous connaissez ?

- meum ?

- J'ai écrit à DUTRONC, j'ai écrit à Jean GABIN aussi... la chanson "des Mots"... et puis j'ai écrit le "Gentil-homme Cambrioleur" à Henri (sic) DUTRONC...

- vous avez fait des études musicales ?

- Non, heu... pas bien vous savez...

- vous écrivez la musique ?

- non pas vraiment, c'est à dire que je donne la pensée et puis après c'est retraduit chez d'autres gens qui font le travail... heu... manuel... C'est fait comme ça !...

- Mais vous composez comment la musique ? Vous avez...

- Non, Non ! comme ça !... Elle me vient comme ça. C'est à dire que je fais des rapprochements de sons et quand j'ai fini les rapprochements de sons, ça fait une musique impécable !"

Jacques se dit d'ailleurs extrêmement rapide pour la confection des chansons : ce que les autres font en une semaine, lui le fait en une Heure...

Mais il en a assez d'écrire pour les autres ; il est appelé à entrer directement dans le Show-business ! Son frère jumeau fait partie d'un groupe célèbre de musique "pop". Son frère aîné, c'est Lino VENTURA ; ses autres frères sont Johnny HALLIDAY, Eddy MITTCHEL, Pierre PERRET...

"On est tous des frères... Mais on est obligé dans ce métier de prendre des pseudonymes... et de faire des combines incroyables !... Mon nom de cinéma pour plus tard c'est Jacques VENTURA... C'est moi qui ait fait le plus de scénario d' "Un homme dans la ville"... je suis milliardaire, mais je n'ai pas encore touché un rond... et des ronds, il m'en faut..."

Tout au long de son hospitalisation, Jacques est naturellement par les uns ou les autres interrogé sur cet argent, dont il parle sans cesse, et qu'il espère encaisser. Il répond invariablement :

"J'attends que les fonds se débloquent... de la banque. Ce sont mes hommes d'affaires qui s'en occupent..." ou "ça va me tomber dessus... parce que tout est programmé sur cinq ou six ans..."

Et il est très pressé de quitter l'Hôpital pour se rendre dans une maison de radio ou de télé. Il lui faut partir car il doit mettre en route son matériel de sonorisation. C'est d'ailleurs lui qui a inventé la stéréophonie, les mini-cassettes, les juke-box, etc...

"En technique je suis très fort, même sur les radars... C'est pas difficile à comprendre. La stéréo marche même pas à 25 % de ce qu'elle devrait marcher... (long silence) J'aimerais bien me reclasser..."

Quelques jours plus tard, Jacques réaffirme qu'il a besoin de liberté pour son inspiration et que le garder ici c'est mauvais. Il écrit pourtant un court article sur les rapports entre la psychiatrie, l'espionnage, la police et la politique, ainsi que sur le rôle dans chaque domaine du magnétisme et de la télépathie, signalant d'ailleurs qu'elle est originaire du Thibet.

Environ quinze jours après son entrée, sa soeur puis sa mère viennent lui rendre visite.

La soeur fait état de ses hospitalisations antérieures et insiste sur le fait qu'il ne suit habituellement pas ses soins de post-cure. Il change sans cesse de places et "quitte ses employeurs quand il en a marre". Il se réfugie alors chez elle avec tout son linge sale, réclame des cigarettes et de l'argent (elle ne lui en donne pas beaucoup car il le gaspille en un clin d'oeil).

Tout récemment il est arrivé très fatigué, les yeux hagards, comme drogué, tenant des propos insensés : qu'il écrivait des chansons, qu'il avait des millions... Il est resté peu de temps chez elle et elle ne l'a pas revu. Elle ignorait qu'il s'était rendu à l'Hôpital.

La soeur donne surtout une information essentielle, en certifiant que son jeune frère, Jacques et elle-même sont bien les enfants légitimes de ses parents et qu'il n'y a aucune raison d'en douter ! Elle confirme que leur père et mère se disputaient sans cesse, que la mère a toujours été "personnelle" et qu'elle "mène sa petite vie seule" après avoir dilapidé, dans les suites du divorce, tous les biens hérités de ses parents, des paysans. Elle laisse désormais ses enfants se débrouiller seuls et garde une certaine distance vis à vis de Jacques, qui s'est montré agressif envers elle, la frappant même parfois. Un jour, il a cassé les volets de sa maison. Il n'arrêtait pas de lui réclamer de l'argent. Quant au père, sur lequel elle ne donne aucun détail, il met Jacques à la porte dès qu'il se présente.

D'après sa soeur, Jacques est un garçon renfermé sur lui-même, secret mais très affectueux ; avec elle, il est très gentil. Il n'a jamais eu de copains ni de fréquentations féminines. Il parle de se marier mais ne voit jamais aucune fille. La soeur pense "qu'il doit avoir un complexe de ce côté". Tandis que son plus jeune frère, cuisinier également, a beaucoup de camarades filles et garçons, il va très bien et a toujours été bien d'aplomb.

On note aussi au passage, dans le récit de la soeur, qu'elle doit épouser un ingénieur électronicien, et que ce fait ne doit pas être étranger à certains thèmes du délire de Jacques.

La mère, entrevue un autre jour, corrobore les dires de sa fille et, tout comme elle, elle a observé que Jacques tient toujours des propos parfaitement sensés en présence d'étranger, alors que seul avec les membres de sa famille, il se met à dire des bêtises, annonçant qu'il va épouser une anglaise, qu'il écrit des chansons, possède des millions, va acheter une Rolls-Royce, etc...

La mère signale aussi qu'il y a deux ans, alors qu'il venait d'acquérir une petite voiture, Jacques a eu un grave accident de circulation, et que son passager, un camarade cuisinier, a été tué. Il a eu un retrait de permis de conduire et a été condamné à une amende qui, selon la mère, n'a jamais dû être payée. A aucun moment Jacques n'en a dit mot ; mais à la lumière de cette information, on peut imaginer qu'il pourrait y avoir une corrélation entre ce fait et son travail secret de veiller sur la sécurité de la circulation, pour les déplacements de ministres, ses incessants contacts avec les commissariats dont il fait état dans son délire...

En quelques semaines, après avoir littéralement "saturé" de ses histoires tout le personnel de son service, Jacques se calme progressivement et son état hypomaniaque ainsi que son délire mégalomane s'atténuent. Il quitte l'Hôpital au bout d'un mois et demi, puis il fait plusieurs rechutes successives sur un mode très semblable, avec à peu près les mêmes thèmes délirants. En l'espace d'environ quinze mois, il séjournera cinq ou six fois pour quelques jours ou quelques dizaines de jours. Il change plusieurs fois d'emploi et même de métier et actuellement il semble bien stabilisé, suivi régulièrement en secteur.

Il m'a été donné d'avoir une brève entrevue avec lui et il s'est assez librement exprimé. Les dialogues précédents ont d'ailleurs été extraits de cet entretien (enregistré).

A un moment donné il me demande à brûle pourpoint :

- "vous avez un pouvoir vous, sur l'adoption ?"

Je lui dis que non mais lui donne quelques renseignements sur les conditions et les procédures. Il semble les écouter distraitement et quand je dis que c'est en tout cas assez long, il enchaîne :

- "c'est long ! oui... En tout cas ça ne me ramène pas... Moi, j'ai été perdu, moi... J'ai tombé en mer... J'ai une tombe ! Les parents m'ont cru mort longtemps... J'ai... j'ai... J'ai été perdu dans un accident... J'ai tombé en mer et j'ai tenu le coup, tenu le coup..."

J'essaie d'obtenir des précisions mais il ne sait ni quand, ni en quelles circonstances, ni à quel âge : vers deux - trois mois, avance-t-il, contre "huit" signalé à l'entrée et "deux ou trois ans" plus tard. Il reparle par contre du déplacement de la Reine Elizabeth, venue spécialement l'accueillir. Puis il ne cherche guère à donner de détails sur sa petite enfance...

A un autre moment il se montre très agressif à l'égard de ses parents :

- "quand on fait des conneries comme ça, on pourrait bien réfléchir... à ce moment là on n'a qu'à pas se marier..."

Cette réflexion m'a paru concerner plus le fait de faire des enfants que le divorce mis alors en avant dans le discours.

Jacques est en tout cas particulièrement réticent pour parler de son père, disant qu'il n'avait pas le même caractère ; il est un peu moins réservé au sujet de sa mère, mais avec émotion et même une grande gêne, il relève son infidélité...

Sur ses parents imaginaires Jacques reste presque coi. Il signale incidemment en parlant d'autre chose que son père est allé en Indochine et qu'il connaissait le Général de Gaulle. Il est sûr qu'il a dû le "pistonner" pour entrer à l'Elysée comme Garde du Corps de De Gaulle, puis de Pompidou. Jacques laisse entrevoir aussi vaguement que son père imaginaire pourrait bien lui assurer une protection occulte.

Tout au long de son discours, il garde aux lèvres un sourire de satisfaction malicieuse ou, par moment, d'exaltation lyrique. Parler de ses parents imaginaires est très visiblement pour lui une grande joie.

Mais parfois il se montre soucieux devant l'ampleur de la tâche qui l'attend pour qu'il puisse se révéler à eux.

Il devient alors angoissé :

- "ça me travaille, ça me coupe le sommeil, enfin tout ça... c'est un travail qui... c'est très long... si vous arrivez à tout comprendre d'un seul coup et que votre coeur lâche... Il faut ça se fasse en plusieurs fois... on a pas toujours l'éveil... l'éveil qu'on a dans le sommeil hypnotique..."

Ainsi les parents imaginaires sont pour Jacques une source incroyable d'énergie comme il l'explique à plusieurs reprises de manière à peine voilée. Mais en même temps il a peur que le contact brutal avec de tels parents, des parents si grandioses, n'entraîne un grand choc et qu'il ne tienne pas le coup. C'est bien ce qui le travaille, avoue-t'il, d'autant qu'il est rentré à l'Hôpital pour des malaises ; d'où cette réflexion : si donc, sous le choc, le coeur lâchait ?

Que va-t-il également se passer quand il se verra lui même dans son nouveau personnage ? Car il doit rencontrer dans le show-business son frère jumeau, son double qui a disparu en mer et qui est réapparu dans la chanson. Lui-même d'ailleurs est mort (il a une tombe dit-il) et il a été en quelque sorte ressuscité grâce à la Reine Elisabeth et confié ensuite à ses parents adoptifs. Le thème du double (qui bien sûr est dû au clivage de Jacques en deux personnages, celui qui agit dans le réel et celui qui est le héros de son récit imaginaire) trouve encore son illustration dans la réalité : il existe un double auquel il aimerait s'identifier (il se donne d'ailleurs un frère aîné, donc désire être un cadet), c'est son frère junior cuisinier comme lui, et qui, lui accepte sa filiation réelle, sans tomber malade, grâce à une fuite que Jacques approuve. Il y a aussi ce camarade également cuisinier qu'il a tué dans un accident d'auto, et dont il refuse de payer la dette due à la mort. Car Jacques aussi est déjà mort, il a une tombe et "en tout cas ça ne me ramène pas".

A quoi ? A la vie, à la vie réelle, ce qui l'obligerait à accepter sa filiation légitime. Il préfère l'adoption et le recours à l'imaginaire. Son récit est avant tout une manière de se venger de ses parents : c'est d'ailleurs devant eux qu'il est le plus prolixe et qu'il se donne le plus de richesse, comme pour susciter leur envie et déclencher leur jalousie.

A noter aussi l'entrée, avec son récit imaginaire, "dans le secret des Dieux". Il est au courant de tout par les Renseignements, et la Scène Primitive apparaît fréquemment en perspective : ainsi les "rapprochements de sons qui font une musique formidable", une musique qu'il engendre par la tête, laissant à des employés sous ses ordres le soin de faire "le travail manuel"... C'est par la tête aussi qu'il sait tout grâce à la télépathie qui lui permet de communiquer avec ses chefs. Il est ainsi en contact direct, par fil direct, comme en quelque sorte par filiation directe, avec ceux qui ont le pouvoir.

Dans la production romanesque de Jacques se combinent des récits se rapportant aussi bien à Moïse (sauvé des eaux) qu'à des héros d'espionnage (comme "S. A. S. Son Altesse Sérénissime") ou à des biographies de vedettes remaniées par des impressarios sur la pochette d'un disque-tube.

Ce délire est vécu sur un mode d'exaltation et il remplit véritablement un rôle thymo-analeptique. Comme pour Anne, il est noté dans le dossier de Jacques une anecdote selon laquelle lorsqu'on lui a certifié qu'il n'était pas fils adoptif mais bien fils de ses parents jugés par lui "nourriciers", il a pâli et fait un malaise.

A remarquer aussi qu'en ce qui concerne l'argent, Jacques a deux filiations qu'il utilise : la filiation réelle grâce à laquelle il réclame sans cesse des subsides, c'est-à-dire pour lui son dû (notamment il réclame de l'argent à sa mère qui a dilapidé son patrimoine), et une filiation imaginaire mégalomaniacale qui le couvre de millions sans qu'il ait besoin de rien demander.

Pour Jacques la dette de filiation ne fonctionne que dans un sens : on lui doit tout et faute de recevoir son dû de ses parents réels, à qui il reproche la "connerie" de l'avoir mis au monde, il s'en trouve d'autres plus généreux envers lesquels il n'existe pas d'autres devoirs que de se montrer fort et doué. Ainsi Jacques annule-t-il sa dette de filiation vis à vis de sa famille réelle et cherche-t-il à satisfaire un Père Idéal mégalomaniacal grâce auquel il devient à son tour omniscient et omnipotent.

OBSERVATION N° 5(-) MARIA

Résumé : Fille légitime d'un couple uni ; seule fille et dernière d'une fratrie de 5. Début de la psychose vers 16 ans, avec ensuite de nombreux séjours à l'Hôpital Psychiatrique. Après une période assez longue de stabilisation, un délire éclate brusquement en février 76, à l'âge de 38 ans, alors que la mère est malade : elle déclare que sa mère n'est pas sa mère et que ses parents sont des étrangers. Evolution en quelques semaines vers la critique de cette courte phase de déni de sa filiation réelle.

oooooooooooooooo

Maria est née en 1938 dans une famille d'origine espagnole. Elle est la dernière enfant et la seule fille. Elle vit avec ses parents, assez âgés l'un et l'autre et son frère aîné, toujours célibataire à 54 ans. Ses trois autres frères sont mariés. Toute la famille est en bonne santé mais on note qu'un oncle et un grand-père ont jadis été internés.

Maria a été hospitalisée en milieu psychiatrique sept fois entre 1954 et 1960, ne ressortant chaque année que pour quelques mois.

Au début, il s'agissait de phénomènes impulsifs avec crises clastiques (bris de vaisselle, violences à l'égard des parents), exhibitionnisme à minima ou au contraire pudeur exagérée. On avait retenu dans le déclenchement de la maladie, le rôle du décès d'une grand-mère un an auparavant, et Maria évoquait parfois à ce sujet une scène qui l'avait impressionnée, dans laquelle elle se voyait encore obligée d'embrasser le cadavre. Il y avait eu aussi une amourette déçue sur laquelle le dossier n'apportait aucune précision.

Les thèmes sexuels revenaient souvent dans ses discours, et Maria extériorisait tour à tour le désir de devenir religieuse ou, surtout en présence de sa mère, fille-mère. Elle aimait beaucoup choquer ses parents et on lui trouvait "un comportement *"libertaire"*, quelque peu *"anarchiste"*.

Quelques mois plus tard, elle était rentrée chez elle, puis rapidement, après avoir beaucoup maigri, elle avait fait une rechute ; elle présentait alors un tableau de catatonie avec mutisme total.

A la seconde rechute elle était au contraire plutôt maniaque, manifestant une grande agitation psychomotrice, avec chants religieux, appels incessants, agressivité, fugues induisant "des situations de jeu de gendarmes et voleurs".

(-) Observation du Service du Docteur BALVAY - Hôpital du Vinatier
BRON

Elle avait en même temps une boulimie impressionnante et avait acquis une énorme obésité qu'elle conservera d'ailleurs toujours par la suite, malgré d'épisodiques et importantes variations de poids.

Dans l'ensemble elle présentait une forme bien classique de schizophrénie avec un début de type plutôt héboïdophrénique.

Elle fit ainsi de nombreux séjours, régressant parfois énormément, au point d'avoir un comportement franchement infantile : il fut un temps où elle ne voulait se coucher que si on venait l'embrasser et le border dans son lit, supportant très mal que les infirmières s'occupent d'autres patientes.

A partir de 1960 et jusqu'en 1972, elle connut une période de stabilisation de son état. Elle eut simplement, par épisodes une oscillation de l'humeur, avec alternance d'états dépressifs et d'états hypomaniaques, ne nécessitant cependant pas l'hospitalisation. De temps en temps il lui arrivait de redire qu'elle voulait être fille-mère mais n'avait en fait aucune vie sentimentale.

Elle vivait avec ses parents et son frère aîné, se faisait régulièrement suivre en consultation tous les trois mois, jusqu'au départ en retraite de son Psychiatre. Elle resta alors près de trois ans sans voir de spécialiste.

A la fin du mois de février 1976, elle fit une rechute assez spectaculaire, à l'occasion d'un accident touchant sa mère (fracture de jambe). Elle affirmait à qui voulait bien l'entendre que *"son père et sa mère ne sont pas les siens, et qu' elle veut retrouver sa maman infirmière qui la fera se reposer"*.

A son arrivée à l'Hôpital elle avait *"un air butté avec des attitudes hallucinatoires ; les idées délirantes de filiation sont exprimées d'emblée ; des hallucinations auditives y seraient pour quelque chose : "on lui parle de temps en temps à la télé... "on lui dit que" etc..."*

Pendant près d'un mois elle reste convaincue que ses parents sont simplement nourriciers et qu'elle connaîtra bientôt "les vrais". D'ailleurs, *"le Cameroun et le Massachussets vont aider les juges qui vont décider si elle doit s'appeler M... (son nom de famille) avec ou sans "S"... ça demande une semaine..."*

Un jour, rencontrant le médecin, elle désigne une personne qui séchait la coiffure d'une autre malade en disant *"la fille qui coiffait, ce sera ma soeur"*.

Il semble par ailleurs qu'à travers son délire se manifeste une certaine mésentente avec le frère aîné. Elle déclare cependant que lui aussi partage son opinion au sujet de leurs parents, qui sont certainement adoptifs. Elle implique aussi un voisin dans son histoire délirante. Dans l'ensemble il est surtout question que la justice règle l'affaire une fois pour toutes en désignant ceux qui sont ses véritables parents.

Mais au bout d'une quinzaine de jours elle se montre moins catégorique et "admet avoir reçu la visite de sa famille de loin". Les M... sont "des gens qui la gardent... elle a été violée... C'est Maraine J... qui doit déterminer si elle sera P... (un nom espagnol) ou M..." (un nom du quartier de la ville). Puis elle reconnaît s'être "trompée au sujet du Cameroun et du Massachussets" et qu'en fait "on lui a enjoint de dire la vérité en second".

Quelques jours plus tard, interrogée sur sa filiation elle répond de manière très agressive à l'interne : "c'est à ma mère de décider si elle me reconnaît comme sa fille ou non !"

Son état s'améliore assez rapidement et elle sort finalement le 1er avril, à la demande expresse d'un de ses frères avec qui elle avait l'habitude depuis environs 10 ans de travailler sur les marchés, et qu'elle paraît bien reconnaître en tant que frère.

Mais elle ne critiquera véritablement son délire qu'un mois plus tard, au cours d'une consultation, déclarant qu'elle s'était trompée quand elle pensait que sa mère n'était pas sa mère, et elle rajoute alors en guise d'explications, "cela parce que je me sentais coupable". Il n'est hélas pas possible de lui faire préciser plus ses sentiments et sa pensée à ce sujet.

OBSERVATION N° 6(-) PAULETTE

Résumé : fille de l'Assistance Publique élevée par une femme seule. Epouse un garçon de l'Assistance Publique dont elle a eu l'occasion de s'occuper comme malade en travaillant dans un Hôpital. Union heureuse ; elle a trois filles. Premier épisode probablement psychotique à 32 ans. A 37 ans, en septembre 1968, se manifeste une brutale activité délirante avec impression de devinement et de divulgation de ses pensées et de ses actes, idées interprétatives de persécution, mais également de filiation illustre : elle pense être la fille de De GAULLE. Elle critique cependant assez vite ce délire et présente, par la suite, essentiellement des troubles thymiques (soit hypomanie, soit dépression chronique associée alors à la crainte permanente de se retrouver un jour seule au monde).

oooooooooooooooooooo

Paulette a été abandonnée dès sa naissance, en 1931. Elle ne sait absolument rien de sa famille naturelle. De deux à quatorze ans, elle a vécu chez une nourrice, une femme veuve qui faisait des ménages. L'enfance est décrite par l'intéressée comme fortement marquée par les difficultés matérielles, la pauvreté, la mauvaise scolarisation. Elle travaille dès le plus jeune âge et ne peut devenir infirmière comme elle l'a toujours souhaité. Elle est aide-soignante dans un Hôpital quand elle fait la rencontre d'un homme, monteur en chauffage central, alors malade. Elle s'occupe plus particulièrement de lui, et bientôt l'épouse. Il est lui aussi orphelin et de l'Assistance Publique. Elle a, par la suite, trois filles qui ne posent aucun problème particulier.

Paulette fait un premier séjour en Clinique Psychiatrique en 1963 pour "dépression nerveuse", en fait, plus probablement, un premier épisode délirant accompagné d'une tentative de suicide.

En septembre 1968 éclate brutalement un délire avec automatisme mental, syndrome d'influence, impression de devinement de la pensée, hallucinations auditives et visuelles, état d'agitation avec, en particulier, conduite obsessionnelle de nettoyage incessant de son domicile.

Après une période où elle n'accepte guère de parler d'elle en raison d'une réticence indiquant bien qu'elle est convaincue que son interlocuteur est parfaitement au courant de ce qu'elle pense, elle extériorise des idées interprétatives de persécution et surtout de filiation illustre :

"Je suis de l'Assistance Publique mais grâce à la télé j'ai retrouvé mes parents. Mon père c'est le Chef de l'Etat, le Général DE GAULLE. Ils m'ont laissée tomber quand j'étais petite parce que j'étais sotte. Il veulent bien me reprendre à condition que je sois bien calme".

(-) Observation du Service du Docteur BROUSSOLLE - Hôpital du VINATIER BRON.

Elle assimile son hospitalisation à une punition : " ce qui se passe chez moi, ça passe à la télé. C'est pour me punir qu'on m'a envoyée ici".

Tout le monde est au courant de ce qu'elle fait où qu'elle soit, de tout ce qu'elle dit ou pense :

"C'est tourné d'une autre façon mais je comprends. C'est par des fils électriques... Il y a des caméras. En 63, ça s'est passé de la même façon mais seulement je ne l'avais pas compris comme maintenant. Vendredi soir le docteur est venu sans que mon mari le prévienne ; ça s'est fait par fils électriques. Les gens devaient savoir ce qui se passait. D'ailleurs, ça continue tout ce que je fais ici ça se voit".

Elle confie un jour à une infirmière :

"Je suis orpheline mais c'est le Chef de l'Etat qui est mon père. Pour le moment il ne s'occupe pas de nous car il faut que tout marche bien et droit à la maison, pour qu'il se révèle ; je le sais par la télévision ; il y a des fils électriques branchés à la maison et tout ce que je fais on le sait. Je ne veux pas rester longtemps ici, car il faut que je m'occupe de mes petites filles".

Elle explique à nouveau que son hospitalisation est une punition infligée par son illustre père. Et ce père "il faut que je le mérite" dit-elle.

Cet épisode est jugulé en environ trois semaines par un traitement neuroleptique, et elle sort peu après.

Lors d'un retour en consultation, elle critique fort bien son état antérieur et justifie sa conduite délirante comme logique compensation de ce qu'elle ressentait comme une tare originelle : d'être de l'Assistance Publique.

J'ai toujours souffert d'avoir été de l'A. P., alors je me suis trouvée une famille : DE GAULLE. Et on venait me chercher pour aller en Amérique. J'avais tout préparé à la maison, les paquets les armoires ; et j'étais prête pour la télévision et le départ. Je faisais signe aux avions qui passaient pour leur dire que j'étais prête. Je tenais tout impeccable chez moi parce que la France entière devait être le témoin de ma propreté : j'avais l'impression qu'on me reprochait d'être sale".

Paulette a fait par la suite plusieurs épisodes hypomaniaques qui ont nécessité des hospitalisations de courte durée. La première rechute semble avoir été motivée par la découverte d'une maladie de coeur chez son mari, et les suivantes par des arrêts intempestifs de son traitement. Paulette n'a jamais refait de délire de filiation mais à chaque nouveau passage à l'Hôpital, ne serait-ce qu'en consultation, elle explique combien il est dur d'être orpheline, sans avoir jamais rien

su sur sa famille, et de songer que ses filles n'ont jamais eu de grands-pères, grands-mères, ni cousins.

Et actuellement, depuis plusieurs années, il existe plutôt un fond dépressif quasi-permanent, avec de fréquents retours de la crainte obsédante de se retrouver un jour seule, sans famille.

Dans cette observation il faut noter cette impression de tare que laisse à la malade sa situation d'orpheline et d'assistée. Elle ne peut pas se départir de l'idée qu'elle pourrait à nouveau redevenir seule au monde, et d'ailleurs l'annonce de maladie cardiaque chez son mari, provoque une rechute.

A remarquer aussi cette impression de devinement de la pensée qu'elle ressent au cours du syndrome d'influence qu'elle a présenté. Tous les fils électriques dont elle parle matérialisent cette transparence pour autrui, de ses pensées et de ses actes.

Elle se sent coupable d'être sale, ce qui correspond aussi à la culpabilité d'être seule, abandonnée comme une vulgaire déjection, parce que sotte. D'où également son obsédante activité compulsive de propreté, pour se justifier à l'égard des autres et attirer l'attention bienveillante de son illustre père, du père de tous les français le célèbre Chef de l'Etat : *"il faut que je le mérite"* soupire-t-elle en écho à une autre pensée, en négatif de la précédente : *"je n'en ai pas eu (de père) parce que je ne l'avais pas mérité, j'étais sotte"*. C'est une véritable épreuve de reconnaissance qu'elle s'impose vis à vis d'un Père Idéalisé dont on devine l'aspect tout-puissant mais aussi sadique à son égard (il l'a abandonnée, elle doit le reconquérir).

Incontestablement le délire vient ici lui donner une lueur d'espoir, au moment où elle est prête à entrer dans une grave dépression. De même les états maniaques, ou plutôt hypomaniaques ultérieurs sont autant de barrages à cette dépression qui finit malgré tout par l'envahir, avec comme thème principal de la plainte : la peur d'être à nouveau seule qui résume son irréparable manque, son absence de filiation connue.

OBSERVATION N° 7(-) MIRELLA

Résumé : fille unique, probablement naturelle, née en Italie. Elle ignore l'identité de son père, a très peu connu sa mère et sa grand-mère maternelle. Elle est élevée depuis le plus jeune âge dans un orphelinat religieux, en Italie d'abord, puis en France. Vers la trentaine, elle épouse un jeune homme de 18 ans, alors qu'elle est enceinte de lui. Mésentente conjugale se soldant au bout de 4 ans par l'abandon du foyer par le mari. Lequel part en Afrique et meurt peu après.

Début des troubles mentaux, vraisemblablement au moment du veuvage, mais la psychose ne se manifeste ouvertement qu'à l'âge de 43 ans, tandis que son fils à 13 ans 1/2 : elle se dit Reine de France et présente un syndrome d'influence, exprime des idées de grandeur ainsi que de persécution, de la part notamment de son fils (avec parfois déni de sa maternité). Il s'établit bientôt des relations mère-fils très pathologiques, émaillées de nombreux incidents et passages à l'acte divers. Tantôt relations très fusionnelles, tantôt haine avouée s'accompagnant de coups et blessures. Le fils s'avère être un dangereux psychopathe, alcoolique, faisant aussi parfois des épisodes psychotiques. Quant à la mère elle connaît de nombreuses rechutes au cours desquelles, elle réaffirme parfois qu'elle est de descendance royale.

oooooooooooooooo

Mirella, 55 ans, est veuve depuis près de 20 ans. Elle vit habituellement seule mais aussi, parfois, en compagnie de son fils, 26 ans 1/2, pendant les courtes périodes où il n'est pas en prison ni à l'Hôpital Psychiatrique. Car son fils a acquis une redoutable célébrité, comme délinquant violent, alcoolique dangereux, faisant aussi des épisodes psychotiques ; il a commis de nombreux vols et d'innombrables actes anti-sociaux. Il est d'ailleurs bien connu de toutes les administrations de la région, et il fait généralement aussi peur au personnel de la prison qu'à celui de l'Hôpital Psychiatrique.

Mirella est, quant à elle connue de l'Hôpital du Vinatier depuis son premier internement en 1964, alors qu'elle extériorisait un riche délire de grandeur et de filiation royale.

Elle y est revenue depuis un grand nombre de fois, pour des rechutes psychotiques ou simplement pour se mettre à l'abri des sévices de son fils.

Ses relations avec lui sont en effet assez orageuses : elles vont de grandes effusions affectueuses, laissant même entrevoir d'authentiques

rapports incestueux, jusqu'aux plus violentes disputes, la mère se faisant rouer de coups par son fils, lequel l'oblige aussi à le servir en esclave, tout en la dévalisant de ses dernières économies. Mais quand Mirella n'en peut supporter d'avantage, elle vient chercher refuge à l'Hôpital, jusqu'à ce que son fils soit remis en prison, à la suite d'un nouveau délit. Cela habituellement ne tarde guère. Elle réclame alors sa propre sortie, pour venir régulièrement lui rendre visite, s'occuper de son linge et rêver encore de relations idylliques avec lui, même si par ailleurs elle se plaint qu'il soit le démon incarné, à cause de sa méchanceté envers elle. Puis elle abandonne son traitement et se remet à délirer, tandis que lorsque son fils sort de prison, elle ne délire plus du tout mais se fait régulièrement "passer à tabac". C'est toujours à peu près la même séquence des événements qui se répète ainsi depuis plusieurs années.

Mirella est née en 1921 dans le Sud de l'Italie. Elle a été abandonnée par sa famille à l'âge de quelques mois, et a été élevée jusqu'à sa majorité par une même communauté de religieuses, d'abord en Italie jusqu'à l'âge de 13 ans, puis à LYON, où elle semble avoir été conduite avec plusieurs de ses compagnes orphelines. Elle a appris la couture, la broderie, les arts ménagers et, quand elle quitte l'orphelinat elle occupe diverses places d'ouvrière, tout en logeant dans de modestes chambres meublées.

Vers 30 ans (le dossier mentionne 27 ans, mais c'est sans doute une erreur), elle tombe enceinte d'un jeune-homme de 18 ans ; il s'agit du fils de la patronne d'un restaurant qu'elle fréquente. Ils se marient pour "régulariser" la situation, mais le couple ne s'entend guère. Le mari, qui s'adonne à la boisson, finit par fuir. L'enfer conjugal au bout de quatre ans, en s'engageant dans l'armée. Peu après il meurt brusquement, en Afrique, à l'âge de 25 ans, d'une cause inconnue de la famille. Mirella, qui auparavant avait de toutes manières définitivement renoncé à rejoindre son mari là-bas, touche alors une petite pension militaire de veuve de caporal-chef.

Le veuvage a probablement dû déjà ébranler l'état mental de Mirella. A cette époque, elle s'est mise à accuser le laitier de chercher à l'empoisonner et de mouiller son lait. Une longue enquête s'en est suivie, et le laitier a fait l'objet d'une étroite surveillance pendant un an, sans que personne ne songe à douter du bon équilibre de l'accusatrice.

En janvier 1964, les voisins signalent à la police le comportement inquiétant de Mirella : elle ne sort absolument plus de chez elle, et son fils, alors âgé de 13 ans 1/2, qui ne va plus à l'école depuis plusieurs mois, assure seul les courses. Par ailleurs, des bruits de disputes inquiètent le voisinage.

Quand un officier de police se présente enfin à sa porte, car elle n'a donné suite à aucune convocation, elle lui tient des propos véhéments, s'offusquant aussi de sa curiosité :

"J'ai du sang royal dans les veines !... Je suis Reine de France !... Ici je suis dans mes terres, je me moque du Procureur du Roi... Vous n'avez pas la déférence due à mon rang etc..."

Puis à la deuxième visite, en compagnie du médecin qui rédige le Certificat d'Internement, elle répète les mêmes propos délirants, en ajoutant :

"Que voulez-vous donc à mon fils et encore plus à moi-même qui ne suis pas certaine d'être sa mère..."

À l'Hôpital, elle proteste violemment contre *"l'arbitraire de la mesure qui la frappe"*. Elle est décrite comme *"hautaine, véritable statue de dignité outragée, avec maniérisme du langage et des gestes, ton de confrencier..."*. Elle tient de longs discours embrouillés dont il ressort surtout que *"les policiers ont osé lui parler sur un ton déplacé"*.

Elle finit tout de même par avouer que depuis toujours on l'épiait, cherchant à influencer sa pensée... on l'oblige à faire certains gestes... c'est peut-être en l'endormant par des piqûres ou des médicaments. Mais elle ne signale aucun phénomène hallucinatoire, disant seulement qu'elle a une grande intuition, qu'*"elle sent les choses"*.

Depuis quelques mois, elle sent qu'elle est l'objet d'un complot qui s'embplifié. Qui complot ? *"la police, les enfants du voisinage, la voisine de palier, et des inconnus..."* Alors elle ne parle à plus personne et s'enferme chez elle.

Le fils occupe une place privilégiée dans ses propos. *"Il se joue d'elle. Il cherche à l'empoisonner"*. Elle a de fréquentes disputes avec lui, elle l'injurie, crie sans arrêt. *"Depuis un an, on me fait le jeu de la royauté. C'est mon fils qui fait ce jeu, il me jouait, il m'étudiait. Je ne voudrais pas être la victime de son jeu. Lui, il est envouté par quelqu'un..."* Il y a quelque temps ce fils lui a fait une révélation : il ne lui a pas dit qu'elle était reine, mais elle a *"senté qu'on l'avait mis au courant"*.

Mirella a donc surtout l'impression qu'elle est l'enjeu d'un complot dont elle ne connaît ni les tenants, ni les aboutissants.

Son fils représente en tout cas un rouage important dans cette machination. Elle doute d'ailleurs souvent qu'il soit son fils, à cause de sa cruauté à son égard. Elle accuse aussi son mari d'être responsable des mauvais penchants de son fils. Le mari étzait, dit-elle, un être méprisable et malhonnête, coupable d'escroqueries. Elle n'est pas certaine qu'il soit mort (bien qu'elle ait fait revenir le corps) et pense qu'il vit en FRANCE sous un faux nom.

Quant à sa royauté, il n'y a pas de doute à ce sujet. "Elle est Reine de FRANCE". Depuis toute petite elle le sait, interprétant de nombreux "signes" apparus dès sa prime enfance. Notamment quand elle allait à l'école, chez les Religieuses, celles-ci l'appelaient "Régine", et s'entretenaient en catimini à son sujet. Sa grand-mère était également reine, de quatre pays dont l'ITALIE. "Elle gouvernait et me disait que ce serait dur pour moi". La mère par contre, qui ne régnait pas, est exclue du délire.

A diverses époques de sa vie on retrouve aussi un personnage ambigu : "une femme, mais avec une voix d'homme. Cette personne se déguisait en femme".

Avec les infirmières, Mirella se montre toujours fière, la tête haute, le regard fixe devant elle, prenant de grands airs. Elle parle cependant assez facilement et très vite, avec pas mal de gestes. Elle "fait" des phrases" et cherche des synonymes aux mots ; elle en énonce souvent cinq ou six à la file.

Elle se plaint souvent de l'attitude de la police :

"Ils ont voulu poser une autorité sur moi ; je leur ai pourtant dit que j'étais Reine de FRANCE.

- Nous allons vous aider à monter sur votre trône, m'ont-ils répondu...

C'est un comble une pareille situation... Imaginez-moi, une Reine de FRANCE dans cette situation !"

Elle parle aussi de son fils, pauvre orphelin de père et également de mère, car elle est sûre qu'il n'est pas d'elle ; tant de cruauté me prouve l'impossibilité d'être mon fils".

Mirella se montre parfois violente envers le personnel. Elle ne se croit pas malade et refuse de façon très énergique son traitement ; il faut beaucoup de patience pour le lui faire absorber. Il lui arrive parfois de dire qu'une infirmière veut lui prendre son titre de Reine. Elle accuse aussi les médecins :

"Le Docteur veut vraiment que je sois malade, il ne comprend pas. Il est vrai qu'après avoir vu tant de malades, il pense que je suis pareille. Jamais une parole pour me reconforter. Il devrait me dire : votre place n'est pas ici, c'est par des escrocs que vous êtes là, mais vous sortirez bientôt. Ce n'est pourtant pas ma faute si par ma grand-mère je suis de la famille royale Italienne. D'ailleurs, toute l'ITALIE est au courant. Et ces escrocs, je n'ai jamais eu la preuve me disant qu'ils étaient vraiment policiers, eux aussi refusaient de reconnaître mes titres et s'en moquaient. Qu'ai-je donc fait pour être castrée ainsi dans une maison surchauffée où l'on ne peut même pas respirer l'air pur ? Je voudrais être seulement libre, libre comme l'oiseau dans l'air. Réalisez un peu la question : des titres, pas d'air, des comprimés !... Mais vous voulez me rendre folle avec tous ces comprimés !

Je ne les veux pas, je sais bien que c'est après mon héritage que vous en voulez ; si ce n'est que ça, de ma royauté, je vous en fais cadeau".

Un autre jour, les infirmières notent sur leurs fiches de comportement :

"... La Royauté n'est pas un jeu. Vous voulez vous mêler à la Royauté ? Vous me le paierez, c'est horrible, espèces de moins que rien ! Vous faites de moi le Polichinelle du Pavillon..."

Et encore :

"Vous voyez depuis toute petite, j'ai marché à la baguette, bien que ce ne soit pas mon caractère, et je ne peux supporter le ton qui est employé très souvent pour me parler. Ici rien ne m'intéresse, ni la lecture, ni la télévision, ni le cinéma, alors que chez moi c'est le contraire. J'ai un dictionnaire, je ne le lis pas, je l'épluche mot par mot, des heures et des heures. Je suis très indépendante, je ne me lie avec personne, ici encore moins vu que le milieu est ouvrier... (elle se reprend) quoi que je ne les repousse pas. Il y en a que j'ai étudié, et je me suis aperçue qu'il y avait des gens autrefois haut-placés et qui sont tombés de leur hauteur. Ce sont de pauvres malheureuses".

A propos de la toilette elle se plaint encore :

"C'est du vice de la part des infirmières, de regarder les personnes, qu'ici l'on appelle malades nues. Beaucoup de personnes soit disant malades sont d'un milieu ou d'une situation beaucoup plus élevée et choisie que la vôtre ici. Vous, vous n'êtes que des salariées !..."

Au moment où on doit lui faire une piqûre, elle fait ce commentaire :

"J'ai une peau très dure, les religieuses en pension me le disaient. Elles s'en étaient aperçues en me piquant sur la main, quand j'urinais au lit ; elles me disaient : c'est vraiment incroyable pour une ..."

Elle ne termine pas sa phrase mais elle semble faire comprendre "pour une personne de sang royal". Elle poursuit :

"Vous comprenez je ne peux pas répéter ce qu'elles disaient car on ne me croirait pas".

Pendant son séjour, on apprend que Mirella n'est pas orpheline et que sa mère vit encore, qu'elle est à LYON dans un hospice de vieillards. Mais il semble effectivement n'y avoir aucune relation entre la mère et la fille depuis fort longtemps. Mirella a également une tante sur laquelle on ne sait rien. On a toujours tout ignoré de son père.

On apprend aussi qu'elle a eu deux oncles atteints de troubles mentaux. L'un est mort à NAPLES, l'autre à L'Hôpital du Vinatier, et là encore on ne dispose pas de plus amples renseignements.

A mesure que les semaines passent Mirella abandonne ses poses majestueuses, ses attitudes maniérées, elle emploie moins de grands mots. L'amélioration se poursuit assez rapidement pour permettre une sortie au bout de deux mois.

Son fils est pris en charge par le Service Social de l'Education Surveillée, et trouve bientôt un emploi.

Une nouvelle rechute oblige Mirella à être hospitalisée de Septembre à décembre 1964.

Elle revient de nouveau en janvier 1967, à la suite de multiples altercations avec son fils. Elle l'accuse de l'avoir menacée avec un couteau. Elle ne délire plus mais reste très stéril, très rigide, fixée sur ce qu'elle appelle "*son bon droit*". Puis quand elle sort elle prend assez régulièrement son traitement et revient de façon ponctuelle à ses consultations.

Entre-temps le Juge des Enfants a fait placer son fils dans un foyer ; mais ce dernier ne tarde pas à se faire remarquer par ses troubles psychopathiques.

En février 1973, Mirella fait une brutale rechute psychotique : "*délire mystique et syndrome d'influence*". Elle se dit téléguidée par les astres, ou par Dieu, dans chacun de ses gestes. Pendant son séjour (environ deux mois) elle fait de fausses reconnaissances : elle prend un externe du service pour un voisin de palier, et une infirmière pour soeur Ste-Marie-des-Anges.

Nouvelle rechute en décembre 1974, alors que son fils est en prison. Elle s'enferme chez elle, ne dort plus, ne mange plus, crie sans cesse, injurie par la fenêtre les passants dans la rue, profère des obscénités. Les pompiers et la police interviennent pour la faire hospitaliser.

Elle extériorise alors un riche délire avec automatisme mental. Elle déclare qu'elle est téléguidée par fils électriques, qu'on l'oblige à commettre certains actes, des vols notamment.

On lui parle par fils électriques, les voix lui font des "*suggestions*". C'est le Diable ou bien Dieu qui agit sur elle. Elle est le lieu d'un combat entre le Bien et le Mal. Elle est une Reine toute-puissante. Dieu veut tous nous mettre sur la chaise électrique, il y en a d'ailleurs, assure-t-elle, une au Vinatier. Les lumières dans le ciel sont en réalité des hélicoptères éclairés. Dans chaque hélicoptère un être est en relation avec quelqu'un sur la terre. Tous ces êtres "*qui ne mangent pas, ne boivent pas, vivent les gens, vivent à l'intérieur d'eux tout en étant à l'extérieur. Ils savent tout ce qu'on pense, ils sentent*"

tout ce qu'on sent, et agissent sur les gens par les fils électriques... C'est comme du spiritisme. On ne les voit pas mais ils sont là..."

Elle-même est dirigée par un vieillard de 90 ans qui a le pouvoir de Dieu. Il a une longue barbe et les ongles très longs, tout entortillés. Elle communique avec lui par la pensée, car si elle utilisait la parole elle craindrait de passer pour folle. Elle se demande si ce n'est pas un démon, mais comme il a un si grand pouvoir, comme il dit être éternel, ça ne peut tout de même pas être le Diable... Ce ne peut être que Dieu lui-même. C'est ça d'ailleurs qui est grave car elle pensait au début que ce vieillard avait 90 ans, il ne lui restait plus beaucoup à vivre et ainsi il ne l'embêterait pas longtemps... Mais voilà, c'est Dieu lui-même...

Les voix, qui viennent par fils électriques, lui donnent un tas de conseils, lui racontent des histoires comiques et quelque fois l'insultent. Elle lui disent l'avenir, lui apprennent un tas de chose et cependant pas toujours la vérité. Elle a eu l'occasion de prendre les voix en flagrant délit de mensonge. Elles avaient par exemple affirmé que le papetier du quartier était le Docteur H..., mais elle a pu se rendre compte que ce n'était pas vrai, de même que Madame D..., la surveillante du pavillon où elle est hospitalisée, n'est pas dédoublée en plusieurs personnes avec plusieurs visages... Elle n'est en tout cas pas sa voisine de palier...

Mirella signale que ces voix sont apparues il y a 4 ou 5 ans. Elles lui ont raconté toute son enfance, lui ont dit qu'elle est née dans le palais du Roi Victor-Emmanuel d'ITALIE. Elle a été kidnappée et téléguidée chez Madame C..., dont la fille avait été perdue. Cette dame l'a donc adoptée. *"D'ailleurs, poursuit-elle, si j'en crois les papiers, je suis sa fille, je suis née chez elle. Elle parlait que j'étais sa fille et elle m'a ensuite placée chez les soeurs. Si j'en crois le livret de famille je porte son nom. Mais est-ce que c'est pas des mensonges ?..."*

Les hélicoptères lui ont fait voir le palais du Roi Victor-Emmanuel et lui ont montré comment elle avait été élevée comme infante...

A l'appui de ses dires Mirella fait remarquer qu'elle n'a aucune instruction, ni baccalauréat, ni certificat d'étude ; toutes ses connaissances elle les a eues par les voix. Les voix lui ont également dit que si elle n'avait pas de mémoire (elles lui conseillent même d'écrire certaines choses pour ne pas les oublier) elle était par contre intelligente. Alors cela explique pourquoi elle peut si bien s'exprimer, en l'absence de toute instruction. Les voix lui ont encore rapporté que malgré ses souffrances elle avait *"vécu jusqu'à maintenant comme une bienheureuse"*. Et elle est fière d'annoncer à tout le monde qu'elle est une bienheureuse.

Au cours de ce nouveau séjour elle a cessé assez vite de délirer ouvertement ; puis elle se met à réclamer avec insistance des permissions pour aller voir son fils en prison.

Plusieurs sorties se passent sans problèmes. Elle quitte bientôt l'Hôpital.

Le fils est relâché peu après, et quelques jours plus tard, Mirella, le visage et le corps couverts d'écchymoses, vient supplier qu'on l'hospitalise afin de la protéger de son fils, sinon elle est certaine qu'il la tuera.

Le fils retourne rapidement derrière les barreaux. Mirella quitte alors l'Hôpital, revient quand son fils est à nouveau dehors...

Quelques mois plus tard, elle décide de changer d'appartement sans en informer son rejeton. Elle entre finalement dans un foyer, et revient aussitôt au Vinatier en se plaignant qu'on la pousse à se prostituer... Le fils réapparaît... Et tout ce manège paraît devoir spontanément ne jamais cesser...

OBSERVATION N° 8

(-) ANDREE

Résumé : enfant naturelle élevée par l'Assistance Publique, elle ignore l'identité de son père. Issue d'une mère célibataire (dont elle fera connaissance à la majorité tandis que celle-ci est internée pour psychose schizophrénique jusqu'à sa mort), elle devient à son tour mère célibataire de deux filles : l'ainée est une grande infirme motrice cérébrale hospitalisée en permanence, l'autre est recueillie par une Institution.

Premier épisode psychotique à 24 ans marqué par un important automatisme mental, syndrome d'influence, hallucinations auditives et délire érotomane. Rechute un an plus tard sur le même mode, puis épisodiques séjours en psychiatrie, notamment lors de ses maternités. En 1975, après la mort de son père (en fait son beau-père mais dont elle porte le nom) elle cesse totalement de rendre visite à sa fille ainée (depuis longtemps elle doutait déjà par moment de son identité) ; puis en novembre 1976, à 45 ans, elle est hospitalisée à la suite d'une demande d'enquête sur la disparition et la substitution de sa fille ainée. En même temps qu'elle nie l'identité de cette fille infirme, elle se met à douter de sa propre filiation et se croit issue d'une riche famille de son village : il s'agit d'ailleurs probablement de la même famille dont elle avait cherché jadis l'amour d'un de ses membres, lors de ses délires érotomanes antérieurs.

L'épreuve de réalité de revoir sa fille ainée paraît contribuer notablement à la disparition du délire.

oooooooooooo

Le cas d'Andrée permet de bien illustrer le fait que des situations identiques peuvent se reproduire sur deux générations successives. Issue d'une mère célibataire qui a eu deux enfants de pères différents et inconnus, Andrée devient à son tour mère de deux filles conçues avec des hommes qui se sont tous deux éclipsés. Et si elle est toujours célibataire (alors que sa mère avait pu enfin épouser quelqu'un) elle a déjà séjourné plusieurs fois dans le même hôpital psychiatrique du Vinatier où sa mère avait passé les trente dernières années de sa vie.

Andrée est cette fois envoyée au Vinatier en novembre 76, à l'âge de 45 ans, par un Commissariat de Police. Elle y avait réclamé une enquête sur la substitution de sa fille ainée à une autre, une infirme placée depuis longtemps dans ce même Hôpital.

D'emblée le contact avec elle s'établit très difficilement, tant son discours logorrhéique paraît flou et paranoïde. Elle débite sur un ton monocorde une histoire compliquée, dans laquelle on retient surtout sa certitude que sa fille ainée, âgée maintenant de quatorze ans, lui a

(-) Observation du Service du Docteur BONNET - Hôpital du Vinatier
à BRON

été substituée à la naissance. Elle pense tantôt que sa "vraie fille" est morte et a été remplacée par une autre *"pour cacher quelque chose"*, tantôt qu'on l'a simplement trompée ; mais elle est à présent convaincue que sa véritable enfant est une certaine petite fille blonde aux yeux bleus, rencontrée dans son quartier. C'est là précisément ce qui surprend le plus, quand on sait, par le service où elle est soignée, que cette fille, Christine, est en fait une métis très typée. Elle est le fruit d'amours très passagères, de quelques jours, avec un noir africain connu dans un bal et qu'elle n'épousa pas *"parce que, dit-elle, il n'avait pas la même religion que moi et puis ne savait pas s'il voulait me marier... D'ailleurs, il n'avait pas d'instruction et s'occupait trop de livres de sexe..."*. Christine était née par la suite, dans d'assez mauvaises conditions, placenta praevia), et avait fait une hémorragie méningée. Il s'est avéré bientôt qu'elle était arriérée profonde, microcéphale, et sur le plan moteur quasi-paraplégique.

Andrée n'a presque jamais pu la garder avec elle. Elle a dû accepter son placement à la Cité de l'Enfance, puis son hospitalisation au long cours dans un service spécialisé. Elle lui rendait régulièrement visite, mais elle réclamait sans cesse l'aide de tout le personnel pour retrouver sa vraie fille, persuadée depuis très longtemps de cette substitution de nouveaux-nés.

Puis brutalement, il y a un an, à la mort de son père (en fait son beau-père) elle avait cessé de venir.

Elle avait alors abandonné son travail de femme de ménage, et s'était mise à ressasser toutes ses pensées sur la fausse identité de sa fille "officielle". Elle recherchait dans tout un faisceau de "signes" la preuve que cette enfant n'était pas la sienne : d'abord il y avait eu pour Christine erreur de date de naissance, inscrite à l'Etat Civil le 27 août alors qu'elle était née le 26 ; Andrée n'avait jamais pu faire rectifier cela ; et puis le bébé ne lui avait été présenté que trois jours plus tard, après une longue réanimation ; elle se rappelait à cet instant du mouvement d'hésitation "significatif" des puéricultrices. Enfin, en grandissant, Christine changeait au point qu'elle ne la reconnaissait pas et Andrée en était arrivée à penser que les infirmières ne lui présentaient pas toujours la même enfant...

Elle tolérait ensuite très mal ces arrivées d'argent des Allocations Familiales pour cette fille qu'elle ne sentait pas être la sienne : *"cela me faisait colère..."*. Elle se souvient aussi qu'un jour Christine se déplaçait dans son cadre roulant et, voyant tomber une camarade, elle s'était mise à rire : *"c'était de vengeance"* pensa-t-elle et *"ma fille ne peut pas rire comme ça de vengeance..."*. C'était trop en contradiction avec ses idées religieuses, et une raison de plus de la renier. Elle l'appelle d'ailleurs parfois *"l'enfant des Ténèbres"*.

A côté de ces thèmes délirants concernant sa descendance, Andrée extériorise aussi son inquiétude et son incertitude au sujet de sa propre naissance.

De qui est-elle la fille ?

"Je me sens moi aussi une enfant volée"

confie-t-elle. Elle pense que sa mère a dû tuer sa véritable mère et s'est substituée à elle.

"Pourtant je me rappelle très bien le visage de ma mère quand j'étais petite, et c'est bien le même que j'ai vu quand je suis allée rendre visite, pour la première fois à ma mère au Vinatier vers 22-23 ans".

Mais dans le doute elle déclare :

"je préfère être la fille de celle que je crois, qui est morte".

A d'autres moments elle pense être la fille des P..., une riche famille d'industriels du village où elle a longtemps vécu.

Toutes ces idées directrices sont exprimées avec des formules recherchées, entrecoupées de sentences populaires ou religieuses, de dégressions sur sa biographie, de retour en arrière sur les termes mêmes de son discours, avec analyse de ce que peut signifier tel ou tel mot qu'elle a employé.

Elle est, entre autre, persuadée qu'il est inutile de la soigner, car le pavillon où elle est hospitalisée s'appelle "CEVENNES", donc "C'EST VAIN", ("mis au féminin puisqu'il y a des femmes").

Elle prolonge autant que possible les entretiens, acceptant mal la séparation d'avec son interlocuteur. Avec les jours, le brouillard qui enveloppe ses propos se dissipe lentement ; on peut enfin entrevoir quelques éléments de sa biographie.

Si elle ne se souvient plus de sa petite enfance, elle sait qu'elle a dû quitter ses parents vers l'âge de 5 ans pour être confiée à l'Assistance Publique. Elle est rapidement placée ensuite chez des paysans, qu'elle ne considérerait pas comme des parents ncurriciers mais plutôt comme des patrons ; et s'ils parlaient peu, ils étaient très gentils et avaient recueilli également un autre enfant de l'Assistance Publique. Mais pendant des années, Andrée connut une existence solitaire de gardienne de vaches.

A 15 ans, elle situe un évènement qu'elle considère comme une cassure dans sa vie. Il s'agissait de charger des épines dans un char, lorsque subitement, sans motifs apparents et sans explications, son patron lui donne des coups de bâton par derrière, sur le dos :

"Depuis j'ai compris que je n'étais pas aimée, et que je ne pourrais jamais me marier".

Elle n'obtient pas le Certificat d'Etudes : *"j'avais la tête dure"*.

Elle change ensuite de patrons et devient femme de ménage dans de multiples places, jusqu'à l'âge de 21 ans.

Elle retrouve alors son frère qui a 10 ans de plus qu'elle et qui est marié ; elle s'établit dans la même commune que lui, aux environs de LYON, travaillant dans une usine de tissage.

André questionne ce frère sans cesse, jusqu'à l'agacement. Elle apprend qu'ils ne sont que demi-frère et soeur, et que leurs pères respectifs sont inconnus. Leur mère a cependant épousé ensuite un nommé G... qui les a reconnus tous les deux (ils portent donc son nom) mais les a placés ensuite à l'Assistance Publique. A ce propos Andrée rappelle :

"Si mes parents ne me reprenaient pas au bout d'un certain temps, j'étais considérée comme pupille... Pas que je sois abandonnée, mais comme pupille de l'Assistance Publique. Voilà ce que m'ont dit les inspecteurs de l'Assistance. On ne te traitera jamais comme une fille de l'Assistance mais tu seras seulement pupille. Alors c'est bon. J'ai dit : je reste donc la pupille ! Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais enfin je reste la pupille, parce que ça ne me mécontente pas et puis je préfère travailler plutôt que d'aller voir si mes parents se battent ou pas".

Elle a, en fait, attendu des années pour savoir qui était sa mère, car elle ne pouvait pas imaginer qu'elle ait pu l'abandonner : elle manquait d'argent, c'était la guerre etc... se disait-elle

Pourtant son frère laisse de son côté toujours planer un mystère concernant sa mère et elle, *"un secret que tu n'as pas besoin de savoir"*. Il lui apprend tout de même que cette mère est hospitalisée en Psychiatrie depuis 1937 et qu'elle est folle.

(Ici on fait une parenthèse : on sait par un extrait de son dossier qu'il s'agissait d'une schizophrénie très délirante passant par des phases périodiques de calme et d'agitation. Elle disait qu'elle aurait voulu 40 enfants et plus. Elle parlait aussi beaucoup de cinéma et d'ailleurs voyait parfois se dérouler le film de sa propre existence *"comme un roman"*).

A signaler aussi qu'elle avait une soeur internée dans le midi depuis 1925).

Andrée hésite beaucoup à lui rendre visite, puis, en la découvrant, elle est très surprise de la trouver très grossière, *"irreligieuse"*, presque *"habitée par le diable"*.

Cela ne l'empêche pas de maintenir ses relations avec elle, trouvant qu'il y a malgré tout en elle quelque chose d'intact derrière sa façade misérable. Elle est étonnée de la savoir heureuse. Elle vit pour boire, manger et dormir : *"L'Hôpital c'est un bistrot"* ; elle répète souvent *"vive la vie au Vinatier !"*

Andrée l'interroge aussi beaucoup sur son père. Et elle affirme actuellement (en 1976) que sa mère lui a donné les mêmes réponses que son frère. Elle est la fille des P... "Mais de qui exactement ?" demande-t-elle.

"- De tous !... et puis tu nous barbes avec tes histoires !..."

Andrée, elle, se berce de toutes ces histoires, et se souvient que, petite fille, elle entendait les gens parler d'enfant volé, et qui lui reprochaient son indifférence :

"- Ca n'a pas l'air de bien vous toucher ! Vous ne vous doutez pas de tout ! vous..."

C'est maintenant un argument supplémentaire de se croire fille volée, fille des P...

Quant à la mère, Andrée la juge sans doute parfois un peu dangereuse. Andrée la soupçonne d'avoir essayé, "par derrière," de mettre du poison dans son verre. Andrée lui reproche aussi sa réponse, quand elle lui a proposé de la faire sortir de l'Hôpital : pour la recueillir chez elle :

"- Ah ! tu as un chez-toi, toi ?

- bien sûr que j'ai un chez-moi ! répond-elle, et toi tu n'as pas de chez toi, tu te sens chez toi, ici ?

- oui, je me sens chez moi.

- alors, après une réponse pareille, je préfère ne rien faire "

Et elle ne la prend donc pas en permission chez elle, pas une seule fois. Mais Andrée sera de toute manière très assidue dans ses visites, jusqu'à la mort de sa mère il y a 10 ans.

Entre-temps, elle a fait, à son tour, plusieurs séjours dans le même Hôpital psychiatrique.

La première fois en 1955 (elle a 24 ans) pour un délire érotomaniacal centré sur un fils d'industriel, qu'elle avait vu souvent à la messe pendant l'adolescence, mais avec qui elle n'avait jamais eu de contacts directs. Elle présente à l'entrée un délire très riche avec surtout idées d'influence, avec hallucinations auditives, coenesthésiques, actes télécommandés, pensées étrangères imposées..., tous ces phénomènes n'ayant, selon elle, qu'une origine : l'élue de son coeur !

Tout a été déclenché en fait, dit-elle encore, par l'attitude des clients de l'Hotel, où elle est employée depuis quelques mois comme femme de chambre. Elle recevait des "propositions" et ne savait plus comment résister, malgré d'incessantes prières et des heures de lectures pieuses.

Un jour un client lui a fait remarquer la beauté de ses yeux. Le lendemain, un autre avait mal aux yeux. Elle s'était sentie responsable. Puis comme elle avait lu dans l'Evangile : "si ton oeil est objet de scandale,

arrache-le". Elle a essayé de le faire !... Sans succès d'ailleurs. Mais s'étant regardée dans une glace, la paupière ensanglantée par les coups de canif, elle a éprouvé une sorte de bien-être béat qu'elle n'avait jamais connu auparavant.

Elle reste deux mois environ hospitalisée. L'année suivante elle entre à nouveau au Vinatier pour *"syndrome paraphrénique avec hallucinations sensitives, sentiment d'influence, idées délirantes à thèmes érotomaniaques"*. Elle n'arrête pas de parler des *"fluides"* de *"son gars"* (toujours le même). A chaque hallucination, notamment somesthésique, elle pense à lui, c'est lui qui agit sur elle ; il connaît sa pensée. Ce sont *"ses fluides, ses pouvoirs spéciaux"* qui lui permettent de contrôler les ouvriers de son usine...

Elle est remise en quelques mois. En 1962, elle est à nouveau hospitalisée alors qu'elle est enceinte après avoir eu un rapport unique avec ce noir rencontré dans un bal, dont, dit-elle, elle n'a pas su se débarrasser verbalement ; elle a donc consenti au rapport sexuel sans lui donner de signification.

Au cours de ce séjour, elle se laisse envahir par la passivité, et, tout en se rendant compte de sa situation abandonnique qu'elle rapporte à la carence parentale, elle refuse la maladie et le traitement.

La séparation d'avec son enfant se fait sans manifestations éclatantes. Elle reprend un emploi de bonne à tout faire.

Nouveau séjour en 64 de quelques semaines : elle se sentait vivre dans un monde bizarre et changeait dans son travail, sans cesse de places. Habituellement repliée sur elle-même, elle prenait parfois de vives colères sans motifs. "L'évolution schizophrénique semble se confirmer" note-t-on à cette époque dans son dossier.

1967 : a une seconde fille dans des circonstances très semblables. Le père disparaît aussitôt *"je n'ai même pas eu le temps de le connaître"*. L'enfant, dont on suppose que l'état de santé est normal, est placé chez des religieuses. Andrée lui rend fréquemment visite. Peu de temps avant sa dernière hospitalisation, elle doutait aussi un peu de son identité, mais elle n'a jamais cru véritablement que ce n'était pas sa fille.

Pendant une quinzaine de jours, Andrée est toute entière à son délire et pourtant elle paraît assez bien adaptée à la réalité pour les tâches courantes.

Puis, alors qu'elle a recommencé à rendre visite à Christine, Andrée se met à critiquer son délire, et reconnaît sa fille comme sienne. Le retour massif de la réalité s'accompagne d'un court épisode dépressif qu'elle surmonte ensuite par une hyperactivité. Andrée trouve enfin un nouvel emploi, qu'elle investit beaucoup, et sort avant la fin de l'année 76.

Revue depuis en consultation, elle va bien.

Cette observation mériterait à elle seule une analyse approfondie. Elle apporte de nombreux éléments pour la connaissance de la filiation imaginaire dans les psychoses (et chez les psychotiques descendant de psychotiques). Il est seulement dommage de ne pas avoir pu recueillir un "matériel" plus complet, bien que celui déjà réuni eût déjà été très riche et d'une forte densité.

Voilà donc une femme dont la biographie n'est guère banale !... Elle appartient à une lignée féminine de trois générations connues de femmes qui toutes ont été hospitalisées dans le même Hôpital Psychiatrique, et ceci même, pendant une courte période, toutes les trois en même temps (chacune néanmoins dans une unité de soins différente).

Sur les deux premières générations, la mère d'Andrée et Andrée, ces femmes ont toutes deux été mères-célibataires de deux enfants, chaque fois avec des quidams. Et quand Andrée a été reconnue par son beau-père, ce fut pour être livrée à l'abandon et au recueil par l'Assistance Publique.

A la mort du père institué, Monsieur G..., à qui elle ne vouait pas, en apparence du moins, des liens affectifs très puissants, débute un nouvel épisode psychotique. La conséquence fantasmatique (et agie) en sera l'extraction d'Andrée de sa filiation, une sortie de sa lignée :

- du côté de la descendance d'abord, par la conviction de plus en plus ferme, débouchant sur une quasi-certitude que sa fille Christine n'est pas sa fille. Elle tente dans une seconde démarche de retrouver son enfant perdue ou volée, substituée à une autre ou bien peut-être morte... Ses demandes d'enquête réitérées la conduisent à l'hospitalisation de novembre 1976. Il y avait déjà au moins un an que la conviction délirante devenait chaque jour plus profonde, plus intime et plus active.

- survient alors la seconde coupure, cette fois vis-à-vis de l'ascendance : Andrée nie sa filiation biologique ; elle déclare "je préfère être la fille de celle que je crois et qui est morte", formule ambiguë certes, mais qu'elle complète ensuite par des précisions : sa mère "officielle" a dû venir se substituer à sa "vraie" mère et elle, la "vraie", Andrée ne sait pas qui elle est ; elle ne la connaît pas mais elle sait que c'est elle ; cette "vraie" mère est morte, sans doute jadis tuée par sa mère "officielle".

Andrée confie également se sentir enfant volée : donc, Andrée se considère elle aussi comme fille échangée, substituée à une autre. Andrée a une "vraie" mère totalement inconnue et une mère qu'elle a authentiquement connue qui, selon elle, s'est substituée à l'autre.

Elle-même véritablement mère d'une fille bien vivante proclame être une mère privée de son enfant ; la "vraie" Christine lui a été enlevée ; elle la fait rechercher.

Il y a déplacement de fantasmes d'Andrée concernant Christine sur Andrée elle-même, par identification d'Andrée à sa fille (cf. le fantasme de réversion des générations apparaît là en action). On observe ici une filiation de fantasmes avec un mouvement de déplacement de ceux-ci le long de la ligne des générations concernées, et cela chez une même personne (soit dans ce cas Andrée) : un fantasme concernant la fille est transposé sur la mère.

Si on effectue à présent un retour en arrière dans la biographie d'Andrée on devine quelles ont été ses premières et principales préoccupations.

Après avoir par la force des choses (peut-être à cause de la psychose de la mère) quitté sa mère et été remise à l'Assistance Publique, il s'agissait pour Andrée de lui pardonner cet abandon, puis devenue majeure de la retrouver.

Quand elle la voit enfin, c'est le choc, la blessure narcissique : elle a devant elle une folle, "habitée par le diable". "Ma mère, ce serait donc elle !..." a-t-elle dû penser, "est-ce bien vrai ?". Elle reconnaît en décembre 76 qu'il n'y avait pas doute possible : "pourtant je me rappelle très bien le visage de ma mère quand j'étais petite, et c'est bien le même que j'ai vu quand je lui ai rendu visite pour la première fois à l'Hôpital" (cf P. 139).

Andrée tente ensuite de faire sortir sa mère de l'asile, mais celle-ci ne se montre guère enthousiaste :

"- Ah ! tu as un chez-toi, toi ?"...

Nouvelle et intolérable blessure narcissique !... Andrée fera ce qu'elle juge être son devoir, et continuera à rendre visite à sa mère ; plus jamais il ne sera question de la sortir. Lorsque cette femme meurt Andrée pourra enfin imaginer que cette mère n'était qu'après tout qu'une misérable folle ; sans doute d'un usurpatrice, peut-être une meurtrière, en tout cas suspecte d'être une empoisonneuse agissant "par derrière"...

Quand meurt son père institué Andrée accuse d'imposture sa fille, cette débile "enfant des Ténèbres" ! Sans grande méchanceté d'ailleurs, car elle ne saurait jamais céder à l'agressivité.

A cette époque Andrée lance un cri de défi, une imprécation contre la Destin. Elle est une pauvre femme croyante, mais tellement meurtrie par Andrée ou par les Parques, ses filles. Victime désignée à volonté du Tout-Puissant, elle a un sursaut de colère, elle s'écrit de désespoir : "il faut bien en sortir des G... ! Il faudra bien en sortir... J'en ai assez des G... !" (son nom d'état civil). Andrée veut sortir de ce nom, de ce nom d'époux de sa mère ; du nom d'un homme qui l'a reconnue sans en être le véritable père.

Sortir des G..., c'est s'extraire de cette lignée de trois générations de femmes s'appelant G... ! Andrée ne veut plus en faire partie, elle refuse cette fatalité inexorable, elle ne peut plus supporter la blessure d'amour-propre d'avoir cette mère et cette fille !...

Hélas, pour Andrée la Destinée avait fait en sorte que tout commence si mal : "ça ne me mécontait pas d'être pupille", mais quand son patron l'a battue sans motif (scène des coups de bâton "par-derrière", près du char d'épines, scène dont le symbolisme sexuel est transparent) elle a "compris qu'elle n'était pas aimée et qu'elle ne pourrait jamais se marier".

Quel présage ! Elle ne sera prise que dans le péché et seulement par des inconnus qui abuseront d'elle sans lui donner leur nom.

Pupille, elle a fauté, et pour se punir elle essaie d'arracher son oeil... Serait-ce dénué de sens ?

- Alors Oedipe s'était-il aussi infligé son châtement sans que son geste ait eu un sens ?

Andrée n'a pas d'autre issue que la filiation imaginaire.

Une première fois, après son acte coupable, c'est une tentative d'affirmation érotomaniaque, avec tout son cortège d'influence et de "fluides".

Elle a recours ensuite à la filiation fantasmatique romanesque. Andrée sait de qui elle est la fille... Sa mère le lui a dit ; elle n'est donc pas une G... ! L'Espérance a entendu sa douleur et sa plainte, et elle l'a comblée. Andrée peut se laisser emporter par l'euphorie du courant imaginaire...

Soudain après quelques jours de présence à l'Hôpital tout s'écroule. La filiation imaginaire, ainsi que l'enfant imaginaire lui-même se volatilisent devant la présentation de l'enfant réel ; RACAMIER avait raison de conseiller cette présentation de l'enfant nouveau-né à la mère atteinte de psychose puerpérale.

Ici le choc provoqué par la réalité fait éclater sa laborieuse construction imaginaire, le réel fait s'évanouir et se dissiper ses rêves nébuleux : ce n'était donc qu'un songe...

Elle avait pu, à la faveur de ce songe amoureuxment couvé, entrer elle-même narcissiquement en nidation, et en gestation dans sa propre Mère Idéale. Pendant toute cette période elle s'est suffisamment reconsolidée, assurée et rassurée sur son Moi ; elle est alors assez forte pour supporter cette présentation, tout en en acceptant l'apréntation (1) ; sa manie cesse quand l'enfant imaginaire a été confronté à l'enfant réel.

(1) Il fait ici allusion aux idées de BINSWANGER ("Mélancholie und Manie") sans intention de faire un syndrétisme gratuit ou inopportun.

OBSERVATION N° 9(-) CHRISTIANE

Résumé : Enfant naturelle née de l'union libre d'un réfugié RUSSE et d'une veuve de guerre déjà mère de deux filles. Christiane est beaucoup plus jeune que ses deux demi-soeurs (10 et 12 ans de différence). Elle se définit elle-même comme la condition à la stabilité de l'union de ses parents, et elle est venue au monde pour remplacer le premier enfant du couple, mort à la naissance.

Elle se marie enceinte à l'âge de 18 ans, et accouche d'une fille anormale, débile mentale. Puis elle a un fils qu'elle affectionne particulièrement. La mésentente conjugale conduit Christiane au divorce, après 12 ans de mariage. Huit ans plus tard elle fait une deuxième expérience conjugale qui aboutit une fois de plus au divorce l'année suivante. Entretemps elle a bien améliorée sa situation professionnelle et matérielle.

En février 1974 elle entreprend un voyage pathologique et se met subitement à délirer : elle pense appartenir à la famille ROMANOV. Dans le déclenchement de cette psychose aiguë on note un important problème professionnel, l'imminence d'une rupture de liaison très passionnée avec un jeune séducteur, et le départ de son fils au service militaire.

oooooooooooooooo

En juillet 1974, Christiane, alors âgée de 41 ans, entre à l'Hôpital Psychiatrique pour un état dépressif évoluant depuis plusieurs mois. Malgré une prise en charge importante, psychothérapique et médicamenteuse, il s'avèrait difficile de continuer à la soigner chez elle.

Son état s'était progressivement aggravé depuis sa sortie de l'Hôpital de M..., où elle avait séjourné environ six semaines, en février et mars 1974, à la suite d'une brutale bouffée délirante. Elle avait subitement quitté son domicile puis, au cours d'un véritable voyage pathologique elle avait dû être hospitalisée d'urgence dans un état d'agitation de type maniaque ; elle disait être "Grande-Duchesse de Russie" et issue de la famille ROMANOV.

A son arrivée dans le service elle était encore très prostrée, exprimant des idées d'incurabilité, de déchéance et parfois même elle disait son désir de mourir. Elle avait surtout très peur de devenir folle et ne comprenait pas comment elle avait pu tomber si bas, elle qui jadis était une "femme de tête" énergique, gaie, et solide malgré tous les revers que la vie lui avait réservés.

Son état s'améliore fort heureusement très vite, grâce à un nouveau traitement anti-dépresseur. Quelques mois plus tard, en décembre 74, à l'occasion d'une rechute dépressive et d'une réhospitalisation, Christiane confie de plus amples informations sur ses antécédents.

(-) Observation du Service du Professeur J. GUYOTAT - Hôpital du Vinatier - BRON

Elle révèle qu'elle était "la condition" grâce à laquelle ses parents étaient restés ensemble, dans une union libre.

Sa mère, Madame X..., était veuve de guerre, avec deux filles de 9 et 11 ans, lorsqu'elle rencontre Monsieur Y... ; ce dernier veut bien vivre avec elle, en acceptant les deux fillettes au foyer, "à condition" que sa maîtresse lui donne une fille. Une première grossesse de Madame X... semble d'abord répondre aux espérances de Monsieur X... Mais c'est un enfant mâle mort-né.

Puis arrive la naissance de Christiane qui comble de joie son père.

Madame X... travaillait à cette époque en usine. Son mari avait été gazé pendant la grande guerre et il était mort des suites, peu après l'Armistice. Madame X... touchait depuis une pension de veuve de guerre, qu'un remariage aurait suspendue. Elle avait donc une raison de préférer l'union libre... Elle était issue d'une famille paysanne et avait eu trois filles de son mari. La première était née quelques années avant le mariage et était morte en bas âge. Madame X... n'avait que des soeurs. Christiane en connut deux avec qui elle entretenait de bonnes relations (tout comme avec leurs enfants d'ailleurs. Ses cousins l'avaient même accueillis quelques temps chez eux lors de sa dépression). Christiane avait surtout eu des relations privilégiées avec une de ses tantes ; celle-ci l'avait même si profondément marquée qu'au moment de sa bouffée délirante Christiane lui avait emprunté son prénom, Nathalie. Elle disait être "Nathalie ROMANOV Grande-Duchesse de Russie..."

Christiane a également connu ses grands-parents maternels mais elle était encore si petite qu'elle n'en a pas gardé grand souvenir.

Le père de Christiane, Monsieur Y... était un émigré russe, sensiblement du même âge que Madame X... (77 ans en 1974). Après la révolution de 1917 il s'était engagé dans les armées françaises, dans la Légion Etrangère, et il ne s'était établi en FRANCE qu'aux alentours de 1920. Il avait monté une petite entreprise de construction qui demeure toujours prospère. Il s'était ensuite mis en ménage avec Madame X... et il demeura toujours auprès d'elle, bon ou mal an, sans jamais la quitter... ni l'épouser.

Christiane considère que son enfance ne fut pas bien heureuse. Elle était bien sûr la petite dernière ; mais sa mère devait être jalouse pense-t-elle de l'amour que son père lui portait, et elle manifestait nettement sa préférence pour ses filles aînées, les demi-soeurs de Christiane (elles avaient environ 10 et 12 ans de plus qu'elle). Christiane dit qu'elle eut à subir bien des humiliations et qu'elle reçut même des coups de pique-feu... Elle jugeait sa mère avare, bête, bornée, inculte, bavarde et peu affectueuse, même pour son conjoint. Tandis qu'elle décrit son père comme beau, fin, cultivé, d'allure distinguée ; elle le trouvait surtout très secret. Il a en effet toujours caché à sa fille tout ce qui pouvait avoir trait à son passé et sa famille : "La Russie c'est fini, lui disait-il, à quoi bon savoir...". Pendant toute son enfance Christiane reste en admiration devant son père. Il reçoit fréquemment des amis russes et il traduit pour elle "les histoires merveilleuses" qu'ils racontaient ; Christiane est très fière du prestige dont son père jouissait auprès de ses compatriotes, et elle est très impressionnée par la particulière déférence avec laquelle ils le traitaient.

Après de bonnes études primaires Christiane devient couturière.

Puis elle se marie. Elle n'a pas tout à fait 18 ans ; elle est déjà enceinte. En apprenant cette nouvelle, sa mère l'accable de reproches. Elle la pousse ensuite à interrompre cette grossesse, et par la même occasion à recevoir une aide matérielle appréciable, en devenant la maitresse du médecin qu'elle lui indique. Christiane ne désire pas d'enfant ; elle préfère néanmoins l'indépendance à la compromission. Elle choisit donc le mariage : "j'étais toute habillée de noir, dirait-elle, ce n'était pas un mariage mais un enterrement". Elle songe un moment au suicide, puis y renonce.

Une fille naquit bientôt. Un an plus tard Christiane apprend qu'elle est anormale, microcéphale, mongolienne et débile. Elle sera ensuite placée dans une institution spécialisée, et Christiane évitera le plus souvent d'en parler.

Puis elle a un fils. Un magnifique garçon blond aux yeux bleus. "Tout le portrait de mon père !", constate-t-elle. Sans avoir lui non plus été désiré il est le bienvenu et reçoit toute son affection. Elle l'adore. Elle en obtient la garde lorsqu' au bout de 12 ans elle divorce ; elle ne pouvait supporter son mari qui "avait la folie des grandeurs" et lui était infidèle. De son côté l'ex-mari, qui était de beaucoup plus âgé que Christiane (près de 10 ans d'écart) se voit imposer la charge de fille infirme.

Huit ans plus tard, sur un coup de tête, Christiane se remarie avec un espagnol. Celui-ci amène sa mère au foyer. Christiane ne se sent plus chez elle. Elle divorce un an après.

Entretiens, Christiane a travaillé une dizaine d'années comme couturière à son domicile. Son père lui a fait don d'un bout de terrain et elle y a bâti avec ses propres plans une maisonnette. Elle l'a aménagée avec beaucoup de goût. Hélas, un accident de cyclomoteur oblige Christiane à renoncer à son travail ; pour qu'elle se remette des suites de son traumatisme vertébral elle doit changer de profession. Avec beaucoup de courage Christiane prend des cours de recyclage puis elle réussit à être engagée dans une petite entreprise comme secrétaire.

Peu à peu l'affaire où elle travaille prend un peu grâce à elle, de l'importance et Christiane monte en grade. Elle devient secrétaire de direction et de plus maitresse de son patron. Pendant plusieurs années tout semble aller pour le mieux et quand le chef devient veuf il propose à Christiane de mariage. Il est très déçu de son refus, et il se remarie sans pour autant modifier ses relations avec elle. De son côté Christiane fait un peu plus tard une deuxième tentative de mariage qui a échoué. Elle ne sent donc pas du tout faite pour le mariage. Les relations clandestines avec son employeur lui paraissent plus satisfaisantes tandis que le travail continue à lui plaire. Malheureusement au bureau vient sans arrêt la nouvelle épouse du patron. Ce sont de continuelles scènes de ménages dont Christiane est témoin. Rien n'a pourtant transpiré des relations secrètes ; Christiane n'y est dit-elle pour rien dans cette tapageuse mésentente ? Elle finit cependant par en avoir assez de tout ce remue ménage et un jour où le patron est blessé par sa femme, Christiane démissionne. Ces événements se sont déroulés pendant l'été 1973.

Christiane retrouve aussitôt une autre place de secrétaire de direction. Elle a un travail intéressant et beaucoup de responsabilité. Elle s'occupe aussi de la comptabilité et s'aperçoit qu'il y a un énorme retard qu'elle doit résorber. *"J'emmenais le soir les dossiers chez moi et je ne dormais que trois heures par nuit. En deux mois et demi, j'ai rattrapé cinq mois de retard de comptabilité. J'étais claquée. Mais ce qui m'a le plus embarrassée c'était de découvrir un "trou de caisse" de cinq millions d'anciens francs. Je ne savais pas comment faire. J'ai pris peur et dès que j'ai pu, j'ai donné ma démission"*.

Sensiblement à la même période, à la fin de l'année 73, étaient par ailleurs survenus coup sur coup deux événements de sa vie privée d'une importance remarquable pour comprendre la genèse des brutales manifestations psychotiques que Christiane va au bout de quelques semaines présenter :

- D'abord son fils est parti effectuer son service militaire et il est envoyé très loin d'elle. Christiane qui avait tenté de revivre avec son ex-second mari, ne peut supporter cette soudaine absence. Elle chasse de la maison son amant le lendemain du départ de son fils et se retrouve ainsi pour la première fois seule chez elle.

- Ensuite Christiane a fait la connaissance de Bernard, un célibataire ayant atteint ou tout juste dépassé la trentaine. Il a un charme personnel rayonnant. Christiane en tombe aussitôt très amoureuse et lui découvre toutes les qualités : il est très gentil, délicat, d'une remarquable éducation, il est de plus très beau, très riche, il a une forte personnalité et il jouit d'un prestige tel que ses amis le surnomment "le Bon Dieu". Il est aussi très énigmatique. Christiane ignore sa profession, bien que ce fut grâce à son travail qu'elle fit sa rencontre. Bernard laisse entendre qu'il gère de très importantes affaires ; et sa fortune serait telle que le quart de LYON pourrait bien lui appartenir... Bernard demande bientôt à Christine d'abandonner son emploi., il la prie instamment d'accepter de travailler avec lui. Il en fera sa secrétaire de direction principale... Devant sa réticence, Bernard propose à Christine de s'engager à faire publier ses romans autobiographiques. Une seule condition restrictive : "il faudra faire une croix sur votre passé. Et le moment venu je vous dirai une phrase qu'il vous faudra inclure dans l'un de vos livres". Bernard a tellement de relations haut placées qu'il pourrait fort bien obtenir cette publication. Un jour enfin Bernard, après avoir avoué sa flamme pour Christiane, lui révèle sous le sceau du secret qu'il est d'origine très aristocratique : il est en fait le Prince Héritier de la Couronne du Portugal.

Un merveilleux roman d'amour paraît débiter, mais Christiane ne veut pas trop y croire... Comment alors résister quand cet amour lui apporte à point nommé un tel réconfort !... Christiane se laisse aller à ses sentiments et se donne corps et âme. Jamais elle n'aurait renoncé à cet amour tombé du ciel.

Chaque jour, chaque heure qui passe renforce la passion des deux amants.

Bernard sait miraculeusement combler tous les désirs de Christiane, et il la sort, lui fait rencontrer du grand monde, dans les endroits les plus chics... C'est une vie de princesse pour cette soudaine ingénue qui était jusqu'alors blasée de tout.

Christiane songe que c'est déjà un nouveau roman autobiographique qu'elle commence et dont elle vit les premières pages dans la réalité !

Un soir de la première semaine de Janvier 1974, une romantique promenade dans un endroit très retiré de la campagne voit le couple d'amoureux entrer dans une splendide vieille auberge. Ils en sont les seuls hôtes, mais reçus comme des rois. Bernard demande alors à Christiane de devenir directrice de ce luxueux établissement... Si elle accepte, elle touchera plus du double de son salaire actuel. Christiane chancelle, et pourtant, dans un éclair de lucidité, elle se dégrise : elle réalise tout à coup ce que signifie cette alléchante proposition. Sa réponse tombe cinglante : *"Moi ! Tenir cet hôtel ! Cette maison de passe ! oui... jamais ! vous m'entendez, même pour tout l'or du monde !... Je préfère toute ma vie vivre très modestement avec mon petit salaire !... pour qui m'aviez-vous donc prise ?"*

Bernard n'insiste pas et raccompagne dare dare Madame chez elle. Il espace ensuite de plus en plus ses visites puis il ne vient plus du tout. Les jours passent ; aucune nouvelle du Prince ; pas le moindre coup de téléphone ni au bureau ni le soir à la maison. Aucun signe de vie, et Christiane ne sait ni où ni comment le joindre, lui expliquer qu'elle l'aime, qu'il faut lui pardonner de son inopportune vivacité... Elle a besoin de lui. Quelques jours après la mi-janvier, elle pose sa démission de son poste. Ainsi peut-être l'apprendra-t-il et reviendra auprès d'elle. De toute manière, il était temps de quitter cette entreprise dont la comptabilité était si louche...

Alors Christiane passe toutes ses journées chez elle. Elle attend toujours que son amour lui revienne et elle éprouve à cette perspective une excitation chaque jour grandissante. Elle ressent tout autour d'elle la présence de l'être tant aimé. Une semaine passe. Il va revenir ; et Christiane dans une humeur de fête décore sa maison, dispose des guirlandes... Elle prépare ses bagages pour la prochaine lune de miel, puis un vendredi soir, à la fin janvier de cette nouvelle année 1974, elle charge sa voiture de toutes ses affaires et prend la route, dirigée par son sixième sens... Elle fonce retrouver Bernard là où ils s'étaient quittés. Mais dans la nuit Christiane s'engage dans des chemins de terre détremés. Sa voiture s'embourbe. Qu'importe ! Au loin des lumières lui font des appels. Elles guident Christiane vers l'auberge où elle sent que Bernard l'attend. Puis les lumières s'éteignent. Christiane ne sait plus comment retrouver sa voiture. Une force irrésistible l'attire à cet instant vers le Sud. Elle court dans cette direction à travers champs et arrive sur les bords d'une autoroute. Christiane n'hésite plus ; au cours de leur dernière entrevue Bernard avait parlé d'un voyage à M... Il lui donne là-bas rendez-vous par transmission de pensée, par le truchement de ces fluides que seul l'amour peut mobiliser ainsi. Christiane en pleine nuit se met à faire de l'auto-stop. L'aventure commence véritablement.

La suite, Christiane n'osera plus rien en dire, si ce n'est que de très nombreux mois plus tard ; et elle ne le fait alors, dans une sorte de confession, que par bribes, et avec une énorme réticence. L'évocation de ces souvenirs l'affole et surtout la fait rougir de honte et de confusion. Si seulement elle pouvait oublier ! Mais cet épisode de sa vie, elle l'a réellement vécu et ne peut l'effacer. Le plus terrible est qu'il existe des témoins de sa folie. Christiane a maintenant recouvré la raison mais elle ne peut s'expliquer cette folle escapade.

Avec les mois elle réussit à confier quelques parties de son Odyssée : cette nuit-là elle avait été accueillie par un charmant étranger, puis conduite en taxi jusqu'aux abords de M... Elle fit la rencontre près d'un terrain vague de deux jeunes gens. Ils l'ont violée. Des âmes charitables la conduisirent ensuite dans une chambre d'hôtel où le lendemain vers midi Christiane se réveilla. A sa grande surprise les inconnus de la nuit avaient acquitté le prix de la location.

Dans l'après-midi Christiane entre chez un coiffeur. Soudain elle s'évanouit. Elle reprend conscience dans l'ambulance des pompiers. Christiane est admise dans le service d'urgence de l'hôpital le plus proche. Elle a soudain très peur et elle s'enfuit en abandonnant son sac et tous ses papiers.

Le soir une péripatéticienne lui offre un repas et Christiane est abordée par une bande de joyeux lurons. Ils l'emmènent avec eux et Christiane se retrouve dans un appartement où se déroule une effrénée sarabande de satyres et nymphes lubriques... Elle assiste fascinée à la fête dyonisiaque, au Sacrifice à Vénus.

Le soir en déambulant dans les rues, elle s'arrête devant une voiture.

Un chien la garde. Christiane du regard l'apprivoise. Mais elle n'a pas la clé de contact. Alors très sûre d'elle et de sa toute-puissante force de persuasion elle demande à un garagiste de lui mettre en route le moteur. Il s'exécute sans demander fusse un pourboire. Voilà Christiane qui roule le long du bord de mer. Il fait nuit. Les étoiles brillent. Christiane pleure de joie en songeant à son amour qui continue à communiquer avec elle par la télépathie.

A l'aube Christiane retourne en ville et sur un trottoir elle aperçoit une jeune femme qui hâte son pas. Christiane s'arrête à côté d'elle et lui propose de la conduire où elle le désire. C'est une infirmière qui se rend à son travail. Arrivée à l'intérieur de l'Hôpital la jeune femme prie Christiane de l'accompagner car elle la trouve bien fatiguée ; elle lui présente un médecin, puis la laisse seule avec lui. Quelques instants plus tard Christiane est conduite dans un service psychiatrique fermé où immédiatement les soins nécessaires à son état lui sont prodigués.

Le certificat d'admission mentionne :

"Cette malade très délirante est actuellement en fugue avec hallucinations auditives et impératives, interprétations morbides à type de malveillance, de persécution, avec extériorisation d'un thème de filiation princière.

Récit confus et mal ordonné ; le vagabondage pathologique paraissant remonter à quelques jours avec inconscience complète de la situation réelle et activités absurdes.

Cet état rend la malade dangereuse pour elle-même et susceptible de gestes plus ou moins inconsidérés : il nécessite une mesure de placement sous les garanties de la loi du 30 juin 1838 etc..."

Le certificat de 24 heures confirme :

*"présente un état d'excitation, d'allure maniaque manifesté sous forme de récits peu cohérents, tantôt fragments de la fugue qui depuis plusieurs jours la conduisait de L... à M..., tantôt commentaires de portée très générale avec diffluence de la pensée et détails saugrenus, tantôt consistant en propos hallucinatoires, véritables dialogues avec demandes et réponses visant "Dieu, son Mari, c'est à dire Bernard", qui la commanderait à distance.
Bon état général. A maintenir en traitement".*

Pendant la première quinzaine de son 1er séjour en milieu psychiatrique Christiane refuse de dire si elle a ou non une famille, des parents, des amis. Elle sait son âge, 40 ans, son adresse, son nom mais elle affirme être en réalité Nathalie ROMANOV, Grande Duchesse de Russie, et descendante du Tsar Nicolas II.

Peu à peu son agitation rétrocede et un jour elle donne un nom de famille Russe et une adresse. L'hôpital y envoie aussitôt une lettre.

Le père de Christiane est ainsi averti qu'elle est hospitalisée depuis près de quinze jours à M... On a enfin retrouvé celle pour qui ses parents et son fils avaient fait paraître des avis de disparition, et entreprendre des recherches. On avait quelques jours plus tard retrouvé sa voiture, sur le bord d'un chemin : à l'intérieur il y avait tous ses bagages. Personne n'avait rencontré la jeune femme et nul ne savait si elle était encore en vie.

Le certificat de quinzaine est ainsi rédigé :

"commence à sortir de la bouffée délirante manifestée à l'entrée. Conserve cependant des convictions très anciennes de filiation princière (elle descend des ROMANOV). Se montre soignée, calme et gentille. A maintenir en traitement".

Son fils vient lui rendre visite lors d'une permission. Elle le reconnaît mais ne peut lui expliquer ce qui s'est passé.

Six semaines après son admission, Christiane peut enfin retourner chez les siens à condition de continuer son traitement.

Le certificat de sortie définitive est le suivant :

"Est suffisamment améliorée pour pouvoir bénéficier d'une sortie définitive et être confiée à son fils qui la réclame".

Et c'est ainsi qu'elle était ensuite tombée dans un profond état dépressif, malgré tous les soins requis.

Par la suite, Christiane sortira lentement de sa dépression. Au début de l'été 1976 elle retrouve enfin du travail.

Puis elle est en septembre suivant réadmise à l'Hôpital, en état d'agitation maniaque, conduite par son fils manu militari : Christiane depuis plusieurs semaines était à nouveau en plein délire de filiation princière, et annonçait son imminent mariage avec un gitan alcoolique. Ce dernier se disait descendant des rois d'ITALIE...

Christiane était par ailleurs convaincue d'être grâce à lui déjà en état de grossesse avancée (mais pour lequel des examens cliniques et biologiques ne trouveront aucune confirmation).

OBSERVATION N° 10

(-) MARTIN

Résumé : fils légitime et unique d'un couple qui délibérément n'a pas voulu d'autre enfant. Le père est lui-même fils unique.

Des échecs sentimentaux et professionnels semblent intervenir dans le déclenchement brutal de la psychose à 20 ans, au moment où se pose aussi la question du service militaire : il déclare à ses parents qu'ils ne sont pas ses vrais parents mais seulement des parents adoptifs. Il se croit de descendance royale, et héritier des pouvoirs du pape. Le premier épisode psychotique est enrayé par un long séjour en clinique.

Deuxième épisode psychotique à 22 ans, révélé par une tentative de suicide dramatique : Il paraît que c'était la seule façon de prouver qu'il était le fils d'Hitler. Par la suite il fait de nombreuses rechutes au cours desquelles les thèmes de filiation illustre se modifient constamment, chaque fois accompagnés d'explications historiques et généalogiques fort compliquées. Entre temps les idées délirantes sont parfaitement critiquées.

oooooooooooooooooooo

Un jour de septembre 1970 Martin, 22 ans, se jette d'un train roulant à 100 km/h. Il voulait ainsi se suicider pour qu'on parle de lui et qu'enfin on reconnaisse qu'il était bien le fils d'Hitler.

Il s'en tire avec un trauma crânien sans gravité, de multiples petites plaies, une entorse de cheville et des fractures de métacarpe. Après une quinzaine de jours passés dans un service de chirurgie, il est transféré dans un service de Psychiatrie.

Sa mère explique la première comment son fils en est arrivé là.

La famille ne s'était rendue compte de rien jusqu'au moment où il a été question de départ au régiment. Il était alors dans un lycée mixte où il faisait des études de comptabilité. Il disait qu'il ne ferait pas son Service, car il n'était pas comme les autres. Son année scolaire avait été mauvaise ; il devait redoubler. Mais ses parents ont estimé qu'il valait mieux qu'il travaille et lui trouvent un emploi au Trésor.

Il est révoqué au bout de 5 mois pour "désinvolture et manque de zèle".

En février 68, il se met brutalement à délirer et à dire que sa mère n'est pas sa mère, qu'il est de descendance royale, céleste, qu'il ressemble au pape etc...

Arrive alors la convocation pour le Conseil de Révision.

(-) Observation du Service du Docteur BONNET - Hôpital du Vinatier
BRON

Les parents utilisent alors ce prétexte pour le montrer à un Psychiatre et ils le traitent en cachette en mettant des neuroleptiques dans son eau de boisson. Puis peu à peu ils lui font comprendre la nécessité d'une hospitalisation. Martin entre enfin dans une clinique située à plus de 300 km de chez lui, et il y séjourne 9 mois. Un traitement par électrochocs est entrepris. Les parents n'ont pas droit aux visites pendant longtemps, puis seul le père est admis.

Martin quitte la clinique en juin 1969. Son état s'est stabilisé mais les troubles évoluent à bas bruit jusqu'à cette dramatique tentative de suicide.

Dans les antécédents familiaux, on retrouve :

- Une tante de la mère avait "perdu la tête" vers 49 ans, et avait été hospitalisée en psychiatrie. Elle est décédée d'hypertension artérielle.
- Du côté du père, une cousine germaine avait également perdu la tête à la suite d'un chagrin d'amour, et était morte un an plus tard.
- Le grand-père paternel est mort lorsque le père de Martin avait 13 ans. La grand-mère paternelle qui a 76 ans est en bonne santé et habite l'appartement voisin de celui de son fils.
- Le père de Martin est fils unique. Il est en bonne santé. Jadis comptable, il est devenu par la suite chef d'entreprise.
- Les grands-parents maternels sont tous deux décédés, l'un à 83 ans, l'autre à 88 ans.
- La mère a trois soeurs en bonne santé. Elle-même va bien mais a souffert d'hypertension artérielle nerveuse. A cause de cela elle a changé de métier, et de couturière est devenue vendeuse.

Dans les antécédents personnels, on retient surtout que Martin est fils unique.

Ses parents disent ne pas avoir voulu d'autres enfants car ce fils leur a donné beaucoup de peine dès son plus jeune âge. Ils précisent : l'accouchement a été très difficile : contraction pendant trois jours. Présentation par le siège. Mais il a respiré de suite. Cette naissance délicate a toujours fait dire à la mère qu'elle ne résisterait pas à un deuxième accouchement, puis mari et femme décidèrent d'un commun accord de ne pas avoir d'autres enfants. Les difficultés d'élevage de Martin les ont ensuite confortés dans leur opinion :

Il ne pouvait pas têter et refusait le biberon. A trois mois, il fallait lui donner sa nourriture à la cuillère. L'alimentation a été un vrai calvaire jusqu'à l'âge de 8 ans, car il n'avalait rien et il fallait faire des grimaces pour le faire manger.

Il a toujours été rêveur. Déjà sa maîtresse de l'école maternelle, disait qu'il avait les yeux dans le vague, regardant les mouches voler, et qu'il pleurait dès qu'on lui demandait quelque chose, car il ne savait pas, puisqu'il n'écoutait pas.

Par la suite la scolarité a été difficile. Il a redoublé plusieurs classes.

Le climat familial n'était pas très paisible. La grand-mère paternelle vivait au foyer : cela provoquait des frictions entre les parents, et les deux femmes n'arrêtaient pas de se disputer. Cette situation empêchait aussi les parents de Martin de recevoir leurs amis comme ils l'auraient souhaité.

Le père était par ailleurs assez distant avec son fils, très autoritaire également. Martin en avait très peur. Ce père était toujours débordé par son travail, écrasé disait-il de soucis. Il n'arrêtait pas de parler de problèmes d'argent et, bien que la situation financière de la famille ait été toujours assez florissante, le père disait toujours ne pas avoir le sou. Martin a toujours eu une vive animosité contre son avarice et donnera aux médecins qui le suivront par la suite bien des anecdotes illustrant sa pingrerie. Et à plusieurs reprises Martin s'est plaint de sa solitude, de n'avoir ni ami ni argent.

Quant à la mère c'était d'après son époux une vraie mère poule. Elle criait bien un peu, mais cela n'avait aucune portée. Martin ne la prenait pas au sérieux, tandis que la moindre réprimande du père le touchait énormément.

Pendant l'enfance Martin n'aimait pas beaucoup le sport. Il avait de la difficulté pour se lier avec d'autres jeunes, et il recherchait plutôt la compagnie des petites filles pour s'amuser, car il se sentait plus à l'aise.

Par contre à l'adolescence il ne fréquentait plus du tout les jeunes filles disant qu'il ne pouvait pas les approcher, que ça le choquait. Au lycée mixte ce problème le hantait particulièrement. Un jour, il dit pourtant à sa mère qu'il était sorti avec une fille, et qu'il l'avait embrassée. Mais le lendemain il s'était aperçu que cette fille ne voulait plus lui parler et qu'elle riait avec un groupe de garçons, annonçant que lorsque Martin l'avait embrassée il lui avait dit "je t'aime bien !".

Plus tard, quand Martin travaillait au Trésor, il continuait à revoir des filles connues au lycée. Puis il était tombé amoureux de la fille de son chef de service et avait forgé dans son imagination tout un roman, jusqu'au moment où il s'était mis franchement à délirer.

Au cours de cette seconde hospitalisation, pendant l'automne 1970, Martin signale que d'après lui sa maladie avait commencé en 1966 par des insomnies. Quand il se couchait il avait sommeil mais il se forçait à se tenir éveillé pour "*penser à des histoires de filles*" et à autres choses ; seulement plus tard il ne pouvait plus dormir malgré lui. Il s'était enfin mis l'idée en tête qu'il n'était pas comme les autres, et dès lors il avait cherché à savoir si ses parents n'avait pas une ascendance royale.

Il confie au Docteur BONNET :

"Au début je me faisais l'illusion que je n'étais pas comme les autres, alors j'ai essayé par mes parents s'il n'y avait pas une ascendance royale. Alors je me suis aperçu dernièrement que mes parents n'étaient pas mes parents et que j'étais de descendance royale... Il y avait longtemps que je pensais cela, seulement mes idées étaient confuses et je ne savais pas bien qu'elle était la vérité... Je pense donc que je suis le fils d'Hitler et d'une fille de KRONPRINZ, plus exactement d'une fille de Guillaume II. Maintenant, vous savez tout ! cela je le sens. Je le sais parce que Dieu me l'a dit... J'ai l'intuition divine... Je me considère comme le successeur de Saint-Pierre parce que je descends de la Reine Victoria. La fille de la Reine Victoria était mariée au Prince Royal de Prusse qui était venu plus tard, plus exactement son fils était venu plus tard que Guillaume II... Donc la couronne d'ANGLETERRE est passée dans la branche prussienne... On vous traiterait de fou de dire des choses pareilles... Exactement, c'est une affaire dynastique... Hitler descendant de FERSEN et son fils LOUIS XVII était roi de FRANCE, donc Hitler descendant de Louis XVII, ce qui fait qu'en se mariant avec la fille du Kronprinz il a rattaché les couronnes de FRANCE et d'ANGLETERRE. Voilà le dictionnaire dit que Hitler a disparu lors du bombardement de BERLIN ; or j'ai lu dans un livre sur la fin de Hitler et, dans les derniers moments, il a déplacé le Quartier Général au Quartier de l'aéroport de BERLIN. D'après moi, il a pris l'avion pour la SUISSE où il avait précédemment pris contact. La SUISSE l'a accueilli en échange du Trésor de guerre du REICH. C'est ce qui expliquerait que moi, né à X... à 150 km de la SUISSE et qu'on ne peut rien faire contre moi. Peut-être suis-je né en SUISSE et officiellement je suis né à X... Je ne me rappelle que d'une seule chose : dans ma plus jeune enfance, j'ai demandé une fois mon père et il m'a semblé que ce n'était pas lui qui venait ; l'homme qui est venu vers moi n'était pas mon père...

Le Roi d'ANGLETERRE étant successeur de Saint Pierre, il s'est passé... son pouvoir spirituel est passé dans la couronne royale de PRUSSE... J'ai moi-même l'intuition divine par ma mère... Je n'entends pas la voix de Dieu ni celle d'autres personnes... Ces intuitions ça donne sur le coup de bonnes réactions, et j'essaie après de les comprendre... Je me trompe rarement, même en ce moment jamais !... Ainsi Monsieur BONNET je peux vous dire que vous êtes d'origine britannique, je le sens, parce que vous êtes un de mes sujets, comme les français, par mon père Hitler qui était Roi de FRANCE, sont également mes sujets... Il est inutile de chercher des principes dynastiques jusqu'au moyen-âge, vous en savez autant que moi... Je remonte à FERSEN qui était gentilhomme suédois vivant à la cour de FRANCE ; il était maréchal ; c'était l'ami de Marie-Antoinette... Je sais beaucoup de choses sur les principes dynastiques, quoique je ne me sois pas occupé de la Chine ou de l'INDE...

Je vais vous dire maintenant comment le Roi d'ANGLETERRE est devenu le successeur de Saint-Pierre : Le Roi de FRANCE Philippe IV

Le Bel a fait venir les papes en AVIGNON, parce que, jusque là, ils étaient tous italiens. Il voulait qu'ils deviennent français... A mon avis il a demandé aux papes de lui confier leur pouvoir spirituel... Sa fille a été mariée au Roi d'ANGLETERRE et ses trois fils régnèrent tous à leur tour, sans enfant. Ainsi, la succession de Saint Pierre s'est trouvée dans la dynastie britannique... Et si l'on descend toute la dynastie britannique, on arrive à la Reine Victoria et à ce que je vous ai dit tout à l'heure sur mes origines...

JE NE PEUX PAS AVOIR D'ENFANT PARCE QUE HITLER A FAIT DES EXPERIENCES MEDICALES LA-DESSUS, il a cherché par son fils, à cause que l'ALLEMAGNE a perdu la guerre d'éteindre la succession de son... de Saint Pierre par son fils, qui ne peut pas avoir d'enfant. Ainsi je suis le dernier successeur de Saint-Pierre et à ma mort la terre sautera !... JE NE PEUX PAS ME MARIER... (un long moment d'hésitation)... PARCE QUE JE N'AI PAS LE MEME CÔTE DU CŒUR QUE LES AUTRES GARÇONS...

Je suis fatigué, les femmes me disent bien un peu, mais je ne suis pas attiré par elles ; ça dépend desquelles d'ailleurs... si !... Je suis attiré par les allemandes, parce qu'Hitler était allemand... etc... etc...

Quelques jours plus tard Martin poursuit ses foisonnantes théories sur la parenté des familles régnantes :

"Je pense toujours ce que je vous ai dit précédemment sur HITLER et tous les autres et même sur NAPOLEON ; je ne vous ai pas encore parlé de lui mais c'est la même chose...

Vous savez bien d'ailleurs qu'au moment où la PRUSSE et la FRANCE sont entrées en guerre en 1870, l'empereur de PRUSSE était le frère de NAPOLEON III... D'après moi LOUIS XIV avait un frère jumeau, l'Homme au Masque de Fer, cet homme devrait hériter de la couronne de FRANCE... D'après moi HITLER qui était le fils de FERSEN ou plus exactement son descendant, et les deux frères jumeaux se sont retrouvés sous le même sceptre qui est moi... MOI QUI SUIS LE ROI DE TOUTS LES PAYS, tout au moins de presque tous les pays d'EUROPE...

Une autre fois, il reparle de son accident et explique :

C'est parce que personne ne me croyait que j'ai sauté du train... Personne ne me croyait, pas même mes parents... Depuis 4 ans tout le monde me répète que ces idées sont du délire et que personne n'y croit... Mettez vous à ma place, quand il y a quelque chose qui vous travaille... il faut le dire... J'ai bien pensé à tout cela avant de me suicider. Je me disais que c'était tellement absurde et tellement gros, que je préférerais me suicider."

Puis Martin fait part de ses difficultés à entrer en contact avec les filles :

"Vous savez quels sont les problèmes qui me tourmentent dehors, ces problèmes des relations avec les dames, surtout les jeunes filles... Vous savez très bien que les rois ne faisaient pas la même chose que le peuple avec les femmes, c'est à dire qu'ils faisaient des mariages politiques et je voudrais savoir si à mon contact les filles sont assez puissantes pour aller avec moi. J'entends puissance par le sens de la direction, c'est à dire si se marier avec moi n'est pas en somme viser trop haut... Il faut une femme qui soit soutenue par quelqu'un, par des gens qui ont un certain pouvoir comme Marie-Claire X... dont le père était (titre de fonctionnaire important)... MOI J'AVAIS UN SOSTE QUI ME RESSEMBLAIT ET QUI SORTAIT LE SOIR AVEC MARIE-CLAIRE... Je voudrais donc une fille qui soit soutenue par quelqu'un de puissant pour être aussi puissante que moi, CAR JE ME SENS TRES PUISSANT... Vous savez avec toutes ces histoires QUE J'AI DANS LA TERE depuis 4 ans, je me demande comment on ne m'a pas encore assassiné... Je suis un objet de jalousie pour les femmes... Les femmes me cherchent toutes mais quand elle se trouvent devant le truc, eh bien au début ça marche ; mais au bout d'un laps de temps plus ou moins long ça ne marche plus... Parce qu'elles ne sont pas assez puissantes et soutenues pour aller avec moi...

SI JE NE PENSE PLUS A TOUTES CES IDEES DE PUISSANCE ET DE HITLER JE TOMBERAI MALADE... j'a essayé une fois".

Cinq jours plus tard, il insiste encore sur le besoin qu'il éprouve à imaginer toutes ces aventures..

J'Y TIENS A MES IDEES, IL ME LES FAUT, SINON JE NE SERAIS PAS HEUREUX... vous ne savez pas la jeunesse que j'ai eu..."

Et il se plaint à nouveau de sa solitude, du manque d'argent, de la tyrannie de son père, de ses difficultés à "draguer les filles".

Une autre fois il déclare à brûle-pourpoint à la psychologue : "que diriez-vous si je vous disais que j'étais amoureux de vous ?"

Puis il demande des renseignements sur les études à suivre pour devenir infirmier. Il signale ensuite qu'il aimerait mieux faire quelque chose comme psychologue ("comme vous") où on a des contacts avec les gens...

En quelques semaines, l'état de Martin s'améliore sensiblement. Il présente de moins en moins de rires immotivés. Il se sent aussi plus à l'aise à l'Hôpital alors qu'au début il ressentait une certaine hostilité contre lui : "il y a des infirmiers communistes qui me veulent du mal parce que je suis allemand et descendant d'Hitler... Ils ont corrompu les malades contre moi... Je le sens car j'ai l'intuition divine", disait-il.

Finalement quelques jours avant la Noël 1970, Martin sort de l'Hôpital.

Il est alors revu à épisodes réguliers en consultation .

A partir d'août 1971 il entre successivement comme employé dans diverses administrations, ne restant jamais bien longtemps à la même place.

Des notes prises au cours de ses visites on remarque son fréquent désir de suicide : "les femmes me rendent la vie impossible..." soupire-t-il en guise d'excuse.

Février 1972 : il revient très anxieux :

"Les idées me reprennent, je fais qu'y penser... Je ne sais pas qu'en penser... Je l'ai pas dit à mes parents... Ça ne me ferait rien de mourir... Je tourne en rond toute la journée. Je dépense un argent fou... Je vais dans les bistrots je prends des consommations. Rien ne m'intéresse... et ces idées m'empêchent de faire quoi que ce soit..."

Mai 1972 :

"Je suis seul toute la journée alors mes idées me reprennent... C'est pas rose... Je me prends pour le Roi d'ANGLETERRE... Ça me possède".

Quinze jours plus tard :

"MES IDEES C'EST COMME UNE DROGUE QUE PREND LE DROGUE POUR S'E-VADER. C'est quand je suis seul que ça vient et si la télé parle du 3^e Reich, de Hitler, ça m'y fait penser, ou si on parle de la Reine d'ANGLETERRE pendant un moment ça m'évade, c'est comme un drogué... Si j'avais pas les médicaments j'y croirais... Ça fait tellement longtemps que j'y pense, je suis pas plus heureux ni malheureux. Ça date de longtemps, de plus de dix ans, ... même en 3^{ème} déjà, quand je passais mon brevet, j'avais des idées bizarres, les mêmes que maintenant. Je me disais : que ferais-je si j'étais Président de la République, ou Roi de PRUSSE, ou si je gouvernais la FRANCE ou L'ALLEMAGNE... Quelle politique je ferais... etc..."

Août 1972 vient à nouveau confier ses histoires de filiation : il n'est pas le fils de son père, mais de sa mère qui descend des BOURBONS... Il reparle de la Terreur, de LOUIS XVII, d'agent secret etc...

Septembre 1972, ses idées se sont littéralement envolées...

6 janvier 1973 : il se croit le cousin de la Reine d'ANGLETERRE mais ce n'est plus comme en juin où il avait l'impression que les gens croisés dans la rue se moquaient de lui.

13 janvier 1973 : *"j'ai de nouvelles idées, maintenant je pense être le fils de ROMMEL..."*

Il est ensuite perdu de vue pendant près de trois ans.

Janvier 1976 : "je me prenais pour Franco..." Il observe que dès qu'on lui a fait son injection de PIPORTIL ses idées s'estompent 48 heures après, mais qu'elles réapparaissent au bout de trois semaines. "Le travail y fait aussi beaucoup, ça chasse les idées... de causer avec quelqu'un... ça me fait passer les idées".

En mai 1976, grâce à l'amabilité du Docteur BONNET, j'ai pu avoir avec Martin un long entretien. A cette époque il est en assez bonne forme et tout à fait détaché de ses idées délirantes. Cependant il accepte très volontiers d'en parler.

Dans son récit il faut remonter le début de ses troubles à cette année scolaire, passée dans une classe mixte, et au cours de laquelle il avait ébauché un flirt voué malheureusement dès le lendemain à la rupture.

"Il y a eu plusieurs étapes dans ma maladie... ON NE SE SENT PAS NATURE, ON NE DEVIENT PAS LE FILS DE SON PERE D'UN JOUR A L'AUTRE !" précise-t-il en éclatant de rire... Puis il ajoute : "J'en avais parlé à mon père... comme quoi, j'étais de descendance royale. Il me dit "qu'est ce que tu vas me raconter là, tu ne sais pas ce que tu dis !" alors... (silence) il m'avait semblé après (légère hésitation) que lui était au courant et qu'il me mettait devant en arrière-garde, qu'il me prenait ma place plutôt que moi enfin heu... puis que... que lui était roi et qu'il touchait des pots-de-vin de partout heu... pour ne rien dire ou des trucs comme ça quoi... (silence) Ensuite j'ai pensé que j'avais été adopté très jeune... (silence) que mon père me cachait quelque chose quoi..."

Il énumère toutes les hypothèses sur les familles royales d'EUROPE dont il devait descendre, puis tout d'un coup il déclare :

"J'avais eu aussi à cette époque des chocs, j'avais eu des chocs j'avais beaucoup été choqué... (silence) c'était au début de la pornographie et j'avais beaucoup été choqué..."

Il détourne la conversation en parlant de son séjour en clinique et revient bientôt à ses doutes sur ses origines :

"Au début j'étais contre ma mère et puis après j'étais contre mon père... A cause de sa sévérité, beaucoup de sévérité. J'ai d'abord pensé que ce n'était pas ma vraie mère et puis après je n'osais pas me heurter à mon père... Après ce qu'il m'avait dit... quoi... J'étais fils unique..."

Martin poursuit en donnant des détails sur sa vie familiale et sur les membres de sa famille. Quelques instants plus tard il reparle de ses premières idées :

"Il m'est arrivé cette chose là que j'étais tellement persuadé que je n'étais pas le fils de mon père, qu'en consultant des bouquins je me suis rendu compte que j'étais le fils d'Hitler, et

puis en me regardant dans une glace je me trouvais un faciès aryen... enfin je m'étais dit que j'étais fils d'Hitler... Comme j'étais fils unique et que mon père aussi, heu pas mon père, Hitler aussi, je m'étais forgé tout un programme avec les rois... je m'étais dit que Hitler était peut-être comme Louis XVII et puis comme il avait fait beaucoup de choses heu... au point de vue médical heu... comment vous dire... IL M'AVAIT SEMBLÉ QU'IL AVAIT PAR UN SYSTEME, PAR SON... PAR SES MEDECINS IL AVAIT TROUVÉ UNE FORMULE POUR AVOIR DES ENFANTS OU DE FAIRE UN ENFANT heu... QUI SERAIT DE LUI... ET QUI NE SERAIT PAS COMME LES AUTRES quoi ! Et qu'il mettrait fin à la Terre... à sa mort il mettrait fin à la Terre. Voilà ! et moi je voulais me suicider en me disant que je mettrais fin à la Terre... Comme on voulait pas m'écouter que j'étais fils d'Hitler, comme on voulait pas m'écouter, alors je me suis dit : tiens je vais me suicider et comme ça ils verront bien que je suis le fils d'Hitler et comme ça la terre sautera !"

Martin se lance dans des explications embrouillées sur la généalogie d'Hitler sur le fait qu'il n'avait pas eu la bombe atomique mais qu'en revanche son fils en mourant ferait sauter la terre. Hitler qui était envoyé de Dieu avec mission de se venger des Juifs, avait trouvé par ce fils "pas comme les autres" un moyen d'accomplir sa mission. Martin insiste à plusieurs reprises pour dire que sa naissance était le résultat des travaux des médecins d'Hitler et quand je demande plus de précisions il se trouble et reprend toutes ses théories sur les Familles Royales laissant entendre qu'Hitler avait du recueillir la fille du Duc de WINDSOR et que c'est peut-être comme cela qu'il était venu au monde. Martin enchaîne sur les pouvoirs de la papauté dont il avait hérité. Il expose longuement toutes les péripéties de l'histoire et ses hypothèses sur ce qui a dû se passer.

Au cours de cette entrevue j'ai été frappé par certaines de ses réponses. Comme je lui demandais s'il regrettait d'avoir été fils unique il répond tout de go :

- "Non ! Bien au contraire ! Ça me plaisait...
- Ah oui ? vous n'auriez pas voulu avoir des frères ou des soeurs ?
- Oh non !... à cause de l'héritage !
- Pardon ?
- A CAUSE DE L'HERITAGE !" répète-il avec une certaine fierté,

et il explique à combien de millions il évalue la fortune de ses parents, dont il va un jour hériter.

A un autre moment comme je l'entretenais sur ses difficultés sentimentales antérieures, il répliqua que cela s'est bien arrangé depuis, et qu'il a eu pas mal de relations sexuelles, notamment avec des femmes mariées, mais que ce qu'il aimait surtout c'est d'avoir des relations avec ses cousines : "CE QUI M'A TOUJOURS INTERESSE C'EST LES RELATIONS INCESTUEUSES... C'est ce qui m'a beaucoup marqué" et précise-t-il, "donné beaucoup de satisfactions". Il serait bien sûr trop long de rapporter la multitude de renseignements que ce jour-là il m'a confiés mais je terminerai seulement en signalant que Martin n'envisage absolument pas le mariage et encore moins d'avoir un jour un enfant...

OBSERVATION N° 11

(-) PIERRETTE

Résumé : Enfant abandonnée, elle sait seulement que son père était alcoolique et que sa mère est morte dans un asile. Elevée d'abord chez des parents nourriciers elle est ensuite confiée à un orphelinat religieux. Puis elle devient mère célibataire et se marie tardivement à 39 ans. Mésentente conjugale. Divorce au bout de 8 ans. Début du délire de filiation à 43 ans, au moment où son fils quitte le foyer. Elle accuse alors son mari de lui avoir enlevé par le mariage toutes traces de sa filiation illustre. Elle est pourtant convaincue d'appartenir à la famille princière de MONACO et ne cesse depuis plus de 20 ans, de chercher à le prouver.

Association aux thèmes mégalomaniques d'idées de persécution et d'une importante activité revendicatrice.

oooooooooooooooo

Depuis une bonne vingtaine d'années Pierrette proclame qu'elle est de la famille princière de MONACO et s'indigne parce que, selon elle, on cherche à la faire passer pour folle afin de la frustrer de ses droits, et notamment de son héritage.

Elle a été internée plusieurs fois et n'a pas fait moins de onze séjours, rien qu'à l'Hôpital du Vinatier, entre 1957-1977. Elle a de plus été soignée pour troubles mentaux à PARIS et à NICE.

Son délire paraît très stable, diminuant quelque peu d'intensité à chaque sortie de l'Hôpital, pour ressurgir ensuite au bout de quelques semaines.

Et, comme le fait remarquer en 1967, le docteur BALVET, ce délire a tellement occupé le devant de la scène, qu'il a fait presque complètement oublier les éléments de réalité. Effectivement il est étonnant de constater combien on sait peu de choses sur les antécédents de Pierrette.

Voici les seuls points mentionnés dans son dossier :

- Elle est née en 1912, de parents qu'elle n'a pas connus.
- Le père était alcoolique et la mère est morte à l'asile du PUY.
- Elle est élevée par des parents nourriciers pendant une durée inconnue, puis confiée à un orphelinat dirigé par les Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul.

- Depuis le plus jeune âge elle a exercé divers métiers : plongeuse, bonne à tout faire, ouvrière dans diverses usines. Elle est plongeuse dans un restaurant au moment de son premier internement. Elle travaille ensuite plusieurs fois comme gens de maison.
- Elle a fait quinze jours de prison, avant la dernière guerre, pour vol.
- Elle a de nombreuses liaisons.
- En 1939, à l'âge de 27 ans, elle a un fils. On ne sait rien sur le père. L'enfant porte le nom de jeune fille de Pierrette.
- Deux curetages post-abortum à des dates inconnues.
- Appendicectomie en 1936.
- Mariage tardif à 39 ans, en 1951, avec un manoeuvre alcoolique débile, conflictuel, revendicateur, irritable, brutal avec sa femme. D'après les notes des médecins qui ont suivi Pierrette, il est jugé à plusieurs reprises comme malade mental. Il est en outre coureur et syphilitique (Pierrette aura toujours une sérologie négative). Les conditions d'existence du ménage sont misérables, et les conflits conjugaux vite énormes. Parmi les reproches que Pierrette formule à l'égard de son mari, il faut mentionner son origine algérienne, appris par elle après-coups, et dont on ignore si elle est réelle ou imaginaire. Pierrette néanmoins en profite dans ses protestations délirantes pour dire que son mariage est nul. Par ailleurs à toute époque, il est mentionné dans le dossier que Pierrette désigne souvent son mari par "le fou".
- Divorce en 1959. L'ex-mari continue à rendre visite à Pierrette et à vouloir s'occuper d'elle. Quant à elle, à ses sorties d'Hôpital, elle retourne souvent vivre avec lui.
- Le fils quitte sa mère en 1955 puis se marie et a deux enfants, un garçon (1961) et une fille (1962), tous deux en bonne santé. On suppose qu'il a dû épouser sa femme au moment de sa première grossesse. Une infirmière note en effet sur les feuilles de comportement de Pierrette, en janvier 1961 : *"il l'a fait exprès de mettre cette fille enceinte, pour se marier... Il est malin... Si elle savait, elle réfléchirait..."*. Au début de la maladie de sa mère, il ne s'occupe guère d'elle. Puis il la prendra de plus en plus en charge, malgré les difficultés qu'elle lui crée ; elle l'attaque en procès pour avoir osé la faire hospitaliser la première fois en 1957 ; elle déclare aussi vouloir le déshériter en 1969 ; enfin, comme son ex-mari, elle le traite souvent de fou.

Il est en fait très gentil et même le plus souvent très dévoué envers sa mère. On le décrit comme un peu efféminé, au comportement psychopathique. Il est en tout cas éthylique, et vient souvent rendre visite à sa mère en état d'ivresse.

Par ailleurs, il se montre stable dans son travail, employé par une entreprise de nettoyage.

- Septembre 1969, hystérectomie pour fibrome.
- Depuis avril 1973, Pierrette vit chez son fils, et semble s'y installer définitivement.

Quant à l'histoire psychiatrique, elle débute assez brutalement par un internement en juillet 1957.

Le certificat médical initial indique :

"Cette malade présente depuis au moins deux ans un délire bien systématisé à thème de grandeur : elle pense être de la famille de Grace Kelly ; plus récemment elle se demande si elle n'est pas plutôt de la famille de la Reine d'ANGLETERRE. Elle passe sa vie entre MONACO et LYON ; elle écrit et téléphone à la principauté, récemment elle attendit jusqu'à minuit à l'aérodrome la venue du Prince Rainier. Elle devient agressive. Cet état qui la rend dangereuse etc..."

et les certificats de 24 heures et de quinzaine confirment :

*"Délire systématisé à thème de grandeur et de filiation" ou
"délire d'imagination à thème mégalomane et de filiation".*

Le début réel des troubles remonte probablement aux années 55.

D'après le mari elle allait alors l'insulter sur le chantier où il travaillait. Elle recherchait ses liens de parenté puis, après une fugue de plusieurs jours, elle a été hospitalisée en clinique et a eu six électrochocs. Par la suite, ses troubles du comportement ont motivé de multiples et courtes hospitalisations au pavillon d'urgence, où l'on porte le diagnostic de délire chronique paranoïaque, et on la traite au LARGACTIL.

Pierrette elle-même confie qu'en avril 1956, dans un numéro de "Marie-Claire", elle s'est très bien reconnue sur une photo du magazine où se trouvait Grace Kelly et son futur mari.

Depuis cette fausse reconnaissance elle est persuadée que c'est elle qui devait épouser le Prince. Elle se dit née des suites d'une "faute" de Madame Kelly mère. Son père est richissime. Elle est entrée en correspondance de longue date avec sa famille, ce qui prouve sa filiation, mais hélas, la Supérieure de l'orphelinat lui a volé toutes ses lettres....

A son entrée à l'Hôpital du Vinatier, Pierrette déclare :

"Je ne suis plus Madame G..., je suis Mademoiselle B..., j'ai divorcé depuis trois semaines, la famille a payé... J'aurai bientôt trente ans (elle en a en réalité 45). J'ai un faux nom, un faux âge... J'ai eu mon fils à 12 ans, j'étais la plus jeune mère de FRANCE... on a dit que j'étais un phénomène..."

Il faut remarquer ici la logique de Pierrette qui en se rajeunissant de quinze ans, trouve alors le moyen de se glorifier d'être la plus jeune mère de FRANCE à 12 ans (alors qu'elle a eu son fils à 27 ans) ! Elle n'évite pourtant pas la contradiction quand elle se dit "*sœur du Prince Rainier*" ; car précédemment c'est elle qui devait l'épouser, à la place de Grace Kelly, sa demi-sœur dans le délire :

"L'avion de MONACO devait venir me chercher, un avion particulier... Je suis parente avec le Prince de MONACO, c'est mon frère... J'étais en correspondance avec Madame KELLY, la mère de Grace, pour qu'elle remplisse ses droits (sic, au lieu de devoirs) de mère à mon égard. J'avais trois hommes d'affaires et un pour le gosse... Parce que c'est la mère KELLY ma vraie mère... Mes vrais parents sont à MONACO... Je suis descendante de la Reine d'Angleterre... J'avais hérité de titres de l'Amérique du Sud pendant la guerre, d'une tante qui tenait un magasin de vins en gros à Saint CH... Elle était sûrement en Amérique..."

Pierrette proteste car on retient dit-elle les lettres qu'elle reçoit du Prince de MONACO et de la Reine d'Angleterre. C'est le commissaire qui le lui a dit ; d'ailleurs on lui a payé à boire pour qu'il ne dise rien. Le mari aussi lui prend ses lettres c'est un bon à rien qui a fait du mal dans sa vie et qui est algérien, ; son huissier le lui a dit.

Elle passe par des périodes alternantes d'euphorie quand elle expose ses idées délirantes, et de tristesse quand elle réalise où elle est :

"Je ne veux pas rester vers ces folles, c'est pour déshonorer ma famille ; on peut me mettre en clinique, je ne suis pas malade".

L'examen ne décèle ni désorientation ni trouble de la mémoire ou du jugement. Certains certificats font mention de débilité sans apporter plus de précision.

Elle est par ailleurs toujours réglée mais peu.

Au bout de quelques semaines la conviction délirante ne semble plus soutenue par une certitude et, selon l'observation du Docteur ACHARENTRE, il apparaît nettement que ce délire est réactionnel et proprement une compensation à une situation difficile ; la malade elle-même en a un peu conscience. Puis elle attribue ses troubles à de mauvaises plaisanteries, de personnes qui ont profité d'une période de dépression pour lui faire croire certaines choses concernant sa famille supposée.

Elle sort enfin avec son mari après un séjour d'environ deux mois.

Quatre mois plus tard elle revient dans le même état que précédemment. Elle parvient ensuite à une certaine critique de ses idées.

En septembre 1960 nouvelle rechute. Elle vient de divorcer et déclare que Maître FLORIOT lui-même s'est dérangé pour l'occasion, qu'il est lui aussi, tout comme elle, de la famille des CRIMALDI.

On remarque un jour qu'elle possède des journaux illustrés racontant l'histoire de "Yvonne la Princesse sans nom". C'est son histoire, bien qu'elle ait elle-même, dit-elle, une quantité de noms, du fait de sa parenté avec la plupart des familles royales régnantes.

Un autre jour, comme on lui faisait une prise de sang elle laisse tomber : *"c'est du sang royal que vous tirez !... vous voyez ?..."*

Une autre fois, comme une malade l'appelle "Mademoiselle B..." (son nom de jeune fille), elle la reprend vertement : *"Non ! je suis Madame G... (le nom de son mari) de Polignac !"* Elle a aussi souvent maille à partir avec les infirmières qu'elle accuse de garder à tour de rôle son courrier. Elle réclame aussi avec insistance sa sortie pour aller au mariage du Roi Baudoin. Puis elle parle de ce mariage comme d'un faux mariage :

"Fabiola est une fille de VILLEURBANNE... C'est moi qui devait être au trône, d'ailleurs c'était la même chose pour la Princesse de MONACO".

Pierrette reste cette fois un an à l'Hôpital et dès lors revient presque chaque année.

A l'un de ses retours elle se présente ainsi très à l'aise, tenant à la main un sac bourré de documents, *"des pièces à conviction !..."* dit-elle. Elle passe ses nuits avec ce sac, et accuse parfois les infirmières de lui avoir dérobé une partie de son contenu.

Elle affirme que son fils l'a fait enfermer pour se débarrasser d'elle. Elle ne se croit pas malade et refuse du même coup tout traitement. Elle insiste aussi pour dire que B... n'est pas son vrai nom : *"Mon véritable nom c'est GRIMALDI, c'est ma nourrice qui a changé mon nom... D'ailleurs, la police s'occupe de mon cas depuis des années. Maître FLORIOT en particulier... Ma famille de MONACO m'envoie de l'argent mais on me le cache, ma vraie mère m'écrit tous les jours mais on subtilise mon courrier... Il ne me reste plus qu'un moyen de communiquer avec ma famille : la télévision où chaque jour une émission est consacrée à mon cas... Vous dites que j'ai 49 ans ? C'est un faux âge en fait je n'en ai que 30. A 12 ans j'étais mère de famille. Je suis un cas exceptionnel sur lequel toute la FRANCE s'est penchée..."*

En octobre 63 elle se trouve à PARIS. Son comportement la conduit à l'infirmerie spéciale de la Préfecture de Police où on établit un certificat : *"délire mégalomane chez une débile dysmorphique. Scandales répétés dans un hôtel où elle prétend qu'on lui vole tous ses papiers, son vison, ses milliards... Fille de Napoléon et de Marie Antoinette, elle sait bien que celle-ci est arrivée à PARIS, âgée de 62 ans."*

Elle-même à 35 ans, est la plus jeune mère de FRANCE. Elle ne sait si elle est une GRIMALDI ou une POLIGNAC, car les POLIGNAC chez qui elle s'est rendue ont refusé de la recevoir. Pas d'ARYLL défaut de prononciation, mais pas de dysarthrie de type P. G."

Elle est alors à nouveau internée pendant quelques mois.

Puis transférée à LYON, elle proteste toujours aussi énergiquement contre son hospitalisation. Elle écrit comme à l'accoutumée des monceaux de lettres : au Procureur, au Président de la République, aux Juges des Tribunaux de LYON et de MONACO, aux commissaires de Police de ces deux villes, à la "Reine de MONACO" surtout qu'elle signe "de la part de votre enfant". .

Toutes ces lettres expriment les mêmes leitmotivs :

- je suis délaissée par ma famille
- je ne sais pas me défendre seule
- on me vole
- on me donne des médicaments qui m'endorment et me font mourir.
- N'envoyez plus d'argent. C'est mon héritage qui se dilapide. D'ailleurs, je ne peux pas toujours rester dans la cour voir les avions passer, et quand je rentre dans le pavillon parce qu'il fait froid, ce sont les autres qui ramassent. Alors je vous en supplie n'envoyez plus d'argent, c'est l'héritage de mes grands-parents qui va disparaître...
- je vais attaquer ma nourrice. Elle n'a pas fait son devoir envers moi. C'est de sa faute si elle m'a mal élevée. Elle était payée pour ça. Elle a volé mon nom et m'a donné le sien.
- il y a deux princes de MONACO : un vrai et un faux. Je sais que l'un a fait de la prison et en est ressorti parce qu'il a payé. Je ne sais lequel des deux.
- venez vite me chercher... Faites le nécessaire pour qu'on vienne immédiatement me chercher...

Et à chaque sortie d'Hôpital Pierrette fait des démarches en rapport avec son délire : demander au commissariat de son quartier une carte d'identité au nom de GRIMALDI... Passer les heures à l'aéroport pour attendre la venue de ses parents... Elle va même jusqu'à monter à bord des appareils en demandant qu'on mette le cap sur MONACO...

Elle réussit d'ailleurs à se rendre souvent dans la principauté, d'où elle est à son grand dam chaque fois refoulée, et même, dit-elle, emprisonnée avant d'être transférée en Hôpital Psychiatrique.

Son agressivité envers ses proches parents se manifeste violemment à chaque rechute. Elle veut déshériter son fils qu'elle juge indigne, elle accuse violemment son ex-mari parce qu'à cause de son mariage avec lui toute trace de sa filiation a disparu, et elle l'en rend responsable... Elle gémît constamment sur son sort, se plaint d'être une pauvre femme sans défense, toujours trop gentille avec les autres... Alors qu'au contraire elle se révèle le plus souvent très piquante, mordante, fière et rigide.

Avec le temps il ne paraît en tout cas guère y avoir de changement dans ses convictions délirantes. Et tout récemment encore, en novembre 76, son fils a dû à nouveau aller la récupérer à MONACO, et la faire hospitaliser.

OBSERVATION N° 12(-) LUCIENNE

Résumé : A l'âge de 45 ans, se révèle assez brutalement un très riche délire de filiation illustre avec des thèmes politiques, mystiques, mégalomaniques, mais aussi persécutatoires (on torture ses 15 enfants dont 12 jumeaux, son mari (etc...))

On apprend presque 20 ans plus tard qu'elle a été orpheline à 17 ans et que deux ans après elle a ensuite perdu son frère et sa soeur, décédés comme les parents de tuberculose. Elle se retrouve donc seule au monde et bientôt mère célibataire abandonnée par son fiancé. Plus tard, sa fille à son tour l'abandonne.

oooooooooooo

La veille de la fête des mères de l'année 1950, une femme de 45 ans se présente au commissariat central de LYON, pour réclamer des nouvelles des membres de sa famille disparus mystérieusement depuis longtemps. Elle en profite pour demander le paiement d'indemnités de guerre et celles dues au démembrement. Mais son apparence, sa loquacité, les scandales sur la voie publique qu'elle a déjà provoqués, ses reproches immotivés à l'égard de ses voisins, notamment qu'ils lui doivent deux millions, font très vite douter de son état mental ; et quand elle se présente comme la fille du Roi de France, elle se retrouve immédiatement envoyée à l'Hôpital Psychiatrique le plus proche.

Elle y séjournera vingt ans. Dès l'entrée, elle est jugée atteinte de paraphrénie avec idées de grandeur et de persécution. Puis c'est le diagnostic de schizophrénie qui est généralement mentionné sur les certificats médicaux de cette patiente (désormais appelée Lucienne).

Lucienne est célibataire et travaille comme employée de maison, sauf depuis quelques mois. Elle était auparavant garde-malade ou dame de compagnie ; elle avait aussi travaillé dans des Cliniques. Il y aurait eu dans sa situation un changement qualifié dans le dossier, sans autres précisions, de "déchéance professionnelle".

On ignore complètement son passé et notamment si elle a de la famille ; Lucienne ne se prête à aucune confiance à ce sujet. Selon toute vraisemblance, sa psychose doit être ancienne et s'est aggravée assez vite à l'apparition de la ménopause.

Lucienne extériorise en tout cas un très vaste délire. Le dossier en signale quelques éléments, en dehors des thèmes politiques :

(-) Observation du Service du Docteur BURGAT - Hôpital du Vinatier à BRON.

Elle entend une auto mystérieuse avec un signal, on brise devant le pavillon des branchettes pour déclencher un incendie ; des bêtes, des pintades jettent des cris dans la nuit ; une femme habillée de blanc hante les lieux ; des gens cherchent à s'introduire dans sa chambre la nuit ; on a ligoté quelqu'un à côté d'elle ; elle soupçonne tout le monde "de faire des déportations dans des cabinets particuliers où on vous attire", et dans l'ensemble les thèmes délirants paraissent avoir une signification sexuelle, de menace de viol surtout.

Lucienne proteste dès l'entrée contre son hospitalisation et écrit quantité de lettres, elle remplit d'innombrables cahiers de notes, "ses documents" ; elle réclame notamment l'aide du curé de son village natal pour sortir de l'Hôpital. Elle lui explique les circonstances de l'attentat qui l'y a conduit :

"... en ayant été me jeter au commissariat pour attester contre la déportation et pour une déclaration de disparition de nos familles B... surtout, de mon oncle Gabriel B..., et papa né Lucien B... disparus ou morts suspectement en 1923 à X... Comme je suis toujours restée sceptique à leur mort et disparition et que tant de gens de tous côtés au pays et à Paris ont murmuré les mêmes causes. J'ai réclamé en même temps pour mes indemnités de guerre qui doivent me revenir au sujet du démembrement et faits de guerre préjudices, vols etc... me concernant. J'ai crié, je me suis trouvée mal, fatiguée et en ménopause, je n'ai pas pu regagner mon domicile, d'autre part, je crains de doute de cette maison. Je suis hospitalisée depuis le ... etc..."

Puis elle réclame une place au Château de X... pour y soigner des malades, en demandant de faire le nécessaire auprès "du Comité et aux Anciens Combattants par l'ordre de papa qui me donne un droit". Et la lettre, très longue, se poursuit de manière plus franchement délirante :

"En attendant cette Année Sainte, j'avais demandé au début de l'année pour être membre, ou favoriser le Comité (comme réhabilitation et Ville de Lyon (Plan Architecture) et de X..., et dons à nos usufruits que je découvre partout en qualité de fille de Roi : Roi de l'Odyssée, de Philippe-le-Bel - papa, et mon oncle Gabriel-Jean-le-Bon. J'attendrai une confirmation de Monseigneur Dupanloup pour nous attester à nous enfants, B... et G..., d'autres témoignages ; et j'aurai voulu que tout se soit achevé en cette Année Sainte (Dons, Graces, recherches, énigme, famille, disparition ou mort) et d'autres vœux à nos familles auprès de Saint Père, et j'aurai tant voulu faire un pèlerinage et placer nos familles en rachat, aux bouleversements de Rome, l'ordre qu'elles méritent (en Concile). C'est pour cela d'après l'archéologie et atavisme de nos familles et à Rome surtout ou Grand-mère Mariette G... et Princesse de Casanova en Concile à ROME pour avoir à nouveau ce qui nous être reconnu. Je vais écrire à sa Sainteté pour obtenir ce qu'il en est et porter les rachats et la réhabilitation des Chrétiens Année Sainte (Concile de Preux, Sainte Famille Dieu Roi Concile).

Veillez agréer, Mon Père l'expression de ma plus vive reconnaissance".

Au fils des mois, Lucienne s'habitue à sa nouvelle vie en collectivité, tout en faisant fréquemment des remontrances aux infirmières, de manière agressive, voire menaçante : *"Je suis fille de Roi. Vous êtes ici dans mon domaine... Vous n'êtes que des bonnes ! Vous avez compris ? des bonnes !"* Elle essaie vainement de faire respecter son titre de "Marquise" et si quelqu'un a la maladresse de l'appeler "Mademoiselle", au lieu de "Madame", Elle se met dans une vive colère.

Lucienne ne s'occupe guère aux autres malades, mais accepte souvent de s'occuper de personnes âgées, des incontinentes. Il lui arrive même d'écrire au Médecin-Chef de l'engager comme garde-malade, comme infirmière bénévole.

Par périodes, le délire devient plus extensif. A une époque, comme elle baisait chaque matin la terre, des centaines de fois, son comportement compulsif avait fait envisager une lobotomie. Mais son traitement consistait surtout en des électrochocs, jusqu'à l'arrivée des Neuroleptiques. Elle en avait alors des doses considérables, sans pour autant que le délire soit jamais endigué.

Un jour se met sur pieds spontanément un scénario au cours duquel elle se réfugie dans son château, les W. C. de la cour. L'équipe soignante se mobilise, au sens militaire de ce mot, précise le Docteur BALVET, et l'assiège ; elle se rend et, reconnaissant le personnel médical plus fort, elle accepte les soins. Elle s'améliore ensuite de façon sensible pendant quelques semaines. Ses écrits et ses lettres délirantes ont de même, à plusieurs reprises, été brûlés au cours de séances de psychodrame improvisé. Après l'une d'elle, elle faisait ce commentaire : *"il ne se rend pas compte qu'il me fait perdre des milliards, ce galopin de Docteur"* et elle se met à en rire.

Sa production d'écrits reste malgré tout intarissable. Elle commence généralement ses mots par une énumération de ses Titres :

*"Reine Amandi Anouni,
Consécration Agnus Dei I. N. R. I.,
Aismairalda Esmairalda Reine de Paris"*

Suivis de

"Ordre de la Chancellerie".

Elle réclame que Paris donne son nom Amandi à une rue ou une avenue en remerciement de ce qu'elle a fait pour la ville ; ou elle décrète :

"Reine Amandi, Première demande pour elle-même les clés en mains Nord-Sud, pour les entrées de (Nom du Pavillon), sa propriété".

Elle se dit Chef de la Résistance ; c'est elle qui a délivré LYON.

Lors d'une nouvelle rechute, elle n'accepte qu'avec une extrême réticence de rencontrer le médecin. *"Vous n'avez pas honte, crie-t-elle aux infirmières, de déranger un médecin !"* (en parlant d'elle même), et l'entrevue n'est possible que présentée comme entretien entre Confrères...

A ces thèmes mégalomaniques, qui ne font que s'enrichir avec le temps (elle dit avoir été Professeur d'Art et de Lettres à la Sorbonne, championne de patins à glace, danseuse...), s'en mêlent d'autres qui la terrorisent et sur lequel on manque d'informations. On sait seulement que parfois Lucienne est déprimée et très angoissée. Elle se plaint des souffrances qu'elle endure et qui sont d'autant plus honteuses qu'elle dit être *"mère de quinze enfants, de six couples de jumeaux, plus deux filles"*. Le chiffre de 15 au lieu de 14, ne trouvera d'explications que lorsqu'on découvrira, 9 ans après l'admission de Lucienne à l'Hôpital, qu'elle a effectivement un enfant ; une fille, qui est mariée et habite près du lieu d'origine de la famille. Lucienne ne mentionnait donc dans le détail que ses quatorze enfants imaginaires mais elle incluait sa fille réelle dans le total de ses maternités...

Malheureusement, il s'est vite avéré que la fille ne désirait guère venir en aide à sa mère et la correspondance échangée avec elle, à peine amorcée, est interrompue définitivement.

Par la suite, Lucienne se montre de plus en plus soucieuse du devenir de ses enfants. Elle imagine qu'il leur est arrivé d'épouvantables malheurs. Elle leur expédia une multitude de lettres dans des villes qu'elle baptise *"Chan Abaï"*, ou *"Chan Abaï Adaï"*, ou encore *"Sid Bid Shain"*, ou *"Sid Bid Shain Saint-Roch"*. Elle pense que ses fils et son mari ont été *"cukkmattès"*, rendus culs-de-jatte, qu'ils sont enfermés depuis quarante ans dans des pièces obscures. Son mari se trouve *"derrière un autre rideau de fer"*. Lucienne fait parfois de bizarres mouvements de gymnastique *"pour réarticuler les jambes de mon mari"*. Elle supplie parfois les infirmiers de se renseigner pour savoir dans quels Hôpitaux ils sont encore...

Quand elle va mieux Lucienne est assez dynamique, sensible aux nouveautés. Elle s'intéresse par exemple aux émaux, à des créations d'objets d'artisanat, bien plus que de jeunes pensionnaires. Elle parle moins spontanément de ses origines mais, mis en confiance, elle avoue être la fille de Philippe-Le-Bel.

Au bout de 19 ans (moins deux mois précise avec humour le Docteur BALVET ...) une visite d'une cousine permet enfin de connaître quelques grandes lignes du passé de Lucienne :

Elle est la fille de paysans de l'ALLIER et l'aînée de trois enfants. Alors qu'elle avait 17-18 ans, elle perd à quelques mois d'intervalle son père et sa mère, tous deux de tuberculose. Puis elle travaille en usine à Clermont quand, deux ans plus tard, elle perd son frère et sa soeur, eux-aussi de tuberculose.

Elle fait ensuite connaissance d'un garçon, élève à l'école normale. Ils habitent ensemble au Village, chez les parents du jeune homme (chez qui elle avait déménagé tout ce qu'elle avait), devient enceinte et va accoucher dans la grande ville la plus proche. Peu après son retour, un Lundi de Pâques, les parents de son fiancé la mettent brutalement à la porte avec le bébé et le jeune homme ne bronche pas. Lucienne reste

quelques temps au village et quand son ex-fiancé se marie avec une autre, elle part à PARIS où on ne sait pas grand-chose de ce qu'elle devient alors.

Lucienne réapparaît pour sa cousine en pleine guerre, vers 1943-44. Elle parlait beaucoup de Gestapo. Et si à cette époque, il était légitime d'en avoir peur, elle, elle délirait vraiment. Elle s'installe à LYON, puis travaille dans une Clinique, avant de devenir dame de compagnie.

Il ne figure malheureusement pas plus de détails dans le dossier et il n'a pas été possible pour rédiger ces lignes de voir ni Lucienne, ni cette cousine (elle a changé d'adresse ou est décédée).

Quant à Lucienne, son état s'est suffisamment stabilisé pour permettre sa sortie en novembre 1970, et son admission dans une maison de retraite d'un département voisin. Elle y est très heureuse. De temps en temps elle envoie d'aimables lettres aux infirmières qui l'ont soignée. La plupart commencent de façon très sensée mais se terminent souvent par des digressions romanesques où il est question de son mari, de ses enfants, des lieux de son enfance. Et elle les signe parfois en plus de son nom d'état civil "épouse B..." (un nom qui évoque bien la vieille FRANCE) *filles Louis II*. Et on ne sait de quel Louis II il s'agit.

OBSERVATION N° 13 (-) ALBERT

Résumé : célibataire de 24 ans, qui depuis plusieurs années fait des épisodes psychotiques aigus, souvent d'ailleurs en même temps que son frère jumeau qu'il domine et qui vit dans son ombre, replié sur lui-même, pratiquement autistique.

La mère a également été souvent hospitalisée en milieu psychiatrique pour des crises d'agitation ou de dépression apparaissant sur un fond de personnalité paranoïaque.

Peu de temps après le décès accidentel du père en 1972, Albert développe un riche délire à thèmes mégalomaniques, politiques et mystiques : il se croit fils de Dieu et investi d'une mission de portée internationale.

oooooooooooooooo

Albert est admis à l'Hôpital en mars 1976, à la suite de crises d'agitation survenues chez lui puis à l'Hôpital où il était venu rendre visite à son frère jumeau. Il présente un état délirant avec des idées de persécution et de revendication mêlées à des théories politiques et mystiques. Depuis de nombreux jours il ne travaillait plus et restait enfermé chez lui, sans manger ni dormir, mais à écouter de la musique à tue-tête devant sa "chaîne Hi-Fi", en compagnie de son frère jumeau Roland.

Roland a été hospitalisé 24 heures auparavant à la suite d'une crise d'agitation sur la voie publique avec bris de vitrine. Cette subite manifestation clastique est apparue après une longue période de dépression et d'autisme.

Dans les antécédents familiaux, on note :

- Le père est mort à 50 ans, en août 72. Il était magasinier et s'adonnait quelque peu à la boisson. Il s'est noyé en allant à la pêche, dans des circonstances qui n'ont jamais été bien élucidées. Il était décrit comme un homme instable, faible, assez peu préoccupé de son foyer et des soucis de santé de sa femme et de ses enfants.

- La mère a 53 ans, fait des ménages. Elle a toujours été celle qui s'occupait de tout au foyer et détenait l'autorité. Elle en imposait à tout le monde, même à son mari. Depuis l'âge de 25 ans, elle a "souffert des nerfs" et de 1968 à 1972 elle a été hospitalisée 5 fois : crises d'agitation et d'agressivité avec des idées délirantes plus ou moins systématisées. A plusieurs reprises, reviennent dans son dossier les mots "structure" ou "caractère

paranoïaque". A cours de l'une de ses hospitalisations, elle se sentait tout particulièrement persécutée par ses deux jumeaux, lesquels il est vrai, lui ont objectivement donné bien du soucis par leurs échecs scolaires, professionnels (Roland n'a pratiquement jamais travaillé) ainsi que par leurs tentatives de suicide.

- On ne sait pas grand chose sur le reste de la famille.

- Albert a connu son grand-père maternel qui habitait l'Ardèche. Il était aussi son parrain. La grand-mère maternelle est morte quand la mère d'Albert était encore enfant.

Albert s'entendait aussi très bien avec sa grand-mère paternelle, qui était divorcée de longue date. Le grand-père paternel a abandonné très tôt son foyer et le père d'Albert ne l'a connu que les toutes premières années de sa vie. Puis il avait complètement disparu sans laisser d'adresse. C'est la police qui effectuait une enquête dans l'intérêt des familles qui a annoncé son décès en mars 72 à son ex-femme et à son fils ; Albert a donc perdu à six mois d'intervalle le père de son père, puis son père.

Albert a deux frères :

Roland est son jumeau, né quelques instants avant lui (par forceps), ce qui a fait dire à Albert qu'il était l'ainé, selon une ancienne coutume. Il existe une frappante ressemblance entre les deux frères à peine voilée par la barbe de prophète d'Albert. Il est donc possible qu'il s'agisse de jumeaux homozygotes.

Un autre frère est né guère plus d'un an après. Il est marié et a un emploi stable ; il n'a jamais eu de troubles psychiques, mais il est cependant très inquiet pour sa santé mentale, après avoir vu délirer sa mère et ses deux frères. Il représente actuellement pour la famille le tuteur qui apporte, tant à la mère qu'à ses frères, toutes sortes d'aides, y compris financières.

Dans les antécédents personnels d'Albert, on ne retient rien de particulier sur le plan somatique.

Il est allé à l'école jusqu'au Certificat d'Etudes Primaires obtenu à 15 ans, mais il a été déçu par les études et a préféré ne pas continuer.

Il devient ensuite apprentis-carrossier :

"Mais comme je n'étais pas assez sociable, dit-il, que je ne parlais pas assez on ne m'a pas gardé. Je me suis retrouvé chômeur pendant un an. Puis je suis rentré en pharmacie comme aide-préparateur, puis dans une imprimerie comme manoeuvre et ensuite dix mois auxiliaire aux P et T. Ça ne me plaisait pas. Je suis resté chômeur deux ans et puis j'ai fait 7 mois de stage de F. P. A. pour handicapés (après sa première hospitalisation en Psychiatrie).

Mais comme je ne voulais pas être horticulteur, j'ai trouvé cette place dans le gardiennage, il y a 3 ans".

C'est d'ailleurs ce qui a précipité la rechute d'Albert qui ne dormait jamais dans la journée et passait ses nuits au travail.

J'ai le tempérament aristocrate. Je préfère garder les mains blanches et garder mes vêtements plutôt que d'avoir un bleu. C'est ma fierté. Je préfère être veilleur de nuit, comme ça j'écoute FRANCE-MUSIQUE, je lis, je lis beaucoup".

Il désire d'ailleurs depuis fort longtemps être écrivain et il répète souvent qu'il va écrire un livre.

Albert explique qu'il est autodidacte, qu'il s'est élevé tout seul, sans l'aide de personne, en lisant beaucoup et s'intéressant en particulier aux livres de sciences, de biologie mais aussi à la Bible et à des écrits théologiques.

Il reçoit ainsi des brochures anglo-saxonnes d'une "Eglise de Pentecôte" qui n'a rien à voir dit-il avec les Pentecôtistes d'ici. Albert s'est constitué une importante discothèque : "Mozart, Beethoven, Strauss, toutes sortes de musique". Il passe des heures à écouter de la musique à un haut niveau sonore "la musique est la forme de l'art qui a le degré spirituel le plus élevé".

Il n'a jamais eu de relations féminines :

"Pour moi, les femmes, c'est soit la soeur, soit la mère. Quand je vois une femme c'est soit ma soeur, soit ma mère, soit ma grand-mère... Les femmes, je peux facilement m'en passer. J'ai une grande force de caractère, c'est tout dans la tête. Je peux me passer des femmes, c'est pas dur. Je suis célibataire endurci. Je ne veux pas devenir l'esclave d'une femme, je ne veux pas travailler pour elle".

Il a cependant eu des relations sexuelles vers l'âge de 18 ans et seulement avec des prostituées.

"- Et depuis ?

- J'ai arrêté, c'est de l'argent foutu en l'air, comme les cigarettes.

- et avec d'autres filles ?

- non, je peux m'en passer. C'est mon ascèse. C'est un ascétisme une purification.

- et des amis ?

- Les amis, j'y crois pas tellement. Quand je rencontre quelqu'un je le considère comme un associé que ce soit pour organiser une sortie à la campagne ou pour travailler, c'est des associés, c'est pas des amis. Je suis dur avec moi-même et je suis dur avec les autres aussi, surtout quand je me sens encore plus intelligent et que je grandis en sagesse".

La première hospitalisation en milieu psychiatrique eut lieu à 17 ans, de janvier à mars 69 pour un épisode d'agitation hypomaniaque avec des idées délirantes de persécution. Trois autres hospitalisations ont suivi mais on ne dispose d'aucun renseignement sur ce qui s'était passé, (en mars 72).

Albert dit que pour la dernière hospitalisation en septembre 1974, il avait jeté une pierre dans une vitre d'autobus, sans viser personne mais pour proclamer l'anarchie, en sortant de l'Hôpital Psychiatrique où Roland était entré pour tentative de suicide médicamenteuse. Il reconnaît que par la suite il a fait une crise de mysticisme mais qu'à présent, son placement d'office est tout à fait injustifié. Il se sent calme; maître de lui, me dit-il, lorsque je suis allé lui rendre visite environ un mois et demi après son admission.

A l'entrée, l'interne notait qu'il existait une agitation motrice désordonnée, témoignant d'une vive anxiété. D'emblée, il agresse verbalement l'interlocuteur par son questionnement :

"Je hais les juifs, n'êtes-vous pas juif ? Je suis antimatérialiste, et vous ? Voulez-vous adhérer aux forces nouvelles ?... Je veux réformer la république, je suis anarchiste... Je suis contre la Psychiatrie et pour l'anti-psychiatrie etc..."

On note un bégaiement qui n'empêche nullement le flot de paroles ; au début Albert était plus sur la défensive et émettait quelques idées vagues de persécution, mais à présent il est plutôt d'humeur exaltée.

Au début de l'entretien, il m'explique que son nom est méridional et signifie "chanceux, né sous une bonne étoile" et très vite il annonce "je suis un peu mystique, un peu en extase, je suis d'un niveau spirituel assez élevé, je suis dans de hautes sphères spirituelles". Depuis la nuit du 8 au 9 septembre 1972, soit une semaine après la mort de son père, Albert entre en communication télépathique avec des mauvais esprits, mais cette nuit-là, il a pu dialoguer avec Dieu et, ce qui lui a apparu être une coïncidence extraordinaire, c'est que le lendemain c'était la Saint Albert qui avait été déplacée dans le calendrier, pour la première fois depuis des années.

Cette nuit-là, en Ardèche, il a entendu frapper aux volets de sa chambre et il a été "ravi, transporté en esprit dans le Temple de Dieu : ces coups c'était le Sceau du Saint Esprit et j'ai regardé au loin dans la montagne des lumières orangées qui s'allumaient et qui s'éteignaient. C'était le tabernacle céleste, comme un engin extra-terrestre..."

Toute la nuit, il entra en communication avec Dieu : un grand flash blanc qui couvrait tout l'horizon et qui entraînait en communication télépathique avec lui.

Un flash blanc et orange... Un grand flash menaçant, ça voulait dire non. Quand il y en avait un qui éclairait plus doucement, je sentais ses nuances spirituelles ; quand ça s'éclairait plus doucement, ça voulait dire oui, affirmatif. Je lui ai posé des questions pour savoir qui avait raison dans la chrétienté, l'Eglise qui a raison ; j'ai tout passé en revue. C'était tous des anti-Christes. Il n'y avait que l'Eglise de Pentecôte du Prophète William Brahmam en Amérique".

Albert explique aussi que, s'il est né catholique, il n'a pas voulu faire sa première communion.

"J'ai renié l'Eglise Catholique depuis l'âge de 12 ans, je lis la Bible, j'étudie les textes bibliques... Je suis contre l'hypocrisie cléricale. Je suis anti-cléricale parce que la bête écarlate dont on parle dans l'Apocalypse, c'est le Vatican".

Depuis cette fameuse nuit, il sait qu'il est oingt et qu'il est fils de Dieu. Il l'est physiquement car il reconnaît être né de sa mère, mais fécondé par le Saint-Esprit.

"Le Docteur m'a expliqué que des jumeaux c'est une cellule qui s'est divisée en deux et qui s'est séparée.

A mon avis, je suis né vraiment de ma mère et je pense, c'est une intuition, que la cellule de mon frère c'est celle de mon père et la cellule qui a fait moi, c'est la cellule engendrée par le Saint-Esprit...

- c'est la cellule ?
- c'est la cellule du Saint Esprit ! C'est la cellule de ma mère et du Saint Esprit. Je pense que c'est possible, parce que rien n'est impossible à Dieu.
- Si je comprends, c'est donc Dieu qui est votre père ?
- Oui
- et votre père n'est donc pas votre père ?
- si je le considère comme mon père... (silence)
- oui, parce qu'il est le mari de votre mère et qu'il vous a éduqué, mais ... (il m'interrompt)
- Oh, j'ai jamais été éduqué par mes parents. Ils ne se sont pas tellement occupés de moi. Alors je me suis éduqué moi-même. J'ai formé mon caractère tout seul par la lecture. Je suis un liseur infatigable... Je peux lire des nuits... ça me développe l'intellect..."

Puis Albert raconte quelles études il a faites et il repart de son expérience mystique de septembre 72.

Cette nuit là, des langues de feu étaient descendues du ciel et se sont inclinées devant lui, puis des effluves sentant le soufre sont entrés dans son corps, le traversant comme des milliers d'aiguilles, tandis qu'au ciel brillait une étoile "de façon malicieuse : c'était Lucifer".

Les démons qui avaient pris l'apparence du Saint-Esprit étaient dans son corps et le fatiguaient. Mais le lendemain, en visite dans l'Aven d'Orgnac, il a chassé les démons qu'il avait en lui :

"Il en sortait par les narines pendant la respiration. Je les évacuais l'un après l'autre. Ça sentait une odeur de soufre... J'ai réussi à les chasser définitivement. Ils se sont inclinés devant moi. Maintenant Satan agit avec une grande colère et une grande peur parce qu'il sait qu'il a très peu de temps, alors il va vite s'incarner dans l'anti-Christ ; je crois que ce sera un américain, cet anti-Christ. Il n'a pas pu s'incarner en moi, parce que je suis incorruptible. Je ne me suis jamais corrompu, j'ai jamais voulu être le maître du monde... Au contraire, je préfère être comme ça, un tout petit, un pauvre type, qui vit de l'air du temps, quitte à aller dormir sous les ponts. C'est pas un déshonneur... Je suis tout le contraire de l'Anti-Christ, un anti-Christ".

Il poursuit son récit :

"Et puis de retour chez moi, je n'étais plus abattu. Une fois que j'avais chassé les démons, j'étais en pleine forme, équilibré normal, gai. Je suis entré en communication spirituelle avec le Prophète Elie qui est apparu dans un char de feu au ciel, dans l'Ancien Testament, il a été enlevé dans un char de feu par les extra-terrestres... Je suis entré en communication avec lui. Parce que Jean-Baptiste qui a précédé le Christ et qui prêchait dans le désert, il avait sur lui la Puissance d'Elie. Jésus a dit dans l'Evangile qu'il avait la puissance d'Elie...

- Alors vous êtes entré en communication avec lui ?
- oui, je crois...
- il ne s'est pas nommé ?
- non, mais mais c'est sensitivement, pas par la parole, c'est spirituel".

Albert signale alors qu'il n'est pas parti faire son service parce qu'il avait dit qu'il avait eu des visions : "ils m'ont exempté".

Puis Albert commente la situation internationale. Selon lui, c'est les Juifs qui en Palestine cherchent à provoquer la troisième guerre mondiale, à cause du pétrole, et que sa première tâche sera d'éviter que la France soit impliquée dans ce conflit : "par ma force de caractère, je vais empêcher la France de se livrer à la troisième guerre mondiale". et, après quelques digressions, il déclare : "il faut que j'ai du courage que j'ai les épaules carrées, parce que moi, je suis un pauvre type, enfin en apparence, j'ai aucune influence. Il faut que j'utilise mon intelligence et ma sagesse pour instaurer la paix en France... pour supprimer la violence". Mais à plus long terme sa mission, qu'il tient secrète afin de lui assurer le maximum de chance de réussir, est beaucoup plus grandiose :

"Je veux pas avoir l'air prétentieux mais enfin je dois finir par dominer sur les nations avec une verge de fer, pour l'incorruptibilité sur la Terre... Parce que ce qui est frappant dans la vie, c'est qu'on s'aperçoit que Dieu quand il cherche quelqu'un il choisit toujours des pauvres types... Jésus est né dans une étable. Les gens ne me connaissent pas. J'ai jamais été populaire avec mon entourage. Je suis pas brillant, je suis pas populaire, je suis en contradiction. Je suis victime de la jalousie des gens. Ils étaient jaloux de moi parce que j'étais capable de rester toute une journée sans parler. Ils étaient vexés, jaloux, ils s'en prenaient à moi".

Albert peu à peu explique qu'il a fait de la dépression et des crises de mysticisme.

C'est pas vraiment une maladie. J'ai une grande force de caractère... mon changement d'attitude embêtait mon entourage. Je devenais un peu violent et agressif..."

Mais à présent, il se sent beaucoup plus fort et affirme plus nettement ses idées. Il va écrire un livre qui s'appellera "Mon Nouveau Combat" dont il a d'ailleurs commencé la rédaction. Voici un extrait d'un court article intitulé comme le livre futur : "Mon Nouveau Combat" :

"Désormais, je me connais moi-même. J'ai une ferme assurance et une certaine confiance en moi-même ; je sais exactement pourquoi je vis et je ne m'emmerde jamais, CAR MON DESTIN C'EST D'ABORD D'AVOIR TOUT DANS LA TÊTE. DE PENSER. JE CREE TOUT PAR LA PENSÉE. Ainsi, je "nage dans l'huile", je suis un Bienheureux, et suis doté d'une immense force de caractère, ce qui me procure un profond sentiment d'indépendance et de liberté. Même au sein de "certaines persécutions", je suis certain d'être un nouveau HITLER, mais au second degré, je suis un artiste. Je suis de plus en plus persuadé d'être un Mao-Tsé-Toung Français. Comme ces deux grands personnages, Adolf et Mao, j'ai un caractère fort découlant d'un sentiment national très puissant. Je compte sur la spiritualité latente mais bien réelle du peuple français etc..."

OBSERVATION N° 14(-) GERARD

Résumé : enfant naturel qui ignore l'identité de son père et issu d'une mère elle-même enfant naturelle n'ayant jamais su elle non plus qui était son père. Donc le secret de la filiation paternelle reste entier pour chaque intéressé sur deux générations successives. Gérard a néanmoins été reconnu au mariage de sa mère avec un homme qui avait déjà d'un premier lit trois enfants.

Enfance, adolescence sans problème particulier. Après son service militaire, accompli outre-mer, Gérard se marie à 22 ans et devient père d'un fils.

En octobre 1974, à 27 ans, il entre subitement dans un état d'agitation maniaque avec délire à thèmes mégalomaniques et surtout mystiques. Très préoccupé par la question de sa filiation paternelle il essaie avec l'appui de ses thérapeutes de faire dire à sa mère le secret de sa naissance. Son état évolue par paroxysmes au cours desquels il distribue souvent aux uns et aux autres des titres de parenté.

Il semble que parmi les facteurs ayant favorisé le déclenchement de la psychose, il faille mentionner la naissance de son fils environ 4 ans auparavant, et surtout le décès 2 ans plus tôt de son beau-père, qu'il appelait son père, et dont il portait le nom.

oooooooooooo

Gérard est hospitalisé en octobre 1974, à l'âge de 27 ans, pour un état psychotique aigu, avec agitation maniaque, délire mégalomaniac et mystique.

A peine arrivé à l'Hôpital il s'enfuit car "il y avait trop de magnétisme dans sa chambre".

Le soir même il est réadmis en Placement d'Office.

Tout avait commencé une dizaine de jours plus tôt, alors qu'il était en panne près d'un canal avec sa voiture, une D. S. ; il raconte que soudain la voix de Dieu s'était fait entendre : *"Soit fort, ton père est revenu sur terre !"*. D'émotion son ventre émit quelques borborygmes, puis il rentra chez lui, en faisant de l'auto-stop, grâce à une camionnette dans laquelle *"trois apôtres avaient pris place"* ; mais *"de cela il ne fallait pas parler"* ; il avait passé un pacte : *"on l'avait magnétisé"*.

Dès son arrivée à l'Hôpital Gérard annonce son désir de devenir gynécologue car *"il veut donner la vie"* et député *"pour défendre le droit des hommes"*. En même temps il se montre inquiet parce qu'*"il a fait sa communion sans s'en apercevoir"* et sans aller à l'église.

(-) Observation du Service du Professeur J. GUYOTAT - Hôpital du Vinatier
BRON

Sa femme était athée et cela lui faisait très peur ; fort heureusement *"maintenant qu'elle y croit fermement, je n'ai plus peur"*.

D'emblée, il prend tous les gens du service pour des membres de sa famille : untel est son oncle, son père, un frère, le père de sa femme, unetelle sa femme, et le médecin, d'abord identifié à son père, est enfin reconnu comme Dieu lui-même. Mais Gérard s'embrouille beaucoup devant un si grand nombre de parents. Pendant plusieurs jours il se demande qui il est et qui sont les gens qui l'entourent : *"Qui êtes-vous ? mon frère ?... mon père ?... vous êtes peut-être moi"*. Et lui même dit être tantôt Dieu, tantôt le fils de Dieu, tout en continuant à distribuer aux uns et aux autres différents titres de parenté.

Gérard semble surtout avoir été très impressionné par le "miracle" de sa "communication" avec Dieu, et depuis il "communique avec lui par le subconscient ou par la parole" ; avec quiconque aussi il peut communiquer de ces deux manières.

Tantôt très euphorique, Gérard se montre très envahissant, collant, suivant pas à pas les membres du personnel, voulant à chaque instant que tout le monde "casse la croute avec lui en une grande communion."

Tantôt il est très angoissé et se contente alors de faire des gestes mystérieux et stéréotypés, sans dire mot.

Au fil des jours son délire semble s'organiser et s'il ne sait toujours pas très bien qui il est, s'il est ou non le fils de Dieu et si le médecin est vraiment son père ou Dieu, en revanche sa vocation est maintenant très claire. Il doit renoncer à son passé pour consacrer sa vie au bien. Il sera médecin-accoucheur et s'emploie aussitôt à une activité débordante d'étude.

A la première visite de son épouse on apprend que le couple est marié depuis 5 ans et qu'il a un fils, David, âgé de 4 ans 1/2. De tout temps la femme a trouvé que Gérard était un peu nerveux, irritable, cherchant facilement la dispute mais surtout ces quelques derniers mois. Depuis une quinzaine de jours, il ne dormait plus et n'allait plus à son travail. Il était de plus en plus préoccupé par la question de son père.

Il savait que son père n'était en fait pas son vrai père mais son beau-père car sa mère était déjà mère-célibataire quand elle s'est mariée. Puis Gérard avait été reconnu par ce beau-père, bien qu'il eût déjà d'un premier mariage trois enfants, deux garçons et une fille, tous plus âgés que Gérard. Plus tard un cinquième enfant était né de ce second mariage, si bien qu'au foyer Gérard est le quatrième enfant. Mais on possède assez peu de renseignements sur la famille.

- le beau-père, gendarme à la retraite, est mort à l'âge de 57 ans il y a deux ans, en 1972. Il aidait un de ses amis à travailler dans un cimetière lorsqu'il est tombé, foudroyé par un infarctus du myocarde. Gérard a été très impressionné par la scène du corps ramené à la maison et qui a dû passer par la cuisine.

- La mère, qui a 58 ans, n'a jamais su qui était son père et persiste à refuser de dire à Gérard qui est son vrai père. *"Moi-même je ne l'ai jamais su. Il n'y a aucune raison pour que lui le sache"*. Très butée, elle s'en tient là.

- Les frères, ni la soeur, n'ont pas vu les médecins du service. On sait simplement qu'en ce qui concerne Gérard lui les considère comme frères et soeur, et non comme demi-frères ou demi-soeur.

- Il n'est pas facile de savoir depuis quand Gérard sait que son père légal n'est pas son père biologique. Cette révélation a probablement été faite vers l'âge de 7-8 ans, mais Gérard n'avoue en avoir véritablement pris conscience à l'adolescence, vers 14 ans.

- L'enfance semble avoir été heureuse. Il n'a pas fait beaucoup d'études, et, après avoir échoué au Certificat d'Etudes Primaires, il commence à 14 ans à travailler dans une usine de fabrication de perle en verre ; puis il travaillera 10 ans dans la chaudronnerie avant de trouver son dernier emploi, il y a quelques mois seulement dans une usine de matières plastiques.

- Entre temps, il a fait son service militaire pendant un an, à la Nouvelle Calédonie, ce qui lui a énormément plu ; il songe d'ailleurs toujours à y retourner.

- Marié il est heureux en ménage et s'entend bien avec sa femme et lui est fidèle. Mais il semble que la naissance de son fils ait fortement contribué à la genèse de son état actuel, réactivant son inquiétude au sujet de sa propre filiation paternelle.

Au bout d'une dizaine de jours d'hospitalisation Gérard n'éprouve plus guère de doute concernant son origine divine. Il est fils de Dieu et comme tel obéit à ses ordres, fait le bien, s'occupe de redresser la situation mondiale, de l'inflation notamment... Pourtant un clivage s'amorce progressivement entre le délire et la réalité. Sa femme, ses frères, son fils sont bien reconnus en tant que tels. Les "frères" qu'il avait auparavant dans le service ne sont plus que des "frères spirituels". Il aime parler de cette parenté universelle en dessinant des branches d'un arbre, toutes issues d'un tronc qui représente Dieu. Ainsi tous issus du même tronc "nous sommes tous des frères spirituels". Bientôt Dieu le père, qui était quelques jours plus tôt incarné en la personne de médecin, devient à son tour seulement son "père spirituel", tandis que le médecin retrouve son identité et sa fonction. Parallèlement sa vocation pour la médecine s'affirme de plus en plus. Il réclame avec insistance une blouse, des lunettes, une serviette... Il veut devenir non seulement gynécologue accoucheur mais aussi psychologue et psychiatre.

Puis l'euphorie et l'agitation maniaque des premiers jours font place à une tendance dépressive. Il faut dire que la mère, après un entretien avec les médecins de service s'oppose énergiquement à croire que le mystère de la filiation de Gérard ait un quelconque rôle dans sa maladie. Pour elle les troubles actuels de son fils sont la conséquence du surmenage et de rien d'autre. Loin de satisfaire la curiosité de Gérard, encore plus vive que jamais sur cette question du père, la mère s'empresse de rejeter d'avance toute discussion avec lui sur ce sujet aussi bien que sur tout problème familial.

De plus Gérard est persuadé qu'une patiente du service a tenté par cinq fois de l'empoisonner. Il la traite de "mauvaise mère" et pense qu'elle "a dû participé aux atrocités de la guerre". Reprenant alors ses thèmes de filiation divine, il se demande s'il doit lui pardonner ou la punir et comme il n'arrive pas à se décider il finit par s'en remettre "à son oncle, c'est-à-dire à Dieu".

Un matin il se brûle le pied avec une cigarette, car explique-t-il, sa mission divine implique qu'il connaisse la souffrance. Un autre jour la perfusion prévue pour son traitement est placée avec une potence en bois. Il s'angoisse aussitôt : *"ça sert à torturer ce machin. Elle (la mère empoisonneuse) a dû s'en servir pour faire du mal"*.

La suite du séjour à l'Hôpital est riche en péripéties.

Il réclame sa sortie désirant au plus vite partager le cabinet du Docteur X... Il se sent très mal à l'aise dans le service et évoque les premiers jours où il avait dû être contenu. Il l'a ressenti comme la passion du Christ. Il se plaint de sensations vertigineuses dues à une hypotension orthostatique d'origine médicamenteuse. Il croit néanmoins y voir la preuve d'un empoisonnement. Des crises de contractures le renforcent dans cette opinion et il se défend contre le poison par des ingestions massives d'eau ainsi qu'en se tapant souvent les mains sur les cuisses "pour se réveiller" et annuler magiquement les effets des toxiques.

A la fin de novembre 1974 Gérard passe en Hôpital de Jour, à la faveur d'une amélioration. Il se montre cependant parfois agressif envers l'équipe soignante. Puis il redevient plus dépressif après un nouveau refus de sa mère de lui parler de son père. Il se met même à boire de l'alcool et à exprimer ouvertement des idées de suicide.

A la mi-décembre : réhospitalisation continue par suite d'un nouveau virage maniaque, cette fois d'allure plus dysthymique qu'auparavant. On observe souvent une importante anxiété et des relations fusionnelles avec les soignantes, alors qu'habituellement il déploie une activité maniaque, dessinant énormément (dessins de fleurs, de nébuleuses...). Parfois il extériorise un vécu corporel évoquant des épisodes de dépersonnalisation : il ne sent plus ses bras, se sent très léger... imite en miroir tous les gestes que l'on fait devant lui, sourit mystérieusement. Son état varie très rapidement de façon cyclique, au cours d'une même journée. Quand l'humeur est euphorique il réclame avec insistance qu'on le conduise voir une opération à cœur ouvert.

Aux alentours de Noël son agressivité augmente allant de pair avec des idées de persécution : le personnel est méchant envers lui. Il veut absolument partir et d'ailleurs, sans plus attendre, il fait une fugue.

Fin décembre 1974 : il va mieux et s'excuse de son attitude et des propos grossiers qu'il avait proféré. Il dessine abondamment, fait de la peinture avec ses mains offrant ses oeuvres aux médecins, très fier de sa production *"je suis moins con que je ne le pensais..."*. Le problème

du père continue de le hanter. Il veut aller au cimetière pour fermer la tombe de son père. Il semble ne pas être sûr de sa mort et veut fermer cette tombe pour empêcher que quelqu'un ou quelque chose n'en sorte. Il parle de ses grands-parents. Il préférerait ceux du côté de son père. Une de ses grands-mères aurait vécu en ALGERIE et il dit être juif et sans donner plus de précision, il s'en va.

2 janvier 1975 : à nouveau il veut voir une opération à coeur ouvert.

Mi janvier 1975 : va mieux, l'hémorragie créative s'estompe ; ne dessine plus de nébuleuses. Le graphisme se restructure.

Fin janvier 1975 : il désire travailler. Il s'interroge à nouveau sur la voix entendue près du canal : *"bourtant je n'ai pas rêvé... Je devais être malade"*. Il a été vérifier que la tombe de son père était bien close.

Un matin il déclare : *"je me sens à nouveau dans la réalité. Avant je rêvais."*

Il envisage un reclassement professionnel. Il voudrait être ingénieur mais reconnaît que son poste n'est déjà pas mal. Son fils, lui, deviendra quelqu'un. Il le poussera. D'ailleurs il veut devenir médecin. Il se sent encore débordant d'énergie et capable d'apprendre un tas de choses.

Début mars 1975 : il reprend son travail à mi-temps. Mais quand il revient en consultation, il est très inhibé, fuit le regard, reste très réticent pour parler de lui. Sa femme se désole de son mutisme.

Pendant plusieurs mois, il reste ainsi très bloqué, toujours silencieux, communiquant très difficilement tant avec sa femme qu'avec les médecins. Puis il se montre sous un jour assez différent : *"fabulateur, menteur et buveur"* est-il noté dans son dossier en septembre 1975.

OBSERVATION N° 15 :

(+) JACQUELINE

Résumé : fille légitime d'un couple de métis, dont chacun avait une mère malgache et un père français métropolitain. Elle-même a pris la nationalité française à l'indépendance de Madagascar, S'est mariée enceinte et a divorcé au bout de 6 ans.

Depuis 1970 environ, elle présente une psychose hallucinatoire avec délire de persécution à thème essentiellement politique. Après plusieurs épisodes aigus ayant nécessité des hospitalisations en milieu psychiatrique, elle obtient un rapatriement sanitaire en France : elle espérait ainsi fuir ses persécuteurs ; mais c'était aussi une manière pour elle de résoudre le dilemme posé par sa double appartenance ethnique et culturelle, et de donner à son fils la patrie qu'elle a choisie .

oooooooo

Jacqueline, jeune femme de 38 ans, originaire de Madagascar, a une double filiation, française par ses deux grands-pères et malgache par ses deux grands-mères. Elle présente une psychose chronique avec délire de persécution s'exprimant essentiellement par des hallucinations auditives, le tout évoluant sur un fond dépressif. Par bien des aspects, il apparaît assez nettement que chez elle le problème de sa double origine est essentiel. Tout se passe comme s'il existait en elle, de façon évidemment très schématique, un clivage en deux parties, selon ses deux filiations ethniques et culturelles, et comme si l'affrontement de ses deux moitiés d'elle même, la malgache contre la française, se concrétisait sous forme de voix accusatrices.

Depuis longtemps d'ailleurs Jacqueline a cherché à trancher entre ses deux origines ; elle n'a fréquenté que des hommes de race blanche ; elle a opté pour la nationalité française à l'indépendance de Madagascar ; sa maladie s'est considérablement aggravée lors des troubles politiques qui ont eu lieu dans l'île en 1972 ; puis elle a fini par réclamer un rapatriement sanitaire en France, pour échapper à ses voix persécutrices. Elle venait ainsi pour la première fois en Europe, et elle a demandé que son transfert se fasse à Lyon, parce que c'est le lieu d'origine de son grand-père maternel (alors qu'elle ignore d'où venait le grand-père paternel), et qu'elle y a encore des cousins. Dans son choix de quitter définitivement Madagascar elle faisait aussi intervenir l'avenir de son fils, qui a 18 ans, disant que c'est seulement en France qu'il pourrait recevoir une éducation convenable et une bonne formation professionnelle.

Cherchant donc à cultiver ce qu'il y avait de français en elle, Jacqueline s'est attachée à renouer avec sa lignée d'origine lyonnaise, après ce détour de deux générations par Madagascar.

Elle accepte sans réticence de parler de ses voix :

- "Ah oui ! docteur, bien sûr elles disaient des méchancetés, des tas de choses...
- par exemple ?...
- et bien par exemple que je suis une putain, que je porte la poisse... et enfin des tas de choses... (...) ce sont des voix de gens que je ne connais pas, mais ça vient de Madagascar parce qu'elles parlent deux langues, malgache et français en même temps...
- oui... A propos, vous n'êtes pas malgache, je crois ?
- si je suis malgache... parce que je suis métis, vous voyez... je suis malgache mais de nationalité française, parce que ses deux grands-parents sont français, du côté de ma mère et du côté de mon père, et mes deux grands-mères sont malgaches, du côté de ma mère et du côté de mon père...
Vous voyez ? ... Métis - Métis ! Mon père c'est un métis, ma mère c'est une métis et ils se sont mariés ensemble ! Ils étaient chez les Soeurs, ils étaient élevés chez Les Soeurs parce qu'ils étaient orphelins... Le père de ma mère s'appelle B... Il est né à Lyon, mais il est mort à Madagascar... et du côté de mon père, mon grand-père était militaire... Il est mort... Mon père avait trois ans quand il est rentré en France, mais il a laissé un papier avant de partir ; comme quoi mon père est de nationalité française... il est français... Il a laissé ce papier avant de partir... Alors moi aussi je suis française...
- oui... Et est-ce qu'il se pose un problème actuellement pour les gens qui ont opté pour la nationalité française et qui sont restés à Madagascar ?
- non, non, ça ne pose pas !... Mais enfin pour moi ils ont réclamé plusieurs fois quand j'avais mes crises... Je ne sais pas si c' était par méchanceté ou pour savoir qu'est-ce que je vais leur dire... Pourquoi ils m'ont réclamés plusieurs fois pourquoi je suis malgache et je suis de nationalité française, c'est la voix, vous voyez, qui toujours demandait ça...
- la voix vous a posé cette question aussi ?
- oui parce que je pleurais même... et j'étais allé voir le Docteur J... pour savoir qu'est ce que je dois faire, si je veux être malgache ou française... Le Docteur J... c'est le docteur du psychiatrique que m'a soignée quand j'étais en pleine crise... Je sais pas ce que j'avais... J'avais une dépression et puis je disais "Moche, Madame TSIRASSANA !", Madame TZIRANANA c'est la femme du président... "Moche Madame TSIRANANA" j'avais dit "Moche Madame TSIRANANA" et ils ont dit que c'était pas bien ce que j'avais fait et tout ça !... Peut être que ça vient de ça, la voix que j'entends ?...
- vous pensez que la voix c'est un peu comme... c'est en quelque sorte une punition ?
- oui, oui, oui ! c'est ça ! une punition !
- mais d'après vous qui est ce qui vous a envoyé cette voix ?

- *et bien d'après moi c'est l'administratif ! Ce sont eux... parce que j'avais pas mal de crises, et tout ça... ça a débuté d'un seul coup en 70... six ans, docteur, que je suis comme ça !*

Peu à peu Jacqueline précise toutes les raisons qui auraient pu expliquer l'apparition de ses voix :

- *"Les voix sont venues parce que, d'après elles, j'ai fait un péché, que j'avais dit 'loche, ladame TSIRANANA !' alors les voix ont dit 'On est obligé de vous faire des choses, de vous donner des crises, on ne peut pas pardonner ce que vous avez dit là...'"*

et de ce fait les voix ont continué leurs accusations :

- *"elles ont dit que j'étais sale... que quand j'étais petite j'avais tué ma grand-mère et puis aussi que j'avais fait l'amour avec une fille... et ça c'est comme si c'était un rêve pour moi... Alors ils ont dit que c'était sale... Naturellement j'étais aussi droguée par la maîtresse de mon mari... Enfin ils ont trouvé tout ça (elle désigne ainsi son concubin) et ils m'ont dit 'voilà ce que vous avez fait, et on vous punit pour ça...'"*
- *vous vous souvenez avoir effectivement fait l'amour avec une fille ?*
- *c'est comme si c'était un rêve pour moi... c'est possible... je ne me rappelle pas... mais je me suis déjà confessée... le curé m'a dit "c'est bien de vous confesser, que vous l'ayez fait ou non... maintenant vous êtes propre"... Pourtant les voix ont dit que j'étais sale, que j'étais une putain... et pourtant je n'ai jamais fait la vie !...*
- *les voix ont dit aussi que vous avez tué votre grand-mère ? Quelle grand-mère ?...*
- *du côté de mon père... oui parce que quand j'étais petite, j'étais assise à côté de ma gran-mère, elle avait une pneumonie, et puis elle est morte et j'ai dit "c'est pas bien la mort..." alors ils ont dit "oui vous avez tué votre grand-mère !"... je ne sais pas comment ils savent tout ça... Ils doivent lire dans la mémoire de la personne... Tout ce que j'ai fait, c'était dit, même si je l'avais oublié..."*

Les voix ne sont pas les seuls éléments de la persécution que subit Jacqueline. Les voix provoquent des "crises" : alors je ne pouvais plus respirer, comme si on bouchait mon nez et je me roulais par terre, je déchirais mes vêtements et je cassais tout... Au début je n'entendais pas la voix et quand je l'ai entendu j'ai cru que c'était la voisine du dessus qui m'insultait et alors j'ai cassé sa porte, en pleine crise et qu'est-ce que j'ai pas dit sur elle !...

La mère a du m'excuser et expliquer que j'entendais des voix, que j'étais malade... La dame, une française, lui a dit qu'il fallait que j'aille voir un médecin, que c'était peut être une dépression... Mais c'est seulement maintenant que je réalise que c'était une dépression... Maintenant ça va mieux... J'entends encore un peu la voix et quand j'ouvre un robinet ou quand je ferme une porte, ça me fait des reproches, ça dit des tas de choses... Parfois quand je travaille (elle est employée à la lingerie) j'entends la voix qui me traverse la tête et j'ai peur de perdre ma place à cause de ça".

Jacqueline croit effectivement que son entourage peut entendre ses voix, et elle est très surprise, et en même temps très rassurée quand on lui apprend qu'elle est la seule et que personne ne peut deviner ses pensées.

Outre les voix elle a aussi parfois senti une présence physique de quelqu'un invisible et parfois même des attouchements, "des choses qui me frappaient... alors je dormais toujours avec une veilleuse allumée...".

Tous ces phénomènes cénesthésiques ont disparu depuis son départ de la Grande Ile.

Par contre depuis qu'elle entend ses voix Jacqueline se désole de voir son apparence physique se modifier : *"les traits sont plus épais, mes yeux sont fatigués ; j'ai changé ; j'ai les lèvres plus épaisses... Je me regarde sans arrêt dans la glace... J'essaie maintenant de moins me regarder mais il me faut beaucoup lutter !..."*.

Aussitôt elle précise que sa soeur, elle, a les traits fins, qu'elle est plus blanche de peau qu'elle, bref qu'elle a une apparence plus européenne... Sa soeur doit, elle aussi, venir en France *"dès qu'elle aura ses papiers"*. Elle est veuve d'un militaire français tué en Algérie ; elle est bien sûr de nationalité française, et elle est la seule à être venue en France avant Jacqueline depuis que le grand-père y était retourné.

Jacqueline a aussi un frère. Il a préféré rester de nationalité malgache. Elle ne dit rien de lui.

Quant aux parents, ils sont encore en vie mais séparés. La mère, 67 ans, vit seule depuis 4-5 ans, en dehors des rares visites de son mari. Le père, 70 ans, habite un petit village où *"il se cache aux yeux de tous car il vit avec une jeune malgache, il a honte"* précise Jacqueline.

Pourtant pendant toute son enfance elle a toujours connu ses parents avoir une bonne entente ; elle ne sait pas ce qui a poussé son père à quitter le domicile conjugal pour prendre une jeune maîtresse, une "malgache" dit elle avec un léger accent de mépris.

Jacqueline a eu une instruction très rudimentaire. A 16 ans, elle est demandée en mariage par un métis, très "blanc" d'apparence, mais celle-ci ne l'épouse que trois ans plus tard, après son service militaire, alors qu'elle est enceinte de lui depuis 3 mois. Elle n'est pas heureuse en ménage.

"Mon mari était coureur. Il avait beaucoup de maîtresses, dont une attitrée. J'étais jalouse, alors j'ai demandé le divorce et il l'a accepté. Il a réépousé une très belle métis ; je la vois parfois, une fille très gentille avec moi... C'est pas à cause d'elle le divorce"

Après ces six ans de mariage, le divorce est prononcé et l'enfant est confié à Jacqueline. Elle se réfugie avec lui dans le sud de MADAGASCAR et travaille trois ans, de 1966 à 69 - comme caissière dans une pharmacie. Puis elle rencontre un bel homme, réunionnais d'origine, et qui a lui aussi des traits européens, à l'air d'un blanc ; ils vivent ensemble maritalement.

Vers 1970 le couple s'établit dans la capitale et exploite un restaurant. Les événements politiques de 1972 les met dans une situation économique désespérée et bientôt le concubin meurt assez brutalement en Mai 73 d'un cancer gastrique. Jacqueline supporte très mal ce décès et rechute à cette occasion. Mais bien avant cet événement, elle avait déjà connu les premiers symptômes de sa maladie.

Elle a été hospitalisée à plusieurs reprises :

- MARS 1972 : *"accès délirant de persécution avec onirisme terrifiant, insomnie totale depuis un mois. Pas d'antécédents notables sinon des céphalées chroniques, des vertiges depuis 2-3 ans ainsi que des crises de tremblement et de lipothymie. Elle dit voir sans cesse une fille la poursuivre et raconte une histoire embrouillée dont on dégage l'idée d'un soupçon que son concubin la trompe avec cette fille"*.

En quittant l'hôpital, elle va chercher secours du côté de la médecine traditionnelle. Elle va chez des sorciers et dépense une fortune en consultations et achat de multiples grigris.

- OCTOBRE 1974 : *"Nouvel épisode délirant avec agitation, automutilation, tentative d'autolyse, agressivité envers l'entourage ; crises de spasmes généralisés. Se plaint du ventre et de leucorrhées"*.

Quelques jours plus tard on note dans son dossier :

"J'étais en pleine crise quand je suis rentrée ici. Avant j'ai été voir un guérisseur. Il en a profité pour me mettre dans la politique. Il a voulu me marier à L... (son concubin). Je ne voulais pas. Il m'a baratiné... Il m'a fait faire l'amour debout... J'ai rêvé de sa femme. Elle avait deux verres, un vert et un blanc. Elle m'a fait choisir un verre, puis elle m'a griffé et je suis devenue une chatte. Monsieur L... est mort depuis presque deux ans. Il a beaucoup souffert et j'ai perdu le moral... J'étais pas bonne, j'étais pas une femme, j'étais une maîtresse. J'avais trois amants : un metteur en scène Italien, un gendarme, un ingénieur de la gare. Les voix disent que je dois me marier et épouser un malgache, et un malgache qui fasse partie de la bande contre les Vazafas J'ai pas voulu car je suis VAZAFA."

- JANVIER 1975 : Nouvelle rechute. Echo et Vol de la pensée. Quand on lui demande *"comment c'est le moral ?"* elle répond *"c'est quand les gens n'écoutent pas ce que je pense"*.

Après une période de pleurs, avec agitation et hallucinations auditives, elle exprime le désir d'aller voir le Président *"pour ne pas mourir de la politique"*.

Puis elle commence à faire les démarches pour obtenir un rapatriement sanitaire avec son fils. Elle pense que c'est la seule solution contre les prescriptions et que cela permettra d'assurer au mieux l'avenir de son enfant.

De plus *"mon fils est, dit-elle, de nationalité française, c'est donc normal qu'il aille en FRANCE."*

- c'est ainsi qu'elle arrive en Juillet 1976 à l'hôpital du VINATIER, tandis que son fils est recueilli chez ses cousins.

Peu après son arrivée à LYON une élève-infirmière réunionnaise est très émue par l'histoire de cette jeune femme. Elle proclame que Jacqueline n'est pas malade, mais qu'elle présente un cas typique d'ensorcellement et elle tente de mobiliser autour d'elle tout le service afin qu'on recherche un exorciseur... Pendant ce temps Jacqueline éprouve de façon encore plus aigue le problème de son origine, de sa double filiation : elle est française par les hommes et le sang royal malgache par les femmes. Sa grand-mère maternelle était, dit-elle, une HOVA (qu'on prononce "HOUE" et qui désigne "l'homme libre", la race "supérieure" qui prédomine sur les plateaux) tandis que sa grand-mère paternelle, une côtière est de race "inférieure".

Mais en revanche à LYON avec son fils, qu'elle a voulu unique, la boucle est bouclée.

Elle a du résister autrefois au désir de son mari d'avoir d'autres enfants et elle s'est fait même avorter deux fois du temps de son mariage.

Plus tard, contre l'avis de son mari qui la suppliait de lui faire un enfant *"parce que ça tient le ménage"*, elle interrompt également deux grossesses. Elle a donc toujours résisté à ces diverses pressions, y compris à celles de ses parents qui souvent lui en ont fait le reproche : *"ce n'est pas sérieux d'avoir un seul enfant"*.

Pourquoi cette obstination ? Jacqueline ne peut s'en expliquer. Par contre elle se flatte d'avoir réussi à faire revenir son fils sur les lieux d'origine de son grand-père, et elle s'emploie activement à le faire entrer dans une école militaire.

Par ailleurs elle a accepté très vite de fréquenter un homme, un vrai français cette fois, et elle espérait bien le mariage si elle n'avait quelques craintes *"parce qu'il doit être malade"*.

OBSERVATION N° 16(-) ROLANDE

Résumé : Accusée d'avoir usurpé l'identité de sa fille, elle a fait l'objet de plusieurs expertises et a été condamnée. Elle fait état d'une ignorance ou d'une amnésie d'une grande partie de son passé. Elle ignore l'identité de son père, et a très peu connu sa mère, quand elle était enfant. Elle s'est finalement mariée avec un homme d'un âge en rapport avec celui qu'elle se donne. Elle nie avoir jamais eu d'enfant, et affirme au contraire qu'elle n'a jamais pu en avoir parce que stérile.

oooooooo

Rolande a fait l'objet en Février 1975 d'une expertise psychiatrique par les docteurs GONIN et DALIGAND, à la suite du reproche que lui a adressé Mademoiselle X..., sa fille, d'avoir usurpé son identité.

Mademoiselle X..., qui n'a pas connu son père, avait en effet voulu se marier, mais en faisant les démarches nécessaires auprès de l'état civil, il lui avait été répondu : vous êtes déjà mariée, à telle date, avec Monsieur Untel. D'où l'action judiciaire menée par elle à l'encontre de celle qui est, selon toute vraisemblance, doit être sa mère et qui nie l'être.

Tout le problème consiste alors à vérifier si par un changement de date de naissance Rolande n'a pas glissé d'une génération dans l'autre.

Après un examen somatique attentif, Rolande se présente physiquement comme une femme à l'approche de la cinquantaine : rides, vergetures etc... en paraissent témoigner.

L'examen gynécologique a par ailleurs laissé entrevoir la possibilité d'une grossesse antérieure sans toutefois permettre de l'affirmer. Et comme l'accusée paraît de bonne foi, un examen psychiatrique s'est avéré utile. Or celui-ci est particulièrement délicat puisqu'il s'agit de reprendre l'histoire personnelle du sujet, celle qui précisément fait l'objet d'une ambiguïté.

Rolande ne peut préciser les événements essentiels de son existence. Une très grande partie de son passé est recouverte d'un voile : elle ne sait pas ou ne se souvient pas.

"Elle ne sait pas où elle est née, sinon par ce que lui révèle son acte de naissance. Elle n'a pas connu son père et ne sait pas si ses parents étaient mariés ou non". De sa mère elle garde un vague souvenir. Elle portait un uniforme, et devait être infirmière militaire ou travailler dans l'armée.

(-) Observation aimablement communiquée par les Docteurs GONIN et DALIGAND - Institut de Médecine Légale - 12 Avenue Rockefeller. Les passages du texte entre guillemets, sont des extraits LYON (8ème) de leur rapport d'expertise.

Sa mère l'a emmenée avec elle en Algérie et ne l'a pas gardée avec elle ; elle l'a confiée à une nourrice algérienne qui habitait près de chez elle. Rolande recevait quelques visites de sa mère mais elle ne vivait pas avec elle, comme si quelque chose l'empêchait d'être là, peut-être une présence masculine.

"La mère n'est pas préoccupée de l'identité de la fille".

"C'est la nourrice algérienne qui a insisté pour qu'elle ait des papiers d'identité, et en particulier un acte de naissance".

Les premiers souvenirs un peu précis que Rolande peut rapporter se situent dans les années 63 - 64 : "un jour de ces années là, on frappe à la porte, elle pense que c'était sa mère ; c'était la police qui l'interrogea immédiatement sur son identité. La police l'emmène, mais se rend compte qu'elle a fait erreur sur la personne : "ce n'est pas celle là qu'on cherche, elle est trop jeune". C'est en effet dire là, à travers la métaphore, tout le problème de son identité.

On pourrait comprendre d'ailleurs dans cette même ligne la suite, à savoir cette même police qui a décidément un rôle très maternel, essayer de lui trouver un travail et justement lui faire faire de la figuration. Elle avait ainsi un rôle où elle avait figure".

Elle participe ainsi comme figurante au tournage de quelques films célèbres. Et c'est un couple avec enfant qu'elle a recruté comme co-figurant qui la présente au futur mari, comme femme facile à conquérir "parce que putain et salope". Rolande avait, comprend-on à travers ses explications embrouillées, l'impression qu'elle était exposée à la prostitution, et que c'est grâce à cet homme et à son mariage avec lui qu'elle y a échappé.

De plus "c'est lui qui va par nécessité de mariage, demander à nouveau les papiers d'identité de sa future femme : "mon mari voulait se marier avec moi, dit Rolande, mais je n'avais que l'extrait de naissance de ma mère ; c'était louche et il a fallu faire un "acte d'autorité" au Consulat pour être tranquille".

Par la suite son mari l'emmène en FRANCE et il semble que Rolande se désole alors d'être stérile. Elle fait effectuer les examens qui montrent qu'elle a, par suite de tuberculose, les trompes bouchées. En fait les hystérogaphies qu'elle présente aux experts sont assez récentes. Ce serait selon Rolande cette stérilité qui aurait entraîné des tendances dépressives, de même qu'y auraient contribué des interventions chirurgicales rénales fin 1972 - début 1973. "Après un séjour en maison de repos elle a été ramenée "à moitié folle" par son mari, et, selon elle, prenait des malaises qui le faisaient tomber sans arrêt".

Pressée de dire si elle avait réellement eu déjà un enfant Rolande finit par répondre qu'elle avait bien eu une grossesse mais seulement une grossesse nerveuse.

"Le mari qui pense être "le meilleur médecin" de son épouse, se veut mêlé à l'affaire, car on peut lui reprocher d'être bigame," dit-il. Il est prêt à ne pas approfondir plus le problème et à se remarier avec une dame X..., même s'il est persuadé de l'identité de sa femme, en raison de ce qu'il juge être infantilisme dans le comportement de son épouse.

C'est bien en effet ce qui frappe à l'examen, même pour une femme qui approcherait le trentaine : le comportement, la mimique, la coupe de cheveux tout tend, non pas seulement au rajeunissement, mais à l'évocation de la petite fille".

Il est en tous cas étonnant de voir que Rolande n'a pas l'air de bien comprendre ce qui lui est reproché et qu'elle n'a que relativement peu de réactions agressives à l'égard de ses accusateurs. Elle insiste plutôt pour dire qu'elle ne comprend pas le pourquoi de toutes ces tracasseries. Elle paraît convaincre de sa bonne foi et son mari déclare qu'il est des circonstances où tout de même il est bien facile de se rendre compte de l'âge de son épouse. Est-il sincère ou à ce point aveuglé qu'il ne reconnaît pas l'évidence ? Ou bien craint-il de s'avouer qu'il s'est laissé bernier en épousant une femme de 50 ans en pensant qu'elle en avait 30 ?

En attendant les experts de conclure : "on ne saurait affirmer, dans une vue pratiquement policière des choses, l'usurpation d'identité, mais il est évident que s'est posé chez cette femme un grave problème d'identité et que s'il y a délit il est réponse aberrante à cette interrogation sur soi-même.

- 1°) L'examen psychopathologique de cette femme montre des troubles profonds au niveau de l'identité. Quelles que soient les raisons de son langage, on est tenté de croire que le délit reproché serait repousé à cette perturbation profonde.
- 2°) Elle n'a jamais été en état de démence et sa capacité pénale nous apparaît faible, car si délit il y a, il s'inscrit dans un processus pathologique.
- 3°) L'évolution ultérieure risque d'être difficile à mesurer du vieillissement qui, de toutes manières, est redouté et lui reposera des problèmes d'identité.

Certes son mari qui peut lui donner un rôle et un statut, constitue d'une certaine façon une défense, mais l'équilibre de toutes manières est fragile et les manifestations psychopathologiques actuelles le démontrent.

En raison même de son processus de défense, elle n'a évidemment pas de demande psychothérapique".

Depuis Rolande a été condamnée.

Elle s'est empressée de faire appel et de demander une contre-expertise.

Elle va même actuellement jusqu'à réclamer des examens génétiques pour prouver l'âge cellulaire.

Car Rolande refuse d'admettre qu'elle serait à l'approche de la ménopause, malgré les troubles des règles qu'elle présente, et qu'elle est bien persuadée d'avoir seulement trente ans.

OBSERVATION N° 17(-) MOHAMED

Résumé : Orphelin très jeune, il a été élevé par sa soeur aînée. Il quitte l'ALGERIE pour s'établir en FRANCE en 1961. Il se marie au bout de quelques années, à l'occasion de vacances passées en ALGERIE, mais il ne peut faire venir sa femme avec lui (refus de la belle-famille et difficultés administratives). Il ne la revoit donc qu'une fois par an, pendant ses congés, et la laisse à chaque fois enceinte. Puis lorsqu'il revient, ses enfants ne le reconnaissent pas et ne l'appellent pas "papa". Première hospitalisation le jour prévu pour l'accouchement de son troisième enfant ; puis il fait un épisode psychotique lors de la naissance du quatrième (son premier fils) et il doit être hospitalisé une fois de plus à l'anniversaire de celle-ci.

oooooooooooooooo

Mohamed, 35 ans, entre à l'Hôpital pour la première fois en avril 1973. Le médecin traitant signale que depuis trois jours il présente un état délirant avec logorrhée interrompue par de longs silences méditatifs. Le délire comporte des thèmes religieux et mystiques mais s'y mêlent aussi des propos nationalistes.

Déjà en octobre 72, pendant le jeûne du ramadan, qu'il observait, s'est manifesté un épisode semblable, qui s'estompa spontanément en 5 ou 6 jours.

A l'origine de l'état actuel, le médecin traitant ne retrouve aucune notion d'intoxication éthylique, au chanvre indien ou médicamenteuse.

Très rapidement le tableau clinique change puisqu'à l'Hôpital le délire n'est pas retrouvé. Mohamed se plaint seulement de fatigue due à ses horaires de travail (3 x 8) mais surtout due à sa situation de famille. Il vivait depuis quelques années avec son neveu, mais ce dernier est parti, et depuis Mohamed s'occupe de tout : ménage, vaisselle, cuisine... Il semble qu'il ait bien supporté la séparation d'avec sa femme tant que le neveu était avec lui. Cependant il a effectué contre l'avis de sa belle-famille toutes les démarches pour faire venir auprès de lui sa soeur aînée, sa femme et ses deux filles. La dépression qui se manifeste à présent chez Mohamed serait en rapport avec cette séparation d'avec son épouse, mais aussi avec le fait que chaque fois qu'il retourne en ALGERIE ses propres enfants ne le reconnaissent pas : "elles ne m'appellent pas papa".

On apprend par ailleurs que Mohamed est devenu orphelin très tôt, ses parents sont morts tous deux de cause inconnue. Il a été élevé par sa soeur aînée, qui lui donnait le biberon. C'est elle qui jouait le rôle de Chef de famille, et qui travaillait pour ramener de l'argent au foyer.

(-) Observation du Service du Professeur J. GUYOTAT - Hôpital du Vinatier
BRON

Aujourd'hui Mohamed envoie son salaire à cette soeur (46 ans) qui se charge de le redistribuer ensuite à sa femme.

Mohamed n'a jamais été malade. Il a fait son service militaire en Algérie, pendant la guerre. Puis en 1961 il vient travailler en FRANCE, où il trouve travail et logement : son frère aîné y était déjà établi. Puis quelques années plus tard, à l'occasion de congés passés en Algérie, Mohamed s'est marié. Il n'a cependant jamais pu vivre avec sa femme plus de 25 jours d'affilée, et à chaque séparation il la laisse enceinte. Puis l'année suivante il retrouve un nouvel enfant qui ne le reconnaît pas.

Entretiens le frère aîné est mort d'une maladie cardiaque "sans laisser de traces" (c'est à dire pas marié, et sans enfants).

Finalement Mohamed se présente comme un dépressif très culpabilisé de laisser sa femme accoucher seule en Algérie. Il est persuadé que les médecins là bas sont "des bouchers qui peuplent les cimetières" tandis que les médecins français sont idéalisés.

En même temps il exprime mal une agressivité sous-jacente à l'égard de la France, qui lui a fait des difficultés pour l'arrivée prochaine de son épouse.

Par la suite on apprend que Mohamed est entré à l'hôpital le jour même de l'accouchement de sa femme, le jour du terme prévu mais aussi le jour réel de celui-ci, connu seulement après coup. Il a eu une 3^e fille. Par ailleurs Mohamed a élaboré une théorie hypochondriaque de la sexualité : l'abstinence de rapport sexuel pendant 11 mois entraîne de l'albumine et l'apparition de sa maladie.

D'autre part dans sa famille tout le monde a le sang chaud mais lui a le sang plus faible car nourri au lait artificiel.

En fin de compte il apparaît que Mohamed a fait une dépression de type hystérique avec identification à son épouse, selon un phénomène comparable à celui de la couvade.

En juin 73 survient un nouvel épisode "hystérique de subagitation oniroïde" lorsqu'il apprend qu'un nouveau retard repousse la date d'arrivée en France de sa femme et de ses trois filles.

En novembre 74 Mohamed revient consulter : "il semble qu'il fasse une poussée psychotique contemporaine de la naissance de son 4^e enfant". Il est ensuite perdu de vue.

Le 20 octobre 1975 nouvelle hospitalisation. Son médecin traitant qui ne l'a pas revu dans l'intervalle, l'adresse à l'hôpital pour "insomnie complète, anorexie, adynamie et logorrhée délirante".

Depuis plusieurs jours Mohamed inquiétait son entourage par son comportement bizarre : il parlait tout seul ou s'adressait aux arbres, aux murs, aux chaises... Au travail on le surprenait en train de se battre contre des agresseurs invisibles.

Il manifestait aussi une hyperactivité permanente, marchait sans arrêt, parcourant parfois vingt kilomètres à pied, le jour ou la nuit.

A l'entrée il paraît assez euphorique. Il déclare entendre des voix mais refuse de donner plus de précision. Il reconnaît tous les troubles du comportement signalés par l'entourage, sauf le fait de parler tout seul.

Puis dès le lendemain Mohamed se contente de répondre par un sourire à toutes les questions posées, et, si on insiste trop à son goût, il réplique simplement "vous n'avez qu'à deviner... Vous le savez bien...".

La seule chose dont il accepte de parler c'est de son fils, son premier garçon né en octobre 1974, niant totalement l'existence de ses autres enfants, de ses trois filles plus âgées que ce fils. Il s'exprime même de façon si confuse qu'on a l'impression parfois que ce garçon vient de naître, alors qu'il a en fait plus d'un an. Sans le secours de ses proches il serait impossible d'obtenir de lui tous ces renseignements. Mohamed paraît cette fois présenter un état maniaque avec un délire difficile à faire préciser, et des phénomènes hallucinatoires.

Son mutisme est la conséquence de la conviction que ses pensées sont devinées par l'interlocuteur.

L'évolution de nouvel épisode psychotique, survenant à l'anniversaire de la naissance de son premier fils, est assez rapidement favorable.

Mohamed quitte l'hôpital trois semaines plus tard.

Par la suite Mohamed devra à nouveau se faire hospitaliser, lorsque son épouse, enceinte, approchera de son terme, présentant alors un tableau clinique comparable au précédent.

OBSERVATION N° 18 : (+) VIVIEN

Résumé : A 22 ans, au moment d'aller faire ses "trois jours", prélude au service militaire, se déclenche chez Vivien un état psychotique aigu avec agitation maniaque, au cours duquel on note en particulier le refus de son prénom (qu'il remplace par celui d'un demi-frère décédé).

On apprend bientôt que la mère n'était pas encore officiellement divorcée de son 1er mari quand Vivien est né, mais vivait avec un homme veuf (lequel est donc le père). Par la suite, ses parents se sont mariés ; néanmoins Vivien a continué à porter le nom du 1er mari de sa mère, et non celui de son vrai père, qui pourtant l'a élevé et avec qui il a toujours vécu.

Le changement de patronyme réclamé par les parents depuis fort longtemps n'est intervenu que peu de temps avant l'apparition des troubles psychiatriques.

oooooooooooo

A la mi-janvier 1975, arrive à l'Hôpital psychiatrique, après un court passage au service d'urgence, un jeune homme de 22 ans qui devait normalement le matin même commencer ses "trois jours". Malgré le traitement neuroleptique et sédatif qu'il avait déjà reçu, il est bien tonique et s'amuse à faire avec la bouche des cris d'animaux, le chien, le chat, puis le train... Il rit de bon coeur de ses plaisanteries, et se contente de dire à l'interne de garde "mon beau-père me pousse à faire l'armée, ma mamie, non pas elle.... Moi je veux pas la faire...".

Il laisse aussi entrevoir qu'il est le 8e enfant d'une fratrie de 8, et pour le reste il s'avère ininterrogeable. "C'est vous le grand chaman" dit-il malicieusement à l'interne, "et comme tel vous devez être au courant....".

Le certificat médical remis à l'entrée précise "que depuis trois jours il fait un accès d'agitation et d'excitation. Il a des paroles délirantes, un comportement excité. Il simule des cris d'animaux, il fait le bruit du train, il va et vient dans toute la maison sans cesse. Il est ironique avec son entourage."

L'interne de garde est très surpris par ce patient inhabituel, ne le trouve pas vraiment délirant ni en aucune façon angoissé ; il s'abstient de formuler un diagnostic et de lui administrer un traitement.

Le lendemain Vivien se présente comme un fou de bandes dessinées : l'air débile, marchant à quatre pattes, faisant le train, le

le chat etc... il est toujours ininterrogeable. De l'entretien avec sa mère, il ressort que c'est bien le dernier de 8 enfants. La mère est particulièrement inquiète de le voir dans cet état, disant que c'est la première fois que cela lui arrive. Depuis quelques jours seulement il avait la bougeotte, faisant marcher son électrophone très fort, tout en chantant, si bien que son père avait dû couper le courant... Il avait par ailleurs cessé de travailler depuis juillet dernier et n'avait pas retrouvé d'emploi ; il refusait cependant d'aller s'inscrire au chômage malgré les nombreuses exhortations de ses parents.

Quelques jours plus tard la mère explique que 3 jours avant l'hospitalisation il refusait qu'on l'appelle Vivien, mais voulait qu'on l'appelle Pierrot (qui est le prénom d'un demi-frère aîné) ou Michel (celui d'un demi-frère mort dans un accident en 1959 à l'âge de 17 ans, tandis que Vivien avait 7 ans. Il avait beaucoup été impressionné par sa disparition).

Elle signale aussi que Vivien est le seul enfant vivant au foyer. Les autres sont tous mariés. Il est né au Maroc à l'époque où elle vivait avec son futur 2e mari mais n'était pas encore divorcé du 1er. Si bien que Vivien a porté le nom de ce dernier. Les parents se sont bien inquiétés de faire faire le changement de nom, mais ils ont rencontré de nombreuses difficultés, administratives surtout. Et puis ils ont dû quitter le Maroc en 1961, à une période assez troublée. Il y a eu de plus le décès de l'avocate qui s'occupait du dossier. Tant et si bien que la possibilité pour Vivien de porter le nom de son père (et de sa mère) ne lui a été donnée qu'il y a 3 mois. Vivien l'a très mal acceptée. Il était habitué à l'autre nom et manifestait une certaine agressivité à l'égard de son père, disant que ce n'est pas au bout de 22 ans qu'on reconnaît un enfant.

La mère révèle encore que Vivien a eu, il y a peu de temps, une déception sentimentale. Il était amoureux d'une jeune fille, qui s'est fiancée avec un autre garçon. Il y a eu également une histoire de vente de voiture : Vivien avait remis tous les papiers à un carrossier, lequel a disparu sans lui remettre aucun argent.

Madame X... présente Vivien comme le plus intelligent et le plus gentil de tous ses enfants. Elle lui donnait un peu d'argent depuis qu'il était sans travail. Vivien avait obtenu un C.A.P. de fraiseur, mais il avait surtout la passion de la mécanique automobile, comme son père, et voulait en faire son métier. Vivien s'intéressait aussi à la médecine, et notamment au cerveau, depuis qu'il avait eu une blessure au crâne, il y a 7-8 mois, lors d'un accident qu'il avait eu avec des copains. Il se demandait souvent "s'il n'y avait rien dessous".

A travers ces multiples entretiens avec la mère, il apparaît que celle-ci est certainement hyperprotectrice à l'égard de Vivien, tandis que le père semble assez absent de la maison ;

tous les week-end il va rejoindre des amis.

Pendant plusieurs jours Vivien présente les mêmes troubles du comportement. Il se complait dans l'imitation de divers cris d'animaux, émet toutes sortes d'anomatopées et répond le plus souvent aux questions par des absurdités. Quand on lui demande où il se trouve, il réplique "au paradis...vous êtes un petit ange qui passe... j'ai 75 ans..." Il prend fréquemment une voix de bébé, fait le débile, ne laisse jamais le silence s'installer. Quand on aborde la question du service militaire il se contente de dire "la caserne est en face... il faut m'y emmener", puis il s'intéresse aux tableaux accrochés aux murs, parle du "tapis magique" sur le sol du bureau... Aucune intervention verbale de son interlocuteur n'a d'influence sur son flot de paroles. Il écourte les entretiens et sort du bureau en imitant le chien. Dans sa chambre Vivien est plus calme. Il dort bien la nuit, mais le matin il se met à chanter très fort, ou déambule dans les couloirs comme un chimpanzé, le regard perdu. Un élément pithiatique est envisagé, bien que rapidement il paraisse exister derrière cette façade crierde de jeu, de farce, de comédie, une certaine anxiété. Vivien semble submergé par l'expérience qu'il vit. Il n'y a pas à proprement parler de délire exprimé, mais plutôt une symptomatologie maniaque, qui masque son profond désarroi.

Vers le 5e jour, l'interne note qu'on doit bien retenir le diagnostic d'état maniaque, et que l'élément à son avis déterminant dans la genèse du tableau actuel est la séparation d'avec la mère, très protectrice. Vivien est maintenant moins agité, et reprend au bout de quelques minutes d'entretien une voix beaucoup plus normale. Il accepte plus facilement d'aborder les problèmes qui le préoccupent : le service militaire, par exemple. Il ne veut pas y aller "pour tuer mes camarades...". Il raconte alors un souvenir de son enfance, quand il était au Maroc : il jouait avec une carabine et en tirant il avait percé l'oreille d'un camarade arabe. Il rapporte ensuite qu'il avait une chienne qu'il aimait beaucoup ; et quand elle a été mordue par un chien enragé, il se rappelle que "Monsieur X..." (son père) l'avait abattue d'un coup de fusil. L'image de son frère mort Michel revient souvent à son esprit : Vivien s'agite et se met presque à pleurer quand il en parle. Il le sent revivre en lui, et c'est pour ça qu'il voulait qu'on l'appelle par ce prénom. Vivien veut revoir tout de suite sa mère qui "est seule avec Monsieur X...". "Monsieur X..." n'est pas pour lui son père. Vivien répète que ce n'est pas après 22 ans que l'on reconnaît un fils ! Pendant qu'il parle l'humeur oscille : parfois ce sont des accents ludiques et théâtraux qui l'emportent, ou bien c'est la voix de bébé qui revient, parfois encore la thymie est presque dépressive.

Quelques jours plus tard la demi-sœur de Vivien demande à être reçue en particulier.

Elle donne quelques précisions sur la famille : Monsieur X... 64 ans, est veuf et a eu de son premier mariage trois enfants :

- l'ainé, 37 ans est marié avec 2 enfants. Il vit encore au Maroc et Vivien ne l'a vu que deux fois depuis l'adolescence mais en a gardé une forte impression.
- le second est Michel, décédé à 17 ans.
- elle-même la dernière, a 30 ans ; elle est mariée depuis longtemps et a 3 garçons de 9 à 5 ans. Elle habite la région et c'est donc elle, de la fratrie, qui voit le plus souvent Vivien.

Sa belle-mère, Madame X..., 64 ans, a eu de son premier mariage 4 garçons :

- l'ainé, qui a 46 ans, a été hospitalisé 10 ans en hôpital psychiatrique, après son service militaire.
- les autres ont successivement 44, 39 et 30 ans. Le dernier qui est agriculteur fait l'objet d'une certaine admiration de la part de Vivien, car il est allé à Tahiti pendant son service militaire dans la marine.

Vivien est donc bien le "petit dernier" de la famille, seul enfant né des secondes noces de ses parents ; on remarque qu'il existe une grande différence d'âge entre Vivien et ses demi-frères et sœur, 8 ans avec les plus jeunes de ceux-ci.

Cette demi-sœur révèle par ailleurs qu'une sœur de sa belle-mère, donc une tante maternelle de Vivien, est également soignée en milieu psychiatrique depuis de nombreuses années. D'autre part elle a eu un entretien avec un vieil ami de Vivien, étudiant en médecine, qui joue le rôle de confident. D'après lui Vivien serait bien malade, voire dangereux. Puis elle décrit Vivien comme un garçon taciturne, n'adressant la parole à personne, passant ses journées enfermée dans sa chambre à écouter des disques ou à rester silencieux dans l'obscurité. Depuis quelques mois il supportait mal la présence d'autres membres de la famille à la maison.

Un entretien téléphonique avec ce confident de Vivien, interne en médecine, apporte d'autres informations :

Selon lui le début des troubles remonterait à sa rupture avec sa fiancée (dont effectivement Vivien parle souvent). Il est depuis un peu perdu, se passionne subitement pour les sciences occultes, la philosophie orientale, et tient des propos un peu fumeux.

Depuis 2 ou 3 mois Vivien aurait des relations homosexuelles avec un homme plus âgé, puis tout récemment il avait un comportement pédérastique : il attendait les enfants à la sortie de l'école et tentait de les séduire.... Chez lui, il avait complètement transformé sa chambre, reposé les portes à l'envers... Il couchait par terre sur une couverture, y passant le plus clair de son temps.

Enfin, il y a quelques jours Vivien a effectué une automutilation du pénis : il s'est sectionné le frein du prépuce. Ce renseignement éclaire maintenant cette histoire d'abcès pubien dont parlait la mère.

En moins d'une quinzaine de jours l'état de santé de Vivien s'améliore sensiblement. Il persiste seulement une petite note ludique avec des jeux de mots, des mélanges de noms. Il se montre cependant un peu plus distant et parfois anxieux. Ses propos sont souvent alambiqués et peu compréhensibles. Il est réticent pour parler de ses problèmes d'identité sexuelle qui pourtant le tourmentent. La première expérience homosexuelle daterait de l'époque où il habitait le Maroc, mais Vivien dit ensuite qu'il n'en aurait pas connu d'autre, sauf tout récemment. Son geste d'autocirconcision avait pour but de l'amener à faire un choix, pour le clan des hommes ou celui des femmes. De mêmes, que le service militaire aurait "tranché la question". Quant à la question du père, Vivien avoue l'avoir depuis fort longtemps systématiquement écartée ; il ne voulait jamais se la poser.

Pendant son séjour à l'hôpital on a remarqué que Vivien présentait un strabisme convergent intermittent. Celui-ci avait totalement passé inaperçu à la famille ; il est vrai qu'en temps habituel il est peu marqué mais qu'il s'accentue nettement pendant les silences d'un entretien quand il doit affronter le regard de l'interlocuteur : "une manière de l'éviter" note l'interne.

On s'est aperçu aussi que Vivien nouait très facilement des relations avec diverses personnes, aussi bien dans le service qu'à l'extérieur.

Fin janvier Vivien quitte l'hôpital. Il est confié à sa famille qui se montre un peu anxieuse, d'autant que beaucoup de voisins dans le quartier se sont plaint de son comportement antérieur et le jugent indésirable. Mais Vivien accepte volontiers d'être régulièrement suivi par l'équipe de secteur, et cela paraît bien augurer de l'avenir.

Néanmoins par la suite Vivien fait d'autres séjours dans le service :

- en avril 75 à la suite d'une poussée dépressive. Il confie à cette occasion qu'il n'arrive toujours pas à considérer Monsieur X... comme son père, et d'ailleurs chaque fois qu'il parle de lui il emploie l'expression "mon beau père".

- en mai 75 Il a fait une tentative de suicide médicamenteuse dont le motif serait à chercher dans des difficultés relationnelles avec le fils d'une amie d'enfance, avec laquelle il s'était mis en ménage. Vivien regrette à présent d'avoir été exempté de service militaire car il veut absolument le faire.
- d'autres hospitalisations témoignent ensuite que Vivien rencontre pas mal de difficultés à accepter son rôle de fils et parallèlement de pouvoir nouer des liens affectifs stables, de se définir clairement comme objet d'amour et sujet aimant ; il hésite entre des partenaires masculins et féminins et pense de plus en plus à la paternité ; il la désire car elle signifierait aux yeux de tous et surtout aux siens qu'il se serait réconcilié avec sa filiation instituée en donnant son nom à un enfant ; mais en même temps il n'ose pas se décider, craignant d'être obligé pour y parvenir d'affronter violemment son père : "j'en suis à me demander maintenant s'il ne faut pas avec lui en venir aux coups de fusil" confie-t-il, tout récemment.

Dans le cas de Vivien il est plus qu'explicite que l'approche imminente du service militaire a fait basculer un équilibre psychologique bien fragile, déjà menacé par des échecs professionnels et sentimentaux. Le service militaire, qui est le rite de passage traditionnel du garçon à l'âge adulte, devait pour lui "trancher la question", c'est à dire le mettre au clair avec son identité sexuelle, tout comme d'ailleurs était aussi destiné à le faire son geste d'automutilation du pénis. Mais l'acceptation de cette obligation légale le mettait aussi brutalement en face de la figure paternelle et de la Loi. C'est d'ailleurs effectivement le père qui voulait lui faire accomplir ce service et c'est lui qui, le matin même des "trois jours", devait l'accompagner. L'irruption de Vivien dans la psychose lui a permis de "sauver la face" devant ce père dont il refuse la reconnaissance tardive, dont il refuse le nom et nie la paternité. Pour Vivien, c'est bien au Père Idéalisé qu'il se trouve confronté, à celui qui suscite son envie (être mécanicien comme lui) et dont il redoute le sadisme (histoire de la chienne qu'il abat). Faire le service aurait constitué pour Vivien un abandon de sa situation privilégiée de "petit dernier" couvé par sa mère, et aurait laissé la partie trop belle à "Monsieur X... qui est seul avec elle". En plus de cette intolérable séparation d'avec la mère, le service aurait provoqué aussi une exposition bien trop dangereuse de Vivien à des tentations homosexuelles.

Toute cette problématique se résout momentanément par le biais de la folie, qui lui permet tout à la fois de retrouver sa voix de bébé, de dire qu'il a 75 ans et se trouve au paradis. Vivien se laisse emporter par la fête maniaque et quand, à bout de souffle, il se calme, la réalité réapparaît. Il lui est bien difficile de supporter alors le regard d'autrui, le regard de celui qui peut incarner le père... Puis la dépression se fait jour permettant l'issue de passage à l'acte autoagressif faute pour Vivien de pouvoir jamais commettre aucun acte agressif à l'égard du père.

III - SYNTHESE

Après avoir vu comment se présentaient cliniquement ces quelques cas de psychose dans lesquels la filiation représentait un vecteur signifiant, sinon signifié, il serait utile de reprendre de façon synthétique les réflexions que suggèrent ces exemples concrets de manifestation psychotique.

Le propos est à présent dirigé par diverses incidences de l'observation : successivement seront entrevus de manière quelque peu schématique, pour ne pas dire simpliste ou simplifiée :

1°) Les mécanismes psychopathologiques de la filiation fantasmatique en fonction des données de la filiation réelle : psychose, filiation fantasmatique et filiation réelle.

2°) L'influence de la filiation réelle sur la filiation fantasmatique dans les psychoses où est extériorisé un "délire de filiation" : psychose, filiation réelle et filiation fantasmatique.

3°) Les conclusions de l'observation des cas de psychose où la filiation est remise en cause : introduction à une séméiologie psychopathologique en relation avec la filiation.

4°) Les troubles de la filiation fantasmatique en fonction de l'organisation du noyau psychotique : la filiation fantasmatique dans les psychoses et ses anomalies.

Enfin seront brièvement exposées les conclusions de ce travail.

1°) PSYCHOSE, FILIATION FANTASMATIQUE ET FILIATION REELLE

Dans les 12 premières observations, la remise en cause du lien de filiation a été, ne serait-ce qu'à titre transitoire ou au contraire de façon chronique, clairement explicitée par les dires ou les agirs. Chaque fois il s'agissait du remplacement d'une filiation réelle par une filiation fantasmatique délirante : elles sont toutes des exemples de délire de filiation.

Dans les deux observations suivantes, dans celle d'ALBERT (n° 13) et dans celle de GERARD (n° 14) était exprimée clairement la coexistence simultanée de deux filiations : une filiation spirituelle divine et une filiation biologique, corporelle et humaine.

On va tenter dans les lignes suivantes d'indiquer une interprétation du fonctionnement de la filiation fantasmatique; il existe dans les deux cas un conflit entre les deux filiations, la filiation paternelle et instituée et la filiation maternelle et biologique. Comment se présente le conflit et quelle issue a-t-il dans l'évolution du processus psychotique ?

a) Le conflit des filiations dans le cas de ALBERT (observation n°13). Albert connaissait ses deux parents et il a vécu environ 20 ans avec eux. Depuis près de 4 ans il est orphelin de père, mais sa mère, dont on rappelle au passage qu'elle est psychotique, est toujours en vie. Son père biologique et institué est mort avant l'apparition du délire de filiation divine.

Albert croit être le nouveau fils de Dieu, le dernier messie qui connaîtra donc la fin des temps, jusqu'au Jugement Dernier.

Les filiations réelles d'Albert sont l'une et l'autre connues, légitimes et incontestables. Seule la filiation paternelle est contestée par Albert. Le nom du père et son patronyme légal ne sont pas "A...", mais "celui qui suis", celui qui n'a pas de nom, parce qu'impossible à nommer, c'est à dire Dieu lui-même.

Dieu s'est autoengendré comme Albert lui-même déclare s'être élevé tout seul. Dans les fantasmes d'Albert on décèle celui de son autoengendrement. Albert est absolument certain de ne point vouloir engendrer et il s'abstient d'ailleurs de toute souillure qui pourrait nuire à sa filiation spirituelle. Aucun inceste ne saurait être seulement évoqué par le désir. Albert est donc sûr de ne jamais rencontrer à l'avenir de rival dans sa descendance. Sa place ne sera jamais revendiquée par un fils qui ne naîtra pas puisque sa conception même est rigoureusement exclue. Ce fils n'aura pas à être "exposé" puisque son existence même au sein du désir est anihilée.

Albert n'a pas non plus de rival collatéral : son frère jumeau, c'est à dire son double réel, n'a pas hérité du droit d'ainesse. De toutes façons, il ne pourra très probablement jamais connaître ni lien d'alliance, ni avoir de descendance.

Le frère cadet d'Albert qui lui, a réussi à nouer un lien d'alliance avec une femme, aura par contre, peut-être, une descendance. Celle-ci, si elle vient un jour au monde, ne constituera point une rivale car elle n'appartiendra pas à la même lignée que celle de son père institué, dont justement Albert nie pour lui-même la paternité de son père c'est à dire : sa filiation. Aucun doute qui puisse s'immiscer jamais dans l'esprit d'Albert. Albert est par conséquent, il le croit et il

peut ainsi le croire, l'enfant véritablement unique et divin, l'enfant-roi, "His majesty the baby", reconnu par son Père Idéalisé avec lequel il s'est coltiné dans un combat singulier en face à face. Comment peut-il le croire ? En être absolument et intimement persuadé ? Il le peut en effet car l'ordalie lui a été favorable : il est bien après cette épreuve de reconnaissance le fils unique de ce Père Idéalisé et il est reconnu par Lui "je suis oingt" dit-il. Albert est donc sans contestation possible fils de Dieu et il peut légitimement attendre que le trône de son Père lui revienne de plein droit, de manière authentiquement légitime. Albert n'a que faire d'une reconnaissance qui a eu lieu déjà dans le passé et dont personne ne peut contester la réalité. Et quand bien même des gens jaloux ou envieux se mettraient à vouloir contester cette divine légitimité, ils seraient nécessairement déboutés, ne serait-ce que par forclusion.

Bien sûr, dans la réalité, c'est Albert lui-même qui est victime de la forclusion du Nom du père, et c'est bien évidemment ce qui fait de lui un véritable psychotique. Mais dans sa psychose, Albert peut dormir en paix, en toute sérénité, en son âme et conscience : il est l'enfant légitime et reconnu de son père, de son unique père puisqu'il n'a pour père que Dieu, toujours vivant et qui veille sur son sommeil. Seul ce Père Idéalisé pourrait revendiquer sa paternité en face du père institué, c'est parfaitement inutile puisqu'il est déjà mort.

La psychose d'Albert peut donc se poursuivre sans qu'une évolution spontanée favorable ne soit facilement envisageable.

Albert a dans la réalité verbalisé la connaissance certaine qu'il a d'être le fils de Dieu. Il a par suite reconnu avoir choisi entre les deux filiations paternelles possibles : c'est la filiation fantasmatique, la filiation "imaginaire" et mégalomaniacale qui chez lui l'emporte.

Albert arrête, en conséquence de parti pris, la lignée de son père. Albert se reconnaît lui-même comme "l'enfant merveilleux", l'enfant narcissique et mégalomaniacale, et le demeurera à jamais. Le père de son père est mort à son tour, son père réel. Il reste l'enfant unique de sa mère et il peut sans remords retourner en son sein. Albert se croit immortel et attend serein la fin des temps.

La psychose d'Albert se poursuit effectivement dans la réalité puisqu'il n'y a au monde aucun enfant qui puisse se substituer à lui dans le désir et le corps de sa mère. La filiation fantasmatique divine et mégalomaniacale d'Albert a désintégré sa filiation paternelle réelle. Le Père Mort est

mort et Albert se sent avoir les mains blanches : il n'a pas accompli le meurtre d'Oedipe, il n'a jamais versé le sang de l'autre ni d'autrui.

Albert n'a pas besoin de commettre d'inceste puisque sa mère ne saurait jamais être autre femme que mère, grand-mère ou fille. Fils de cette Sainte-Vierge, Albert est bien le Messie, le divin enfant attendu depuis des siècles. Il a déjà vu son Père et ne le craint plus. Albert a vu Dieu et n'en est point mort ; c'est là la preuve absolue de son immortalité. Albert est éternel et éternel enfant qui jamais ne deviendra père. Il n'a été que l'enfant de sa mère, et il n'a point besoin de changer sa situation infantile. Albert est un enfant qu'ailleurs n'a pas été admis au rite de passage officiel à l'âge adulte. Sa psychose l'avait fait exempter de cette épreuve que représente le service militaire.

La psychose d'Albert peut donc se poursuivre sans qu'il soit envisageable une évolution spontanée favorable. C'est précisément ce qui se passe ensuite dans la réalité : Albert continue à délirer.

b) Le conflit des filiations dans le cas de GERARD
(observation n°14) :

La situation de Gérard est toute différente et aboutit pourtant au même résultat sur le plan fantasmatique avec cependant une issue toute différente, prévisible dès le début de la psychose tout comme pendant son évolution. En effet Gérard n'a connu que sa filiation maternelle. Il est enfant naturel. Il n'est pas l'ainé mais le cadet. Son père institué qui n'était pourtant pas son père biologique l'a connu et reconnu. Il lui a donné son nom et Gérard continue à le porter. Gérard a aussi transmis ce nom à son fils, qui est légitime, qu'il a reconnu pour fils et qu'il reconnaît encore. Gérard reçoit aussi en retour, de la part de son fils la reconnaissance de sa paternité.

Le père institué de Gérard est mort ; mais Gérard a vécu avec lui une grande part de sa vie. Il l'a reconnu comme son père, de même que ce père l'a reconnu comme son fils. Fils légitimé, et donc considéré comme légitime, il a eu un fils légitime qui a reconnu à son tour sa paternité.

Gérard était le cadet. Il le savait et le reconnaissait tout comme il reconnaissait ses frères pour frères alors que dans la réalité ils n'avaient entre eux qu'une consanguinité unilatérale et paternelle.

Mais tous les membres de cette fratrie ont dans la réalité porté, et portent encore le même nom, le Nom-du-père qu'ils ont chacun reconnu pour leur, et dont ils ont accepté

la transmission à leur descendance.

Gérard, né dans une filiation naturelle, est devenu fils légitimé puis reconnu légalement légitime par son père devant la Loi. Gérard devient ensuite père à son tour et sa paternité légitime est bien conforme à cette Loi et elle est reconnue par Elle. La psychose de Gérard a été pour lui une occasion de mettre en doute le Nom-du-père mais le Père-Mort dépositaire de la Loi, a vaincu le Père-Idéalisé qui n'était que fantasmatique ou, autrement dit, imaginaire. Le Père-Idéalisé dans son combat singulier avec le Père-Mort a été vaincu. C'est donc le Nom du Père-Mort qui est demeuré légitime et légitimement reconnu.

La psychose de Gérard, manifestée par le triomphe de son Moi identifié à son Moi-Idéal, n'a réussi qu'à lui faire croire qu'il était enfant unique, "l'enfant merveilleux" (qu'il n'était pas) et dont en fin de compte, il ne fera pas la reconnaissance. Gérard a accepté son père, son fils l'a reconnu pour père et lui-même a reconnu les liens de collatéralité qui existaient réellement avec ses collatéraux. Gérard a refusé de se croire Enfant-Roi et grâce à ce refus il lui a été accordé une filiation légitime aussi bien du côté de l'ascendance que de la descendance. Les liens d'alliance ont chez lui été une réussite, de même que ses liens de collatéralité ont été acceptés par lui-même et reconnus par ses frères et sa soeur.

La psychose de Gérard n'a duré que le temps où il s'était cru fils unique, fils unique de sa mère. Mais l'épreuve de réalité, du constat qu'il ne l'était pas, a eu chez Gérard pour conséquence de le situer à sa place réelle dans sa filiation instituée. L'enfant réel que Gérard était a vaincu l'Enfant Imaginaire, "l'enfant merveilleux" qu'il croyait être. L'épreuve de réalité a été thérapeutique, car elle a fait disparaître l'enfant fantasmatique en restaurant la réalité de l'enfant réel, qu'il était et qu'il demeure.

La psychose chez Gérard, a débuté alors qu'il avait déjà continué la lignée du père institué, et après qu'il ait été privé de sa filiation paternelle instituée. La psychose de Gérard a eu pour conséquences de lui faire douter de cette filiation paternelle ; mais cette psychose échoue. C'est ce qui a été réellement observé : après une courte période où cette psychose a permis à Gérard de croire à une filiation paternelle divine, c'est à dire de faire croire à Gérard en l'existence réelle d'une filiation fantasmatique mégalomaniacale. Il se produit une dissolution de cette filiation fantasmatique lors de la confrontation de celle-ci avec la réalité. La manie de Gérard a donc rétrocedé et a laissé la place au re-

tour de la raison. Et avec ce retour une reconnaissance de la part de Gérard de sa filiation paternelle instituée réelle et l'abandon du fantasme d'avoir une filiation fantasmatique réelle, c'est à dire mégalomaniacale.

Ces deux observations dont la séméiologie était très voisine ont chacune eu une issue différente, alors que dans chaque cas la filiation était réellement différente.

L'incidence fantasmatique de cette filiation imaginaire a, on l'espère, été suffisamment éclairée : la "filiation imaginaire" dans le premier cas, celui d'Albert (observation n°13), n'a pas coïncidé avec la filiation réelle, et comme dans la réalité, cette coïncidence ne pouvait plus trouver de preuve (c'est à dire était forclosée), le cheminement de la psychose n'avait aucune raison de s'arrêter ; et c'est bien ce qui s'est réellement passé.

Tandis que dans le 2e cas, celui de Gérard (observation n°14) il n'y avait pas de coïncidence possible dans la réalité entre sa "filiation réelle" et sa "filiation imaginaire". Mais comme l'épreuve de réalité a permis à Gérard de découvrir qu'après tout, ces 2 filiations, l'imaginaire et la réelle, n'étaient pas obligatoirement incompatibles, qu'elles pouvaient toutes deux fusionner, coïncider, ou se superposer, il a été pour Gérard plus économique de réaliser cette fusion, cette coïncidence ou cette superposition. La coïncidence de la filiation imaginaire, fantasmatique, avec la filiation réelle a entraîné l'arrêt du processus psychotique : l'enfant imaginaire était viable et identifiable puis identifié à l'enfant réel. Aucun meurtre d'enfant imaginaire n'était nécessaire et ce cruel sacrifice ne s'est pas produit.

L'alliance a été renouvelée entre le père et le fils. Le fils renonce au meurtre gratuit de son fils que lui demande son père en témoignage de la reconnaissance par lui, son fils, de sa paternité.

2°) PSYCHOSE, FILIATION REELLE ET FILIATION FANTASMATIQUE

Qu'en est-il de la filiation réelle des psychoses dont les cas ont été ci-dessus présentés. Quels sont dans chaque cas les rapports entre filiation réelle, filiation fantasmatique et filiation instituée :

CAS N° 1 : Anne n'a pas de père et donc pas de filiation paternelle réelle instituée. Sa seule filiation maternelle est naturelle et ne fait donc pas d'elle, Anne, l'enfant unique qu'elle croit être. Elle n'est la fille d'aucun père, dont elle porte le nom. Sa mère qui l'a engendrée n'appartient à aucun homme dont elle porte le nom. Sa mère n'est donc pas mère par le désir d'un homme avec qui elle a conçu sa fille sans avoir conclu d'alliance préalable... Anne rejette dans sa filiation imaginaire cette filiation maternelle réelle. "Ce n'est pas ma mère et je ne suis pas sa fille" ce qui signifie "je ne suis pas exposée au désir des hommes qui ne veulent pas nouer avec ma mère ni avec moi, sa fille, conclure de lien d'alliance". Anne rejette formellement sa filiation maternelle, fusionnelle et dévorante. Elle dénie toute possibilité de liens collatéraux à ses collatéraux qui par leur présence réelle, cesseraient de faire d'elle une enfant unique.

Enfant vierge, sans maladie vénérienne puisque noble et pure, Anne ne peut envisager la maternité : sa seule filiation instituée réelle indiscutable, celle de sa mère qui la reconnaît pour sa fille, l'oblige à son tour à reconnaître "la dame" pour sa mère, et à se reconnaître fille de celle qui la désigne comme sa fille.

CAS N° 2 : Denis ; enfant légitime par sa filiation maternelle, paternelle et instituée, aucune de ses filiations n'est exposée au doute. Denis préfère dès lors la fuite. De toute façon il est exclu du secret dont seuls les parents ont connaissance. Une filiation lui est imposée : Qu'importe ! Lui, petit-fils unique héritier des dons de son grand-père, peut ôter à son père sa paternité en disant qu'il est un Roi Viking "son père est un raté parce que taré" et une tare c'est sur le plan narcissique, difficile à admettre...

CAS N° 3 : Dolorès ; fille légitime, épouse légitime, répudiée ultérieurement, elle se venge sur la femme responsable de son existence en la tuant fantasmatiquement dans le récit de sa filiation imaginaire. Elle a le père alors pour elle seule mais elle a déjà enfanté de son époux tout puissant, d'un fils dont elle se dit la mère. Elle brise par le divorce l'alliance conclue avec cet homme ; et le lien d'alliance représenté par elle, par sa filiation paternelle n'est qu'une mésalliance. Dolorès s'attribue ensuite un lien de descendance par une abusive maternité. Le couple idéal à la base de reconstitution de la "triade narcissique" est reconstitué ainsi ; elle, l'épouse, devient fille de son père, prend pour père, son père et pour fils, son frère. La lignée unilatérale paternelle par duplication a verticalement fonctionné selon la décroissance des âges dans la fratrie, c'est à dire que l'écart des âges donné par la collatéralité est confondu avec la différence des âges donnée par la différence des générations. Cela lui permet de se dire fille d'un père dont l'épouse, sa mère, a été tuée par la fille. Dolorès a pris auprès de son père la place de sa mère. Le matricide fantasmatique est consommé par la filiation imaginaire qu'elle croit réelle.

CAS N° 5 : MARIA ; fille légitime.

Filiations paternelle, maternelle et filiation instituée indiscutable. Elle est la seule fille et dernière enfant du désir de sa mère. Quand sa mère est blessée Maria la remplace par une mère qui se décidera par la manifestation de son désir à la considérer pour fille : "c'est à ma mère de dire si je suis ou non sa fille" dit-elle à l'interne, cet homme marié avec lequel aucun lien d'alliance n'est possible. Si elle devient fille, Maria désire être fille mère, ou mère célibataire et s'inscrire alors dans la lignée des femmes. Quand la filiation légitime féminine est menacée, elle a recours à la Loi à la Justice dont les juges décideront pour elle de lui accorder un nom, un patronyme, soit le nom du père : "M...", son véritable nom ou "M..." le nom d'un quartier de la ville.

CAS N° 6 : P... ; fille sans filiation connue instituée, elle conclue une alliance avec un homme qu'elle a soigné. Elle a des filles et quand son lien d'alliance est menacé, elle se cherche un appui dans le fantasme en se trouvant un glorieux père dont elle ternira l'éclat par sa saleté. Elle ne peut cependant lutter contre un père qui exerce sur elle un contrôle aussi absolu. Son père l'a jadis rejetée parce qu'elle n'avait aucune valeur. Et après une courte tentative pour se faire reconnaître comme fille, elle s'avoue impuissante et se déprime.

CAS N° 7 : MIRELLA ; fille mère d'une fille-mère elle devient légitime épouse de celui avec qui elle a conclu le mariage. L'alliance est rompue par l'inceste. L'épouse peut se venger de l'époux, qu'en tuant sa réincarnation dont elle constate la maléfique et éclatante évidence. "Tant de cruauté me prouve l'impossibilité pour moi d'être sa mère et lui d'être mon fils".

La psychose de la mère se manifeste par des mouvements de désirs, tour à tour incestueux et infanticides en réponse aux désirs matricides du fils qui porte la marque de son époux disparu qui est son père disparu. Mirella n'a pas de père et elle ne peut être mère d'un fils issu du père.

CAS N° 8 : ANDREE ; la mère, fille-mère de Andrée la fille-mère, est réhabilitée en épousant celui qui reconnaît sa fille dont elle est la mère. La fille découvrant la mère ne peut que constater sa folie et la fille découvrant la tare de sa fille : peut que nier la maternité de sa mère comme elle nie la maternité de sa fille. Andrée s'écroule d'elle-même d'une lignée féminine d'une filiation parentale qui ne sont que filles-mères.

CAS N° 9 : CHRISTIANE ; fille naturelle qui devient fille-mère comme sa mère et dont la fille ne pourra jamais être mère. Elle a un fils qui refuse l'exclusivité de la reconnaissance de sa filiation maternelle. Christiane ne peut le supporter et se trouve un amour érotomaniaque grâce auquel elle acquiert une filiation princière. Il serait bien trop long de continuer cette laborieuse liste, déjà énumérée en grande partie.

- 3°) Vers une sémiologie de la pathologie de la filiation réelle ou fantasmatique à propos de la sémiologie des cas observés :

INTRODUCTION A UNE SEMIOLOGIE PSYCHOPATHOLOGIQUE EN RELATION AVEC LA FILIATION.

Les manifestations sémiologiques propres à ces psychoses où le thème de filiation illustre est clairement explicité.

a) Caractères du délire

Le délire est pratiquement constant et centré sur les liens de parentés : la filiation est bien sûr la plus constante.

On note en général son aspect relativement tardif au décours d'une évolution psychotique déjà ancienne mais c'est néanmoins souvent le motif d'admission à l'Hôpital à la suite d'une demande où d'un acte tendant à prouver la filiation ; c'est un passage à l'acte révélateur.

- Martin (10) annonce à ses parents qu'il est fils de Roi descendant des papes et il est immédiatement envoyé en clinique psychiatrique. La deuxième hospitalisation est motivée par une tentative de suicide : il pensait qu'en mourant le monde s'éteindrait et se rendrait compte qu'il est bien le fils d'Hitler.

- Lucienne (12) va tout simplement voir la police pour réclamer ses droits et annoncer qu'elle est Reine de FRANCE.

- Pierrette se fait régulièrement réhospitaliser à la suite de demande de carte d'identité à la Police, de ses lettres, de ses fugues à MONACO. (11)

- Andrée (8) éclame une enquête sur la substitution de son enfant.

- Christiane (9) après ses excentricités conduit elle-même à l'Hôpital une infirmière qui s'empresse de la faire examiner.

Maria (5) lance à la figure de ses parents et surtout de sa mère qu'elle n'est pas sa vraie mère. Les parents la font alors hospitaliser.

b) L'évolution du délire est en général assez courte mais volontiers récidivante à chaque rechute. Il est rare que le thème de filiation soit permanent sur des décennies.

Néanmoins ces cas existent : Pierrette (11) et Lucienne (12) gardent leur thème délirant depuis plus de 20 ans.

Mirella (7) après plus de 18 ans d'évolution revient encore à ses thèmes de naissances illustres, le plus habituellement les idées délirantes de filiation sont critiquées et d'ailleurs exposées plus volontiers à la famille du proche qu'au médecin. En fait on a toujours l'impression que le début lentement préparé, se révèle ensuite

assez brutalement sous forme d'une intuition immédiate : je suis Roi, Reine fils de tel personnage célèbre... La rationalisation délirante ne vient qu'après empruntant ses modalités à celles du roman familial : perte, abandon, substitution, adultère commis par la mère etc...

Une fois la conviction acquise de la filiation illustre,

c) Bien d'autres thèmes mégalomaniques se manifestent :

outre les titres de noblesse directement tirés du thème de filiation, les délirants filiaux s'en donnent d'autres assez hétéroclites. Mais ce qui est clair c'est que le malade se prend bien vite comme centre du monde comme le disent fort bien SCHMIDT et DAVID : il y a "passage de la mondanité à la mondialité" (df p. 702)

Anne (1) sans se donner nommément d'autres titres que Mademoiselle de Guadeloupe se montre sous un jour parfait : faisant le bien, protégeant la pauvre enfant de la mauvaise mère. Elle se sanctifie tout autant qu'elle reproche à son double d'être une mauvaise fille. Puis elle dit être une déesse, sans âge dont les parents habitent le centre de la terre... Elle se donne une dimension cosmique.

Martin (10) se donne à chaque rechute une généalogie différente il est le descendant d'Hitler, mais aussi de toutes les monarchies d'Europe et de la Papauté. Il explique que les femmes ne peuvent pas l'aborder en raison de sa force, de sa noblesse, de son caractère exceptionnel. Dolorès (3) est également signalée comme exprimant des thèmes mégalomaniques mais sans plus de précision.

Jacques (4) a fait déplacer la Reine quand il a échoué sur les côtes d'ANGLETERRE. Il se donne le titre de Garde du corps de l'Elysée, (commis d'Honneur de la Garde Diplomatique, il appartient au contre espionnage à la D. S. T. au 2ème bureau du S. D. E. C.. Son cerveau capte particulièrement bien". Il connaît la psychologie et la psychiatrie. Auteur, compositeur, interprète, destiné à une grande célébrité, inventeur de la stéréo, des mini-cassettes, du juke-box, etc... Il est apparenté à toutes les vedettes en renom. Il a des millions, une Rolls-Royce etc...

Lucienne (12) se donne une généalogie avec tous les noms nobles qu'elle connaît. Elle est la propriétaire du pavillon où elle est hospitalisée, se dit Reine de PARIS, se donne le mérite de la délivrance de LYON pendant la guerre comme Chef de la Résistance. Elle est professeur en SORBONNE, championne de patin à glace, danseuse, mère de 14 enfants...

Pierrette (11) se dit la plus jeune mère de FRANCE, phénomène sur laquelle tout le monde s'est penché : a hérité de titre de l'Amérique. C'est Maître FLORIOT qui s'est chargé de son divorce... Tantôt GRIMALDI, tantôt POLIGNAC elle se dit descendre de la Reine d'ANGLETERRE, de NAPOLEON, de Marie-Antoinette.

Mirella (7), reine d'ITALIE, Reine de FRANCE, est téléguidée par Dieu lui-même, les voix lui disent qu'elle est une bienheureuse.

Andrée(8) elle ne se grandit que par sa filiation, ou son délire érotomaniaque.

Christiane (9) laisse à plusieurs reprises entendre qu'elle est protégée par tout un réseau occulte dirigé par les gitans.

Denis (2) exprime confusément l'idée qu'il a hérité de dons exceptionnels sans que son dossier n'apporte plus de précision.

Paulette (6), fille de De Gaulle, est observée par la France entière à la télé...

Maria (5) déclare que le Cameroun et le Massachussets décident de son sort...

Albert (13) est fils de Dieu lutte contre l'antichrist. Il est un nouvel Hitler qui doit sauver la FRANCE et éviter un conflit mondial : il écrit : "par ma force de caractère je vais empêcher la France de se livrer à la troisième guerre mondiale".

Gérard (14) lui aussi fils de Dieu veut être médecin-accoucheur député ce qui est loin d'être en rapport avec son degré d'instruction.

Jacqueline (15) à tout l'administratif contre elle...

Mais c'est surtout l'impression de puissance que dégagent les malades et qu'ils expriment parfois cf d'Albert "il faut que j'ai du courage, que j'ai les épaules carrées parce que moi, je suis un pauvre type, enfin en apparence, j'ai aucune influence. Il faut que j'utilise mon intelligence et ma sagesse pour instaurer la paix en FRANCE... pour supprimer la violence". Toute cette mégalomanie indique une véritable expansion narcissique. Le Moi s'aggrandit en fait en réaction aux tendances dépressives qui résulteraient en fait du constat de la situation réelle. La fuite dans le domaine de l'imaginaire apparaît comme une auto-compensation consolatrice. C'est le retour à la toute-puissance et à l'omnipotence notamment de la pensée. Puis cette rencontre entre l'idéal imaginaire et le Moi (qui s'identifie à lui) entraîne cette jubilation qui s'exprime sur un mode maniaque.

d) L'humeur maniaque s'exteriorise en effet très souvent en contraste d'ailleurs avec des passages dépressifs qui se manifestent entre les moments féconds du délire. Que le délire soit d'ailleurs antidépresseur est pour l'observateur une évidence et quelques patients la verbalisent.

Anne (1) déclare que l'affirmation que sa mère est bien celle qui se présente, la déprime. A l'inverse elle s'anime au fur et à mesure qu'elle livre son roman de filiation.

Dolorès (3) avoue "si je me prend pour une orientale, c'est que je me sens mal dans ma peau. J'ai besoin d'être une autre".

Jacques (4) soupire "mes vrais parents c'est un peu comme un tranquillisant" et quand on lui fait remarquer que ses parents sont bien ses parents officiels et biologiques et non simplement nourriciers, il fait un malaise.

Martin (10) dit que "mes idées c'est comme de la drogue que prend le drogué pour s'évader. C'est quand je suis seul... Si à la télé on parle de la Reine d'ANGLETERRE ça m'y fait penser et pendant un moment ça m'évade c'est comme un drogué... Si j'avais pas les médicaments j'y croirais..." Une autre fois "si je m'empensais plus à toutes ces idées de puissance et d'Hitler je tomberai malade..." J'y tiens à mes idées, il me les faut sinon je ne serais pas heureux".

e) L'aspect maniaque tient en fait surtout à l'euphorie de l'humeur lorsque les malades expriment des idées de filiation. L'agitation psychomotrice ou la fuite des idées sont moins nettes. Par contre on note une certain goût pour les jeux de mots, les réflexions sur leur sens notamment, une boulimie, une insomnie, une absence de fatiguabilité ; l'insomnie mais plus encore par la logorrhée ; ces malades sont bien souvent intarissables racontant leurs épisodes romanesques avec sans cesse plus de nouvelles péripéties. La graphorrhée et la production picturale sont également parfois un peu maniaque mais c'est fréquemment vécu comme une création par la pensée Jacques (4), Martin (10). L'écriture, les romans souvent évoqués comme un accouchement par les écrivains, un accouchement par la tête, comme la naissance d'Athéna, de la tête de ZEUS. Christiane écrit des romans autobiographiques, tandis que d'autres se proposent d'écrire de nouvelles évangiles : Albert (13) a le projet d'écrire un livre intitulé "mon nouveau combat".

f) Corrélativement à ces phénomènes positifs productifs en quelque sorte de la psychose il faut noter la menace que ressentent sur le Moi ces patients. Ce sont les thèmes persécutatoires et en premier lieu les thèmes d'influence.

La plupart des malades signalent cette influence en les rapportant à des envoûtements, des drogues ou du poison, à l'hypnose, au dévirement de pensée alors que parallèlement ils signalent le pouvoir de communiquer par télépathie et d'avoir la faculté de lire dans les pensées d'autrui avec éventuellement celle de prédire l'avenir.

Dolorès (3) dit avoir été droguée par la mafia. Plus tard il lui semblait que les hauts-parleurs l'influençaient ainsi que des fils invisibles la téléguidaient.

Parfois l'automatisme mental est plus au complet avec impression d'être dirigé, téléguidé, forcé à penser ou à dire certaines choses, à faire certains actes. Le véhicule de cette influence est volontiers concrétisé par l'expression de "fils électriques, téléphone, hauts-parleurs, télévision, magnétisme, etc..."

g) Les hallucinations auditives existent quelques fois sous forme de voix tantôt pour compléter la persécution tantôt pour confirmer les idées mégalomaniaques et notamment celles de filiation.

h) Les hallucinations cenesthésiques à caractère souvent d'excitation sexuelle sont rapportées à des phénomènes xénopathiques rapidement reconnu comme magiques par le patient.

i) A l'extrême ce sont des idées de transformations corporelles en rapport avec l'influence extérieure et qui vont encore dans le sens confirmatif de la filiation imaginaire : (Dolorès (3) voit sa peau devenir basanée et ses cheveux plus noirs pour être plus orientale, tandis que Jacqueline (15) se "négrifie" au fur et à mesure qu'avance la persécution provoquée par les voix malgaches. Sa filiation ethnique malgache l'emporte sur sa filiation ethnique française.

j) Bouleversement du temps, des âges. Rôle des anniversaires
Rolande (16) coupe tous les liens de filiation tant du côté de l'ascendance que de la descendance.

Mohamed (17) bouleverse littéralement sa descendance. Il nie l'existence de ses trois filles et ne reconnaît que l'existence de son fils dont on ne sait, par lui l'âge : 1 an ou 1 mois ?

Tous ces patients jonglent avec la linéarité du temps, la direction du temps (du passé vers l'avenir). Ils bouleversent l'ordre des générations en réalisant le fantasme de la réversion des générations.

4°) LA FILIATION FANTASMATIQUE DANS LES PSYCHOSES, ET ANOMALIES DE CETTE FILIATION

GUYOTAT introduit dans la terminologie 2 types d'organisation de noyaux psychotiques : les psychoses de type I et les psychoses de type II. (En sont exclus : les psychoses à étiologie organique certaine ainsi que la psychose maniacodépressive dont le caractère familial et peut-être génétique, a tendance à faire de plus en plus l'unanimité d'auteurs appartenant à des écoles diverses voire opposées).

a) Dans les psychoses de type I qui se distinguent grâce aux critères suivants :

a.1) elles réagissent favorablement aux neuroleptiques et sont aggravées par les antidépresseurs.

a.2) la dissociation du Moi prédomine dans la scène clinique et ces psychoses sont donc plus particulièrement des psychoses schizophréniques ou des bouffées délirantes aiguës.

a.3) la filiation maternelle et corporelle est mal limitée car persistent des liens non coupés avec la mère : se verbalisent les fantasmes de duplication, de reproduction unisexuée par duplication, double, coupure en deux de la mère par parthéno-génèse ou scissiparité.

a.4) la filiation paternelle symbolique n'est évidemment pas perçue autrement que gratuite et c'est donc une douloureuse nécessité du hasard "vénérez la maternité" disait NIESTZCHE, "la paternité n'est jamais due qu'au hasard!"

Anne (1) est une psychotique de type I qui cherche à établir son autonomie vis à vis de sa mère. Son désir de filiation passe par la duplication d'elle-même par un double, qu'elle désigne par "l'autre fille de la dame avec qui on veut absolument me confondre. Je ne suis pas sa fille c'est pourquoi j'ai mal reçu cette dame. Je ne veux pas qu'elle dise que je suis sa fille car je ne le suis point".

b) Dans les psychoses de type II celles auxquelles appartiennent la grande majorité des psychoses dites "délire de filiation illustre".

Les neuroleptiques aggravent ces malades psychotiques alors que les antidépresseurs les améliorent. La relation d'objet ne s'exprime que grâce à une relation.

5°) LES ELEMENTS DE REALITE CONCERNANT LA FILIATION, L'INSERTION
DANS UNE LIGNEE, LES DIFFICULTES AUX LIENS D'ALLIANCE.

Depuis FOVILLE on sait l'importance statistique du caractère anormal de la naissance des mégalomanes et SERIEUX et CAPGRAS ont à leur tour insisté sur ce point. C'est aussi la constatation que l'on fait à la lecture des précédentes observations.

Presque toutes montrent les difficultés rencontrées par le malade à trouver sa place dans une lignée. On retrouve en effet des :

a) les anomalies concernant l'ascendance et la descendance

Il s'agit tout d'abord d'enfant abandonnés, élevés par des familles d'accueil, l'Assistance Publique ou des établissements religieux.

Pierrette (11) n'a pas connu ses parents mais a été élevée par les Soeurs de Saint Vincent de Paul. La seule chose connue d'elle concernant son ascendance est l'alcoolisme du père, la folie de la mère.

Mirella (7) est également élevée par les soeurs. La mère existe ainsi que la grand-mère mais cette famille n'existe pas de façon virtuelle. Elle n'a en tout cas aucun père.

Andrée (8) est pupille de la nation. Mère qui a été fille-mère et morte folle. Père inconnu. Beau-père alcoolique.

Paulette (6) ignore absolument tout de son ascendance. Elevée par une veuve. Sans jamais une seule image masculine.

Rolande (16) est née probablement d'une fille-mère qui ne sait pas occupée d'elle et l'a confiée à une nourrice algérienne. Pas de père.

D'autres malades ont des parents qui se sont occupés d'eux mais le foyer était loin d'offrir une situation idéale : présence de la mère seule ou bien de la mère avec un beau-père.

Anomalie dans l'ascendance

Parents totalement inconnus sans aucune information.

Parents inconnus mais sur lesquels on sait seulement l'existence de tare (alcoolisme, folie).

Décès plus ou moins précoce des parents.

Le foyer est par ailleurs fréquemment désuni, avec quelquefois sanction d'un divorce.

Quant à la descendance, il faut remarquer que beaucoup sont célibataires, soit 9 cas sur 18.

Tous n'ont en général jamais songé à se marier, n'ont souvent eu aucune aventure sentimentale ou seulement imaginaire. Il y a rarement eu des relations sexuelles. Parfois celles-ci ont été accidentelles et ont abouti chez les filles à des grossesses. Elles sont devenues filles-mères : Mirella (7), Andrée (8), Christiane (9) et Pierrette (11).

Il est donc clair que la plupart de ces psychotiques ayant une difficulté particulièrement nette à concevoir leur propre lien de filiation sont incapables d'engendrer ou quand ils le font se retrouvent vite en conflit avec cette descendance.

Il faut aussi noter l'incidence des maladies touchant les organes de la génération : Anne (1), Denis (2), Dolorès (3), Jacqueline (15), Rolande (16), Vivien (18).

Dans l'ensemble tous ces malades ont à s'interroger sur leur hérédité, d'autant qu'effectivement nombreux sont ceux qui ont des doutes sur les tares de lignée : folie dans les ascendants ou collatéraux : à l'Hôpital Psychiatrique, pour

- alcoolisme
- tuberculose
- maladie cardiaque
- phimosis du père

Deux malades sont nés peu de temps après le décès d'un frère ou d'une soeur. Pour Christiane, sa naissance est incontestablement un remplacement pur et simple de cet enfant décédé.

D'autres événements extérieurs semblent jouer un rôle important : ce sont les cas d'intervention de la justice, de la police, des événements politiques, le service militaire, c'est-à-dire finalement des situations qui intéressent des équivalents sociaux des pouvoirs attribués au père :

Martin, c'est quand le problème du départ au service militaire s'est posé.

Dolorès, l'inventaire judiciaire de ces meubles, lors de son divorce paraît à l'entourage la cause d'une rechute.

Jacques a fait son premier épisode psychotique pendant son service.

Outre ces anomalies institutionnelles familiales, il faut également noter la fréquence d'une transplantation intéressant la génération antérieure ou le jeune âge. Dolorès, Maria, Mirella, Christiane, Jacqueline, Rolande, Mohamed et Vivien.

CONCLUSIONS

Le concept de filiation, qui est surtout utilisé dans le domaine juridique et anthropologique paraît également avoir une grande importance en psychologie tant normale que pathologique. Ce lien biologique et culturel qui rattache tout individu à ses parents, ses ancêtres tout comme d'ailleurs à ses descendants, a pour conséquence de situer cet individu dans une généalogie et plus particulièrement de l'inscrire dans une lignée. La filiation réelle, dans laquelle on peut distinguer la filiation biologique et la filiation instituée, est également l'objet d'une importante production fantasmatique que l'on désigne, par commodité, filiation fantasmatique (ou encore imaginaire, au sens commun du terme).

1° - Dans le domaine des psychoses, il est des cas où le délire porte directement sur ce lien de filiation. C'est le "*délire de filiation*" dans lequel la filiation réelle est niée et remplacée dans le champ de la conscience par une filiation fantasmatique illustre, avec des thèmes généralement empruntés à ceux du "*roman familial*" (enlèvement, substitution d'enfant, naissance illégitime ou clandestine, adoption etc...). Mais il existe alors une adhésion quasi totale à ces histoires romanesques qui font fi du rôle des parents, et même, parfois des mécanismes de la reproduction sexuée. Tandis que "*le roman familial*" est au contraire une interrogation sur les liens de filiation qui aboutit à la reconnaissance de ceux-ci et de leur aspect symbolique.

Dans les épisodes féconds de la psychose, il s'associe aux thèmes de filiation illustre d'autres manifestations mégalomaniaques avec une note thymique maniaque ou hypomaniaque, alors que dans l'intervalle des phases aiguës, l'humeur penche plutôt vers la dépression, avec émergence d'idées de persécution.

2° - En dehors des délires de filiation on rencontre aussi des cas de psychose où la filiation imaginaire, mais aussi réelle, sont particulièrement remises en question. Il s'agit généralement soit d'une interrogation très anxieuse, voire obsédante, sur cette filiation, soit au contraire d'un rejet total de toute interrogation sur celle-ci. Mais à chaque fois le facteur "*filiation*", par la mobilisation intra-psychique qu'il entraîne, représente un élément dynamique dans le processus psychotique et joue probablement un rôle important dans la psychogénèse de ceux-ci.

3° - Dans toutes ces psychoses où la filiation est ainsi remise en question, il existe dans la réalité une très forte proportion d'anomalies de la structure familiale, avec souvent des événements traumatiques réels ou fantasmatiques portant sur le renom de la lignée, sur sa santé mentale ou physique (notamment ce qu'on appelle communément les tares). Il s'agit donc de blessures narcissiques portant soit sur l'intéressé, soit sur sa lignée, et qui sont d'autant plus marquées que ceux concernés accordent plus d'importance à l'hérédité. Les conséquences en sont de fréquentes difficultés pour nouer des liens d'alliance ou/et pour assumer la responsabilité d'une descendance.

Sur le plan sémiologique on note que reviennent avec prédilection des thèmes de double, de jumeaux ou de double vie, des thèmes de prostitution, d'influence sur la pensée (avec comme corollaire le don de deviner les pensées d'autrui, de communiquer par télépathie). On observe aussi des phénomènes de fausses reconnaissances, d'attribution à des tiers de titres de parenté, des troubles des repères temporels, avec quelquefois confusion des dates, des âges, une attention accrue pour certains anniversaires. Ces troubles, mêlés à des récits imaginaires tendant à reconstituer un néo-passé, rendent difficile l'établissement de la biographie de l'intéressé.

4° - Dans la distinction introduite par GUYOTAT en deux types de noyaux psychotiques (les psychoses maniaco-dépressives, et les psychoses d'étiologie organique connue étant classées à part) on peut remarquer que :

- dans les psychoses de type I, c'est la conception fantasmatique du côté maternel qui est mal élaborée : il est fait appel à des fantasmes de contiguïté, d'imbrication (relation de contenant à contenu) ou de duplication plus ou moins complète (fantasme de Scissiparité).

Dans ces psychoses prédomine l'atteinte du Moi et il persiste des relations privilégiées avec la mère sous un mode soit fusionnel soit agressif (les deux pouvant d'ailleurs alterner). La filiation fantasmatique favorise dans ce cas la relation imaginaire (au sens lacanien du terme).

- dans les psychoses de type II, c'est plutôt la conception fantasmatique de filiation paternelle qui est mal symbolisée, avec mauvaise intégration de la filiation instituée (qui s'appuie sur le rôle métaphorique du père). Ces psychoses de type II font plus volontiers appel à des fantasmes de filiation unisexuée qui s'expriment dans une thématique homosexuelle. C'est parmi elles qu'on rencontre le plus souvent des délires de filiation illustrés, et dans ces psychoses le délire paraît survenir à la place d'une dépression, d'où le terme proposé par GUYOTAT de "*psychoses pour anti-dépression*".

5° - Toutes ces manifestations psychotiques indiquent bien que si la filiation est l'objet d'un remaniement réel ou fantasmatique, c'est tout un ensemble de repères de la réalité et du domaine imaginaire qui sont à leur tour bouleversés. La filiation constitue donc en quelque sorte un axe ou un vecteur qui permet à chacun de trouver sa place dans les générations, de s'orienter dans la connaissance des mécanismes sociaux concernant la parenté, et contribue finalement à la constitution de l'identité individuelle.

Le Président de la Thèse

Professeur J. GUYOTAT

Vu, le Directeur de l'U. E. R.
SUD - OUEST

Professeur J. NORMAND

Vu et Permis d'Imprimer
LYON, le 8 juin 1977

Le Président de l'Université Claude Bernard
Président du Comité de Coordination des
Etudes Médicales

D. GERMAIN

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

o_o_o_o_o_o_o_o_o_o_o_o_o_o_o_o

ABREVIATIONS :

Ann. médico-psych. = Annales médico-psychologiques

Fasc. = Fascicule

L'évol. psych. = L'évolution Psychiatrique

N. R. P. = Nouvelle Revue de Psychanalyse (GALLIMARD)

P. B. P. = collection "Petite Bibliothèque Payot"

P. U. F. = éditions Presses Universitaires de France

Rev. de neuropsych. infant. = Revue de Neuropsychiatrie infantile

T. = tome

Trad. = Traduction de

N. B. : la date qui suit le nom de l'éditeur indique celle du tirage de l'ouvrage consulté.

1 - ABRAHAM Karl : "Oeuvres complètes" trad. Ilse Barande PAYOT 1966

Tome 1 :

- études cliniques I, II, III, V, VII, IX, XIV, XVI
- rêve et mythe
- Amenhotep IV

Tome 2 :

- études cliniques III, XVII, XIX, XX
- essais théoriques :
 - II esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux (1924)
 - III Etude clinique de la formation du caractère

2 - ABRAHAM Nicolas et TOROK Maria : "L'objet perdu - moi : notations sur l'identification endocryptique".
RFP 1975 - T 34 - pp 409-426

3 - DE AJURIAGUERRA J. "Manuel de psychiatrie de l'enfant".
MASSON 1971

- 4 - ALBY Nicole : "L'enfant de remplacement".
L'évol. psych. 1974 - T 39 fasc. 3 - pp 557 à 567

- 5 - ALLIEZ J. - Melle PETIT P. et ECHENOZ M. "Délire de grossesse révélateur d'une paraphrénie fantastique"
Ann. medic-psych. 112° année - T 2 n° 5 - Déc. 1954
pp 774 - 777

- 6 - ANTHONY E. J. et KOUPERNIK - "L'enfant et la famille"
Ouvrage collectif sous la direction de...
MASSON 1970
pp 118 - 147 "L'impact sur la vie de famille d'une grave maladie mentale ou physique chez un des parents" par
E. J. ANTHONY
pp 325 - 344 "Famille africaine" par COLLOMB H. et
VALANTIN S.

- 7 - ANZIEU Didier - "Freud et la mythologie"
NRP N° 1 - printemps 1970 - pp 114 - 145

- 8 - ASSAL G. - "L'inceste chez les psychotiques"
L'Evol. psych. 1964 - pp 75 - 82

- 9 - BAILLARGER M. "Recherches sur les maladies mentales"
MASSON 1890
T 2 chapitre VII : de la folie avec prédominance du délire des grandeurs dans ses rapports avec la paralysie générale
pp 385 - 404

- 10 - BALLET Gilbert "Les persécuteurs familiaux"
in "Psychoses et affections nerveuses"
DOIN Paris 1897
pp 78 - 94

- 11 - BARUK Henri "Traité de psychiatrie"
MASSON 1959 - pp 431 - 432

- 12 - BEJARANO Ruth - "L'oeuvre de SZONDI, analyse du destin et diagnostic expérimental des pulsions".
PSYCHE - 3° année - n° 23 - 24 - Sept. Oct. 1948
pp 1130 - 1159

- 13 - BESANCON Alain - "Freud, Abraham, Laïos"
in "Les chemins de l'anti-oedipe"
sous la direction de CHASSEGUET-SMIRGEL J. - pp 23 - 37
PRIVAT 1974
- 14 - BOREL A. et ROBIN G. - "Les rêveries morbides"
Ann. medic. psych.
1924 - T 1 - pp 232 - 250
- 15 - BOURDIER P. - "L'hypermaturation des enfants de parents
malades mentaux (observations cliniques et hypothèses)"
Rev. de Neuropsych. infantile
1972 - 20 - 1 - pp 15 - 22
- 16 - BOURGEOIS M. - "L'adoption et ses aspects psychiatriques"
Ann. médico-psych.
1975 - T 2 - n° 1 - pp 73 - 103
- 17 - BRAUNSCHWEIG D. et FAIN M. - "La nuit, le jour. Essai
psychanalytique sur le fonctionnement mental".
Le Fil Rouge PUF 1975
pp 79 - 101
- 18 - CAHN R. et WEILL D. - "Du rôle pathogène de certaines
grands-mères d'enfants psychotiques".
Rev. de neuropsych. infant.
20° année - 1972 - n° 1 - pp 23 - 27
- 19 - CAMPAILLA G. - "Le problème du rapport entre structure
familiale et pathologie mentale".
Ann. medic. psych. -
T 2 - n° 3 - Oct. 1971
pp 321 - 348
- 20 - CHASSEGUET-SMIRGEL Janine et coll. - "La sexualité féminine.
Recherches psychanalytiques nouvelles".
avec Luquet-Parat C.J. - GRUNBERGER B. - Mc DOUGALL J. -
TOROK M. - DAVID C.
PBP PAYOT 1964
- 21 - CHASSEGUET-SMIRGEL Janine - "Essai sur l'idéal du moi. contri-
bution à l'étude de 'la maladie d'idéalité'".
RFP 1973 - n° 5-6 - pp 709 - 929

- 22 - CUISENIER Jean - "Formes de parenté et formes de pensées".
Esprit - n° spécial -
"La pensée sauvage et le structuralisme".
Novembre 1963 - pp 547 - 563
- 23 - DABROWSKI Richard - "Vie et oeuvre de GRODDECK"
Thèse de médecine - PARIS 1974 - publiée in "Psyplix" par
Theraplax - pp 49 - 51
- 24 - DAGONET H. et D'EGGS - "Rapport médico-légal sur l'état
mental de la fille Mélanie OTT".
Ann. méd. psych. - T IV - Oct. 1858 - pp 533 - 558
- 25 - DENIS Christiane, épouse DALSACE - "Contribution à l'
étude des conditions familiales du développement de la
schizophrénie".
Thèse de médecine - LYON 1974 - n° 361
- 26 - DELMAS M. - "Simulation présumée d'un délire de grandeur
chez un débile (observation du service de Mr le Pr BALLEST G.)"
L'Encéphale - 1° semestre 1911 - pp 370 - 375
- 27 - DELMAS-MARSALET P. et Melle VERDEAU - "Sur un cas de délire
d'imagination étude clinique et narco-analyse".
L'évol. psych. 1953 - T XVIII - fasc 1 - pp 67 - 75
- 28 - DELTEIL P. - "La relation d'objet psychotique".
L'évol. psych. 1961 - pp 365 - 395
- 29 - DEUTSCH Hélène - "Contribution à la genèse du roman familial"
RFP - compte rendu dans RFP - 1930 - 31 - pp 204 - 205
- 30 - DEUTSCH Hélène - "La psychanalyse des névroses et autres essais".
PAYOT 1970
- 31 - DUBOR P. - "Structure psychotique"
pp 159 - 174
in "Abrégé de psychologie pathologique" par BERGERET et coll.
MASSON 1972
- 32 - DUCHE D. J. - "La carence de l'image paternelle"
Sauvegarde de l'enfance - 1965 - 20/4 - pp 350 - 355

- 33 - DUPRE et LOGRE - "Les délires d'imagination"
L'Encéphale 1911 - 10 mars, du 10 Avril et 10 Mai
repris in DUPRE : "Pathologie de l'imagination et de
l'émotivité. PAYOT 1925 - Chapitre 4.
- 34 - EBTINGER R. - FETIQUE J. - et LEVY A. - "Bouffée délirante
avec automutilation de la verge à l'occasion d'une paternité.
Considérations psychopathologiques".
Résumé in Ann. médico-psych. 1958 - T 2 - n° 2 - pp 348 - 349
- 35 - EBTINGER (R.) et WARTEL (R.) - "A propos du délire de filiation"
Réunion de psychiatrie de l'est - séance du 26 Novembre 1966
Résumé in Ann. médico-psych. 1967 - T 1 - n° 5 - p 774
- 36 - EBTINGER (R.) et Mme SUBRA - "A propos du délire de filiation"
Réunion de psychiatrie de l'est, séance du 29 Décembre 1969
Résumé in Ann. médico-psych. 1970 - T 1 - n° 2 - p 312 et 313
- 37 - ENRIQUEZ Micheline - "Fantasmes paranoïaques : différences des
sexes, homosexualité, loi du père".
Topique n° 13 -
Mai 1974 - pp 23 - 57
EPI Edit PARIS
- 38 - FEAURE Henri - "Les objets dans la folie".
T 2 : les appartenances du délirant - PUF 1966
Chapitre II - p 108 et sq.
- 39 - FAVEZ-BOUTONNIER J. - "La signification du complexe d'oedipe"
L'évol. psych. 1959 - pp 201 à 216
- 40 - FEDIDA Pierre - "L'inceste et le meurtre dans la généalogie
(contribution au problème de la psychothérapie des psychoses)"
Actes du 5° colloque de l'Association Internationale de Recherche
en Psychologie du Destin - LOUVAIN - 31 Août - 3 Septembre 69
pp 17 - 60 - Edition NAUWELAERTS Louvain PARIS 1971
- 41 - FERENCZI Sandor - "Oeuvres complètes"
Trad. Dr DUPONT J. - PAYOT 1974
Tome 1 :
- transfert et introjection
- le concept d'introjection
- la figuration symbolique des principes de plaisir et de réalité
dans le mythe d'oedipe
- notes diverses : mise en évidence d'un fantasme d'inceste
inconscient dans un acte manqué (Brantôme)

(അർത്ഥശാസ്ത്രം) ഭൂമിശാസ്ത്രം എന്ന രംഗത്ത് അതിർത്തി

(അർത്ഥശാസ്ത്രം) ഭൂമിശാസ്ത്രം എന്ന രംഗത്ത് അതിർത്തി

Tome 2 :

- la génèse du "jus primae noctis"
- le "complexe du grand-père"
- les gaz intestinaux : privil ge des adultes
- fantasmes de Pompadour
- Cornélia, la mère des Gracques.

Tome 3 :

- Thalassa, essai sur la théorie de la généralité

- 42 - FLAVIGNY H. - "Le rôle du père dans les troubles psychopathologiques de l'enfant : conclusion".
Rev. de neuropsych. infant. 1965 - 13  année - pp 769 - 770
- 43 - FOVILLE A. - "Mégalomanie terminée par la démence avec délire généralisé".
Ann. médico-psych. - Novembre 1880 - 6  série - T IV -
2  semestre - pp 368 - 375
- 44 - FOVILLE A. - "Note sur la mégalomanie ou lypémanie partielle"
Ann. médico-psych. 1882 - T VII - pp 30 - 40
- 45 - FRETET Jean - "Rapports des thèmes d'érotomanie et la filiation"
L' vol. psych. 1947 - fasc. 2 - pp 97 à 126
- 46 - FREUD Sigmund :
- 46 a - "La naissance de la psychanalyse"
trad. Anne Berman PUF 1973
pp 168, 181-182, 227-228
- 46 b - "Le roman familial des névrosés" (1909)
in "Névrose, psychose et perversion" p 157 PUF (1973)
- 46 c - "Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de parano ia (le Président SCHREBER)" (1911)
in "Cinq psychanalyses"
trad. Marie Bonaparte et ~~Rudolph~~ M Loewenstein
PUF (1971)
- 46 d - "La vie sexuelle"
Trad. Denise BERGER, Jean LAPLANCHE et coll. - PUF (1969)
- 46 e - "Totem et tabou" (1912)
Trad. S. Jankelevitch - PBP - PAYOT (1968)

- 46 f - "Deuil et mélancolie" (1917)
in "Métapsychologie"
Trad. Jean Laplanche et J. B. Pontalis
Idées n° 154 - GALLIMARD 1968
- 46 g - "Extrait de l'histoire d'une névrose infantile
(l'homme aux loups)"
in "cinq psychanalyses" PUF
- 46 h - "L'inquiétante étrangeté" (1919)
in "Essais de psychanalyse appliquée"
Trad. Marie Bonaparte et E. Marty
Idées n° 243 - GALLIMARD (1975)
- 46 i - "Essais de psychanalyse"
Trad. Jankelevitch - PBP PAYOT (1975)
- 46 j - "Rêve et occultisme"
in "Nouvelles conférences sur la psychanalyse" (1932)
Trad. Anne Berman -
Idées n° 247 - GALLIMARD 1971
- 46 k - "Moïse et le monothéisme"
Trad. Anne Berman
Idées n° 138 - GALLIMARD 1971
- 47 - GEACHAN Dominique J. - "Scène primitive et complexe d'
oedipe".
RFP 1971 - T 35 - n° 1 - pp 47 - 60
- 48 - GHERCHANOC Liliane - "Miroirs volés de l'immortalité ou les
mythes d'origine"
Topique n° 14 - Novembre 1974 - pp 71 - 85 - EPI Edit PARIS
- 49 - GILLIBERT Jean - "De la manie : une étude psychanalytique"
L'évol. psych.
1970 - T 35 - fasc 3 - pp 563 - 593
- 50 - GONNET Auguste - "Un cas de psychose interprétative et imaginative"
L'encéphale 1912 - T 1 - pp 330 - 344
- 51 - GOUREVITCH M. - "L'orphelin et le fantôme du parent disparu"
Rev. de neuro-psych. infantile - 1972 - 20° année -
n° 1 - JANVIER 1972 - pp 9 - 13
- 52 - GRANOFF Wladimir - "Filiations"
Edit. de minuit - PARIS - 1975 - 552 p.

- 53 - GREEN André - "Un oeil en trop"
Edit. de minuit - PARIS - 1969 - 288 p.
- 54 - GREEN André et DONNET Jean-Luc - "L'enfant de ça"
Edit. de minuit - 1973 - 250 p.
- 55 - GRIMAL Pierre - "Dictionnaire de la mythologie grecque
et romaine"
PUF 1976
- 56 - GRUNBERGER Béla - "Etude sur le narcissisme"
RFP 1965 - n° 5-6 - pp 575 - 588
- 57 - GRUNBERGER Béla - "Le narcissisme"
PBP n° 267 - PAYOT - Ed. PARIS 1975 - 348 p.
- 58 - GUYOTAT Jean - "Aspects du narcissisme dans les psychoses"
L'évol. psych. 1970 - T 35 - fasc. 2 - pp 321 - 341
- 59 - GUYOTAT Jean - "Idéal du moi et structures psychotiques"
RFP 1973 - n° 5-6 - pp 1110 - 1120
- 60 - GUYOTAT Jean - "L'ordre narcissique et la pratique médicale"
L'évol. psych. 1974 - T 35 - fasc. 1 - pp 7 - 22
- 61 - GUYOTAT Jean - "La filiation fantasmatique dans les psychoses"
colloque de l'évol. psychiatrique - RENNES 12 Juin 1976
Publiée in LYON MEDICAL 1976 - T 236 - n° 17
15 Novembre 1976 - pp 467 - 473
- 62 - GUYOTAT Jean et AUDRAS DE LA BASTIE Marguerite - "Economie
dépressive et filiations"
Document ronéotypé Juin 1976 - 9 p.
- 63 - GUYOTAT Jean - MARIE CARDINE Michel et CAPPADORO René -
"Pour une nouvelle classification des psychoses".
Journée nationale de L'évolution Psychiatrique - STRASBOURG
20 Novembre 1976

- 64 - HAYNAL André - "Le syndrome de couvade"
in Ann. Médico-psych. 1968 - 126^e année - T 1 - n° 4 -
pp 539 - 71
- 65 - HEUYER G. - "Le devinement de pensée et contribution à l'
étude de l'origine organique de l'automatisme mental".
Ann. médico-psych. - Nov. Déc. 1926 - pp 321 - 343 et 406 - 431
- 66 - JONES Ernest - "Théorie et pratique de la psychanalyse"
Trad. Annette Stronck - PAYOT - PARIS 1969
- 67 - JONES Ernest - "Psychanalyse - Folklore, religion"
Trad. Nouchka Pathé - PAYOT - PARIS 1973
- 68 - KEPES Suzanne - "Aspects psychosomatiques de la contraception"
Rev. de Médecine psychosomatique - T 9 - 1967 - n° 4 -
pp 289 - 296
- 69 - KLEIN Mélanie - "Essais de psychanalyse"
Trad. M. DERRIDA - PAYOT - PARIS 1972 - 452 p.
- 70 - KLEIN Mélanie - "Réflexions sur l'Orestie"
pp 189 - 219
in "Envie et gratitude" GALLIMARD
Trad. V. Smirnoff et coll. - PARIS 1968
- 71 - KOUPERNIK Cyrille - "Aspects médicaux et psychologiques
de l'adoption"
Concours médical 7 Juillet 1962 - pp 4115 - 4119
- 72 - KRAFT^F-EBING - "Traité clinique de psychiatrie"
PARIS Maloine 1897
Trad. sur la 5^e Edit. allemande par le Dr Laurent Emile
observation n° XXXIII - pp 454 à 457 et LXXIII - pp 596 - 597
- 73 - LACAN Jacques - "Les complexes familiaux en pathologie"
in "Encyclopédie Française " de Monzie, 1938 tiré à part:
~~Editions~~ Des GRANDES-TÊTES-MOLLES de notre époque

74 - LACAN Jacques - "

- le stade du miroir comme fondateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique
- fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse
- d'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose

in "Ecrits"

Le champ Freudien - Edit. du SEUIL - PARIS 1966

75 - LAING R.D. - "La politique de la famille"

Trad. Cl. Elsen

STOCK - PARIS 1972 - 153 p.

76 - LAFON R. et MAUREL H. - "Les idées délirantes à thème de protection"

Ann. médico-psych. 1954 - T 2 - n° 2 - pp 161 - 182

77 - LAPLANCHE Jean et PONTALIS J. B. - "Le fantasme originaire
fantasmes des origines, origines du fantasme"

Les Temps Modernes - n° 215 - Avril 1964 - pp 1833 - 1868

78 - LAPLANCHE Jean et PONTALIS J. B. - "Vocabulaire de la psychanalyse"

PUF - PARIS 1967 - 520 p.

79 - LAPLANCHE Jean - "Hölderlin et la question du père"

PUF - PARIS (1969) - 142 p.

80 - LAUNAY Cl. - SOULE M. - VEIL S. - "L'adoption, données médicales, psychologiques et sociales"

Les édit. sociales Françaises - PARIS 1968

81 - LEBOVICI Serge et SOULE M. - "La connaissance de l'enfant par la psychanalyse".

Collection le Fil Rouge - PUF 1970 - 672 p.

82 - LEBOVICI Mariane - "Vivre avec un parent psychotique"

Thèse de médecine - PARIS-PITIE-SALPETRIERE 1973 - n° 82

- 83 - LECLAIRE Serge - "Démasquer le réel." Un essai sur l'objet en psychanalyse".
Avec une contribution de Jean David NASIO
Le champ Freudien
Editions du Seuil - PARIS 1971 - pp 121 - 167
- 84 - LECLAIRE Serge - "On tue un enfant"
suivi d'un texte de Nata Minor
Le champ Freudien
Edit. du SEUIL - PARIS 1975 - 138 p.
- 85 - LEVI-STRAUSS Claude - "Structures élémentaires de la parenté"
MOUTON - PARIS-LA HAYE 1973 - 591 p.
- 86 - LEVI-STRAUSS Claude - "Langage et parenté"
in "Anthropologie structurale" p 37 - 110
PLON PARIS 1974
- 87 - LEVY-VALENSI et VINCHON J. - "Délire d'imagination et psychose périodique".
L'encéphale 1913 - pp 487 - 492
- 88 - LUQUET-PARAT C.J. - "L'organisation oedipienne du stade génital"
RFP 1967 - n° 5-6 - pp 743 - 824
- 89 - MAGNAN Jacques - "Leçons cliniques sur la maladie mentale"
Alcan 1897
- observation VI - pp 54 - 57
 - observation XII - pp 112 - 117
 - observation XIII - pp 117 - 119
- 90 - MANNONI Maud - "L'enfant arriéré et sa mère"
Le champ Freudien
Edit. du SEUIL - PARIS 1964 - 199 p.
- 91 - MEERLOO J. A. M. - "Le rôle psychologique du père"
Médecine et hygiène - 28 Février 1968 - n° 814 - pp 225 - 229
- 92 - MEYERS C. et MIREL J. - "Réflexions à partir d'un délire chronique vieillissant"
Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française
AUXERRE - Sept. 1974 - MASSON - pp 300 - 304

- 93 - MICHEL Andrée - "Sociologie de la famille et du mariage"
PUF (1972)
- 94 - DE MIJOLLA Alain - "La désertion du capitaine RIMBAUD"
"Enquête sur un fantasme d'identification inconscient
d'Arthur Rimbaud"
RFP 1975 - n° 3 - pp 427 - 458
- 95 - DE MONDRAGON C. et MAUCHAUSSAT G. - "Les fantasmes de destinée
dans l'imaginaire parental et leur importance dans la relation
parent-enfant"
rev. de neuro-psych. inf. 1972 - 20° année - n° 3-4 -
pp 335 - 342
- 96 - MONTASSUT M. - "Les compensations imaginatives"
L'évol. psych. - T VI - fasc 4 - 1934
pp 19 - 37
- 97 - MOREL B. A. - "Traité des maladies mentales" - MASSON 1860
p 545 et sq, p 548 et sq
- 98 - MOOR L. - "Critique du livre de A. M. Mc WHINNIE (adopted
children. How they grow up)
Rev. de neuro-psych. inf. 15° année - N° 12 - Décembre 1967
- 99 - NACHT S. - DIATKINE R. - RACAMIER P. C. - "Psychanalyse
et sociologie"
RFP 1957 - T 21 - pp 244 - 282
- 100 - NACHT S. et RACAMIER P.C. - "La théorie psychanalytique
du délire"
Rapport au congrès de BRUXELLES - 1968
in "Guérir avec FREUD"
PBP PAYOT (1971) - pp 80 - 188
- 101 - NEYRAUT Michel - "A propos de la mythomanie"
L'évol. psych. 1960 - pp 533 - 558
- 102 - ORTIGUES Marie Cécile et Edmond - "Oedipe Africain"
(1966) - coll. 10/18 - UGE 1973

- 103 - PANKOW Gisèle - "Image du corps et structure familiale chez le psychotique".
L'information psychiatrique 1972 - vol. 48 - n° 2 pp 157 - 166
- 104 - PANOFF Michel - ~~PTERIN~~ Michel, - "Dictionnaire de l'ethnologie"
PBP - PAYOT (1973)
- 105 - PONTIER - "Rapport médico légal sur l'état mental de la nommée Marie PONS ~~inculpée~~ de tentative de meurtre".
Ann. médico psych. - T 4 - 3° série - Janvier 1858 - pp 93 à 102
- 106 - PONTALIS J. B. - "L'insaisissable entre-deux"
NRP - n° 7 - Septembre 1973 - GALLIMARD - pp 13 - 23
- 107 - RACAMIER P. C. - "Mythologie de la grossesse et de la menstruation".
L'évol. psych. - 1955 - T 20 - fasc. 2 - pp 285 - 297
- 108 - RACAMIER P.C. - SENS C. et CARRETIER L. - "La mère et l'enfant dans les psychoses du post-partum".
L'évol. psych. - Octobre Décembre 1961 - pp 525 - 570
- 109 - RACAMIER P. C. - "Notes concernant le traitement ~~des psychoses~~ de la puerpéralité"
Perspectives psychiatriques - Septembre 1963 - n° 4 - pp 31 - 41
- 110 - RACAMIER P. C. - "Le moi, le soi, la personne et la psychose (essai sur la personation)"
L'évol. psych. - 1963 - fasc. 4 - pp 525 - 533
- 111 - RAIMBAULT Ginette - "Médecins d'enfants"
SEUIL 1973 - pp 195 - 218
- 112 - RAIMBAULT Ginette - "L'enfant et la mort"
PRIVAT 1976
- 113 - RANK Otto - "Mythe de la naissance du héros"
à paraître chez PAYOT

- 114 - RANK Otto - "Don-Juan - Le Double"
Trad. Dr S. LAUTMAN - PBP PAYOT
- 115 - RANK Otto - "Une contribution au narcissisme"
Topique n° 14 - Novembre 1974 - pp 29 - 49 - EPI EDIT. PARIS
- 116 - RASSAT Michèle-Laure - "La filiation et l'adoption"
1° édit. - 2° trimestre 1976 - "Que sais-je?" - PUF
- 117 - REGIS Emmanuel - "Précis de psychiatrie"
DOIN 1906 - pp 421 - 422
- 118 - REIK Théodor - "Le rituel - Psychanalyse des rites religieux"
Trad. Michel François DEMET - DENOEL (1974)
- 119 - REQUET A. - "Le destin des déments"
PSYCHE - 3° année - n° 23 - 24 - Sept-Octo. 1948
pp 1041 - 1047
- 120 - REVAULT D'ALLONNES Marie-Thérèse - "Scène primitive et fécondité"
L'évol. psych. 1975 - T 40 - fasc. 3 - Juillet Septembre 1975
pp 525 - 535
- 121 - RICOEUR Paul - "La paternité"
Interprétation n° 2-3 - Avril Sept. 1971 - pp 173 - 214
- 122 - ROBERT Marthe - "Roman des origines et origines du roman"
GRASSILLI PARIS 1972 - "
- 123 - ROCH M. - "Du surmoi, héritier du complexe d'oedipe"
RFP - 1967 - n° 5-6 - pp 913 - 1068
- 124 - ROHEIM Geza - "Psychanalyse et anthropologie"
Trad. Marie MOSCOVICI - GALLIMARD (1967) - 537 p.
- 125 - ROLLAND Josiane - Epouse PARADIS - "Contribution à l'étude des troubles mentaux de la puerpéralité"
Thèse de médecine - LYON 1968 - n° 225

- 126 - ROLLET Jean-Claude - "Contraception et processus psychotiques"
Thèse de médecine - LYON - n° 488
- 127 - ROSOLATO Guy - "Essais sur le symbolique"
GALLIMARD 1969 - 361 p.
- 128 - RUETCH Georges - "Contribution à l'étude de la descendance
des adultes psychotiques"
Thèse de médecine - LYON 1974 - n° 152
- 129 - SAFOUAN Moustapha - "Etudes sur l'oedipe"
Le champ Freudien - Edit. du SEUJL - PARIS 1974 - 214 p.
- 130 - SCHMIDT P. et DAVID Ch. (HP Maison Blanche) - "A propos d'une
observation de délire fantasmatique de filiation. Analyse de
la formation rétrospective de la conviction délirante. Négation
de la réalité et retour inverse de la causalité".
Ann. médico psych. - 130° année - T 2 - n° 5 - Déc. 1972
pp 698 - 704
- 131 - SCOTT W. Clifford - "Deuil et manie"
RFP 1965 - T 29 - n° 2-3 - pp 205 - 218
- 132 - SEARLES Harold - "L'effort pour rendre l'autre foi."
NRP - n° 12 - Automne 1975 - pp 23 - 47
- 133 - SICHEL J. P. et CHEPFER R. - "Des liens possibles entre les
suites de couches normales et la psychose puerpérale"
L'évol. psych. 1974 - T 39 - fasc. 3 - Juil. Sept. - pp 643-662
- 134 - SEGLAS et LOGRE - "Délire imaginatif de grandeur avec appoint
interprétatif"
L'encéphale - 10 Janvier 1912 - pp 6 à 17
- 135 - SERIEUX P. et CAPGRAS J. - "Les interprétateurs filiaux"
L'Encéphale 1910 - n° 2 - 10 Fév. - pp 113 à 130
1910 - n° 4 - 10 Avr. - pp 403 - 429
- 136 - SOULE M. - NOEL J. - "Les données actuelles de l'adoption"
Psychiatrie infantile 1959 - 2/1 - pp 269 - 300
- 137 - STEIN Conrad - "L'enfant imaginaire"
DENOEL 1971 - 366 p.

- 138 - STERN Anne-Lise - "(L'enfant) signifiant de l' 'oedipe' ?"
L'inconscient n° 3 - Juil. Sept. 1967 - pp 131 - 156
- 139 - SZONDI Léopold - "Introduction à l'analyse du destin"
Trad. Claude VAN REETH - T 1 - psychologie générale du destin
Coll. PATHEI MATHOS - NAUWELAERTS - LOUVAIN-PARIS 1972 - 156 p.
- 140 - TAUSK Victor - "De la genèse de 'l'appareil à influencer' au cours de la schizophrénie"
Trad. J. LAPLANCHE et V.N. SMIRNOFF
in "Oeuvres psychanalytiques" - pp 177-217 - PAYOT - PARIS 1975
- 141 - TOROK Maria - "Maladie du deuil et fantasme du cadavre esquissés"
RFP 1968 - n° 4 - pp 715 - 733
- 142 - TRETHOWAN W. H. - "Le syndrome de la couvade. Nouvelles observations"
Revue de médecine psychosomatique - T 11 1969 - n° 1 (Janv. Mars)
p 67 à 78
- 143 - TRILLING Jacques - "Freud, Abraham et le Pharaon"
Etudes freudiennes - n° 1 et 2 - Nov. 69 - Denoël - pp 219 - 226
- 144 - VALABREGA J. Paul - "Le problème anthropologique du fantasme"
pp 165 - 206 - in "Le désir et la perversion" (ouvrage collectif)
Le champ Freudien SEUIL 1967
- 145 - VALABREGA J. Paul - "L'anthropologie psychanalytique"
La psychanalyse n° 3 - PUF 1957 - pp 221 - 245
- 146 - DE WAELEHENS Alphonse - "La psychose"
Coll. PATHEI MATHOS - NAUWELAERTS. PARIS-LOUVAIN. 1975 - 228 p.
- 147 - WINNICOT D. W. - "Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant"
NRP - n° 10 - Automne 1974 - pp 79 - 86
- 148 - DE WOLF Michel - "La méconnaissance de la sexualité à l'intérieur du rapport parents-enfants"
Topique n° 15 - Mars 1975 - EPI Edit. PARIS - pp 123 - 155

JE REMERCIE LES LABORATOIRES

S P E C I A

POUR LEUR AIDE APPORTEE

A LA REALISATION

DE CE TRAVAIL
